HISTOIRE ET CIVILISATIONS

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

LES CAHIERS
SCIENCE&VIE

NOUVEAU
ARCHÉOPOP

VAMPIRES, GOULES ET CHAUVES-SOURIS...
Nosferatu
Autopsie d'un mythe

ENTRE ÉCHELLES DU LEVANT ET MONTAGNE | ENTRE CHRÉTIENS D'ORIENT ET ISLAM CONQUÉRANT | ENTRE INDÉPENDANCE ET GUERRE CIVILE

LE LIBAN
OU L'UTOPIE MULTICONFESSIONNELLE



L'ACTU FACE AU PASSÉ



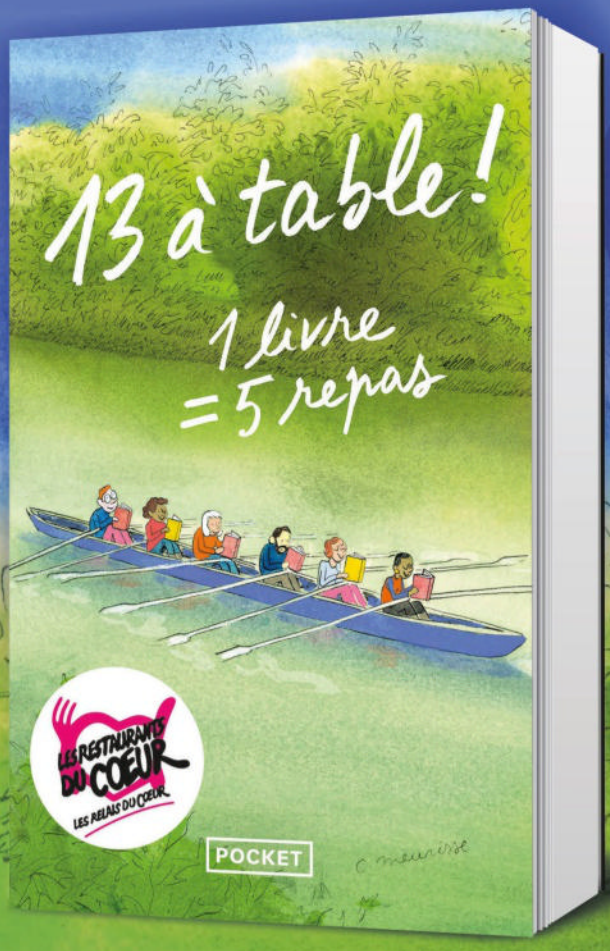
REWORLD MEDIA

N° 220 JANVIER-FÉVRIER 2025
BEL : 8,70 € - ESP : 8,70 € - GR : 8,80 € - DOM S : 8,80 € - ITA : 8,80 €
LUX : 8,70 € - PORT CONT : 8,70 € - CAN : 12,95 $CAN - MAR : 94 DH
TOM S : 1050 CFP - TOM A : 1750 CFP - CH : 11,50 FS - TUN : 29 DTU

L 15516 - 220 - F: 7,90 € - RD

13 à table !

1 LIVRE ACHETÉ = 5 REPAS DISTRIBUÉS



6 €

Illustration de
Catherine Meurisse

Réalisation ©Kosapi

14 NOUVELLES INÉDITES ÉCRITES PAR

Sandrine Collette, Lorraine Fouchet, Karine Giebel, Raphaëlle Giordano, Christian Jacq, Marie-Hélène Lafon, Alexandra Lapierre, Marc Levy, Marcus Malte, Agnès Martin-Lugand, Étienne de Montety, François Morel, Romain Puértolas, Jacques Ravenne

LES RESTAURANTS DU CŒUR
LES RELAIS DU CŒUR

Avec ses 10 premières éditions, ***13 à table !*** a permis de distribuer près de 8 millions de repas supplémentaires par les Restos du Cœur.

POCKET

LES CAHIERS SCIENCE & VIE SOUTIENNENT LES RESTOS DU CŒUR

ÉDITO

MOSAÏQUE



Aborder l'histoire foisonnante de ce petit pays (10 400 km², soit la taille du département de la Gironde !), c'est d'abord considérer sa géographie unique. Le Liban s'articule en quatre strates parallèles à la mer : la plaine côtière discontinue, le mont Liban et sa muraille calcaire, la plaine fertile de la Bekaa, et les reliefs escarpés de l'Anti-Liban. Cette topographie a nourri un mythe identitaire : avec son littoral, les légendaires Échelles du Levant, ouvertes sur le monde, et sa montagne-refuge, au dédale de vallées.

Mais réduire le Liban à cet inspirant paysage, ce serait oublier bien vite la place qu'occupe ce pays à la croisée de trois continents : l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Ce minuscule territoire a toujours attisé les convoitises et vu défiler une longue cohorte d'empires puissants. Les Phéniciens, navigateurs et commerçants, y ont fondé des cités-États prospères comme Tyr, Sidon ou Byblos. Les empires assyrien, babylonien, perse, grec et romain y ont laissé leurs empreintes successives. Plus tard, les croisades et la domination ottomane ont enrichi encore la si singulière culture libanaise.

Et Dieu dans tout ça ? Ici, il est au cœur de tout, constitutif de l'identité de chacun, conférant au Liban le triste privilège d'incarner un point névralgique des convulsions du monde contemporain. Pas moins de dix-huit communautés religieuses y sont officiellement reconnues, et son système politique, depuis l'indépendance acquise en 1943, repose sur cet équilibre multiconfessionnel. Un exploit fragile, certes, mais le pays tient jusqu'ici toujours debout, en dépit des coups de boutoir qui lui sont sempiternellement assénés.

Philippe Bourbeillon

CRÉDIT COUVERTURE : COLLECTION DAGLI ORTI / EILEEN TWEEDY / AURIMAGES - SHUTTERSTOCK
CRÉDIT ÉDITO : HERMA SILVER / AURIMAGES

SOMMAIRE//N°220

DÉCEMBRE 2024 - JANVIER 2025

L'ACTU FACE AU PASSÉ

// PAGES 06 À 23

NOTRE-DAME DE PARIS

06 La résurrection

08 Un chantier titanesque

10 Une restauration à l'identique ?

14 Vitraux de la discorde, *bis repetita* ?

16 Pierres, métal et bois : plongée dans le passé

22 Mémoire fragmentée de Notre-Dame

AKG-IMAGES



LE DOSSIER

// PAGES 24 À 81

LIBAN

24 L'utopie multiconfessionnelle

26 Un pays entre mer et montagne

30 L'écho des empires

36 Une mosaïque de croyances

42 Sous l'Empire ottoman

47 Guerre et famine

48 La diaspora, l'autre Liban

52 Le rêve franco-libanais

58 Indépendance

60 L'impossible souveraineté

64 Quinze ans de guerre

71 Sabra et Chatila, massacre impuni

72 Et le Hezbollah devient maître du jeu

77 Terroristes ou libérateurs ?

78 Entretien avec le politologue Gilles Kepel



CULTURE

82 UN ŒIL DANS LE RÉTRO
Penn Sardin, héroïnes des luttes ouvrières

84 ARCHÉOPOP
Nosferatu, autopsie d'un mythe /
Quand l'archéologie croise
les « morts-vivants »

88 AU CŒUR DES EXPOS
Raffinement à la chinoise

90 L'homme tombé du ciel

92 UN MOOK DES CAHIERS
La comtesse et les poissons

94 Et aussi…
Le grand bain / La vie au grand air

95 Bandes dessinées

96 Les bonnes lectures

Ce numéro comporte sur tout ou partie de sa diffusion :
Tout-en-un Abonnement TOUT EN UN JEUNESSE NOEL
Posé en C4

RECEVEZ LES CAHIERS DE SCIENCE & VIE CHEZ VOUS.
Votre bulletin d'abonnement se trouve en page 95.
Vous pouvez aussi vous abonner par téléphone
au 01 46 48 47 87 ou par Internet sur www.kiosquemag.com.

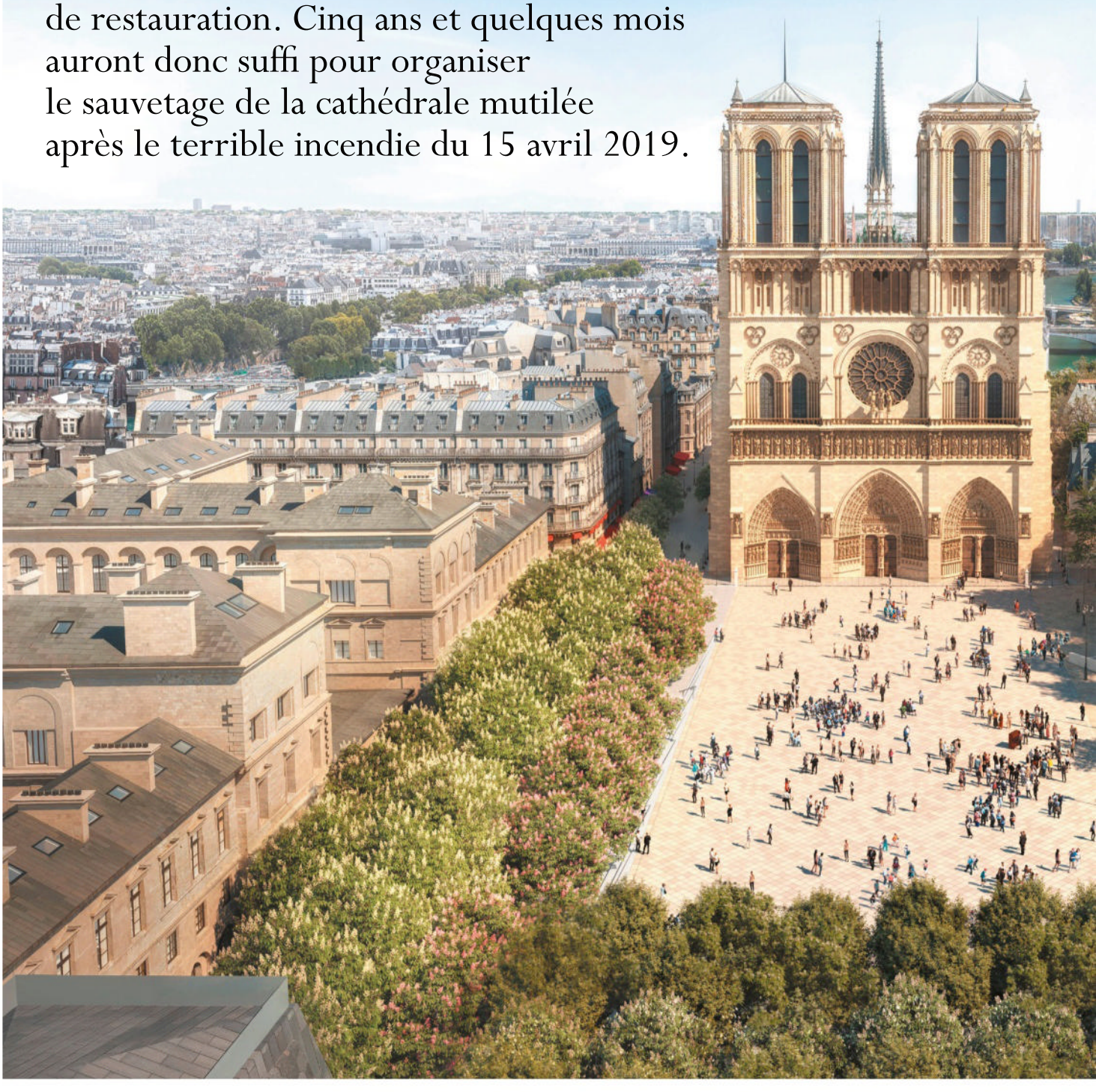
INFORMATIONS AUX ABONNÉSEN PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE
Le prélèvement automatique de votre abonnement aux *Cahiers de Science & Vie*, auparavant effectué par Mondadori Magazines France, sera désormais directement prélevé par Reworld Media Magazines, nouveau nom de la société éditrice des *Cahiers de Science & Vie*.
En cas de question sur votre abonnement, notre service client est à votre disposition au 01 46 48 47 87 du lundi au samedi de 8 h à 20 h, ou par mail sur : www.serviceabomag.fr

HERITAGE IMAGES / AURIMAGES

L'ACTU FACE AU PASSÉ

NOTRE-DAME DE PARIS,

Le 7 décembre dernier, les portes de Notre-Dame de Paris se sont de nouveau ouvertes à l'issue d'un chantier colossal de restauration. Cinq ans et quelques mois auront donc suffi pour organiser le sauvetage de la cathédrale mutilée après le terrible incendie du 15 avril 2019.



VILLE DE PARIS / SIPA

LA RÉSURRECTION



À LIRE

Rebâtir Notre-Dame de Paris. Le Livre officiel de la restauration, Mathieu Lours, Tallandier, 2024.

Notre-Dame de Paris: une cathédrale dans la ville, des origines à nos jours, Boris Bove et Claude Gauvard, Belin, 2022.

Notre-Dame de Paris, Claude Gauvard, PUF Que sais-je ? 2024.

Viollet-le-Duc, Françoise Bercé, Éd. du patrimoine/ Centre des Monuments nationaux, 2013.

Lui redonner sa silhouette si familière, avec sa flèche, sa toiture et ses ornements en plomb soutenus par une charpente en bois de chêne massif – réplique de la fameuse « forêt » qui datait pour l'essentiel du XIIIe siècle –, et réhabiliter son espace intérieur. Murs, vitraux, peintures murales, tableaux, sculptures et autres ornements ont été nettoyés, restaurés, refaits pour certains (parfois au prix de polémiques), lui donnant un éclat qu'on ne lui a jamais connu. Ce projet titanesque, réalisé à un train d'enfer sous la houlette de l'Établissement public « Rebâtir Notre-Dame de Paris » créé au lendemain du drame pour assurer la maîtrise d'ouvrage, a été rendu possible grâce à un élan de générosité sans précédent – près de 840 millions d'euros émanant de 340000 donateurs issus de 150 pays –, mais aussi à la mobilisation de quelque 2000 artisans, ouvriers et experts. Maçons, charpentiers, couvreurs, cordistes, grutiers, tailleurs de pierre, sculpteurs, restaurateurs de peinture, ferronniers, campanistes, facteurs d'orgues… tous ont contribué à la renaissance de la « vieille dame ».

Mais l'incendie et le chantier qui a suivi ont aussi offert aux scientifiques et aux archéologues une opportunité unique de mieux connaitre l'édifice, son histoire, son architecture, ou les techniques de construction médiévales. Code du patrimoine oblige, les travaux de restauration se sont en effet accompagnés de fouilles préventives à l'origine de découvertes exceptionnelles comme cette centaine de sépultures vieilles de plusieurs siècles et ces deux sarcophages en plomb dont l'un pourrait être, selon un anthropologue toulousain, celui du poète Joachim du Bellay. Ou, plus extraordinaire encore, ce millier de fragments du jubé construit vers 1230 pour séparer les clercs des fidèles lors des cérémonies, détruit et enfoui sous la croisée du transept au XVIIIe siècle. On se souvient aussi de la surprise des scientifiques à la découverte, dans les parties hautes de la cathédrale, d'une multitude d'agrafes de fer dont la fonction exacte reste à préciser. L'exploitation du volume considérable de matériaux et relevés divers accumulés au cours de ces cinq années demandera encore du temps. Mais la moisson s'annonce d'ores et déjà très riche.

Paradoxalement, l'incendie a peut-être sauvé Notre-Dame. La « vieille dame » de 850 ans montrait en effet de sérieux signes de fragilité depuis plusieurs décennies déjà. La flèche, le chevet et la sacristie étaient menacés. Et sans les flammes destructrices, les travaux d'ampleur nécessaires à sa survie n'auraient sans doute pas été effectués aussi vite.

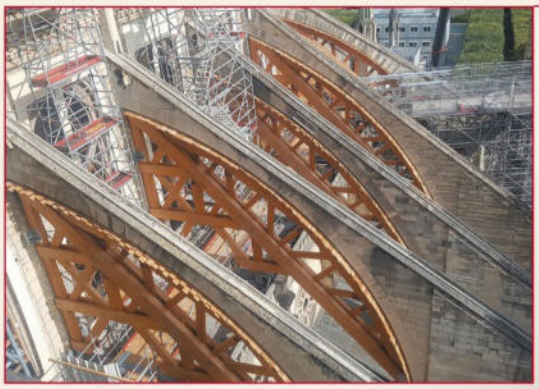
Nul doute que Victor Hugo, qui sensibilisa l'opinion publique à l'urgence du sauvetage de Notre-Dame au début du XIXe siècle, ou Eugène Viollet-le-Duc, qui la ressuscita quelque temps plus tard, seraient admiratifs du travail accompli.

Fabienne Lemarchand

UN CHANTIER TITANESQUE

Au lever du jour du 16 avril 2019, le monde prend la mesure des dégâts. Amputée de sa flèche, de sa charpente et de sa toiture, parties en fumée, et d'une fraction de sa voûte, la cathédrale est certes debout. Mais les flammes et les volumes colossaux d'eau déversés par les pompiers ont fragilisé sa structure, comme le constatent les experts qui se pressent à son chevet au lendemain du drame. Les voûtes et le pignon du transept nord sont particulièrement vulnérables. Commencent alors cinq années de travaux, d'abord pour sécuriser et consolider l'édifice, puis pour restaurer et reconstruire les parties détruites. Tour d'horizon en images.

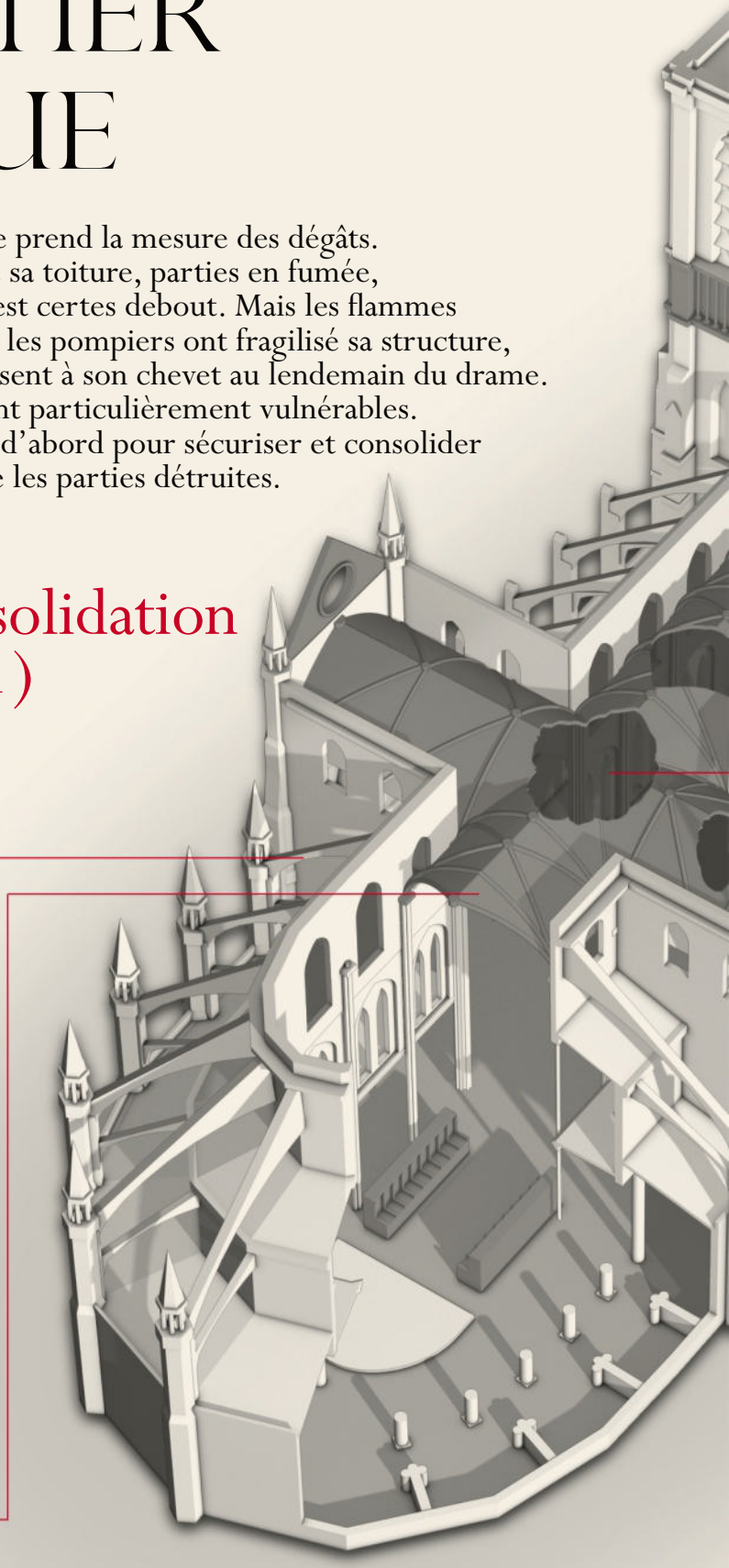
1. Sécurisation et consolidation (Avril 2019-aout 2021)



De juillet à décembre 2019, cintrage des arc boutants. 51 cintres mis en place.

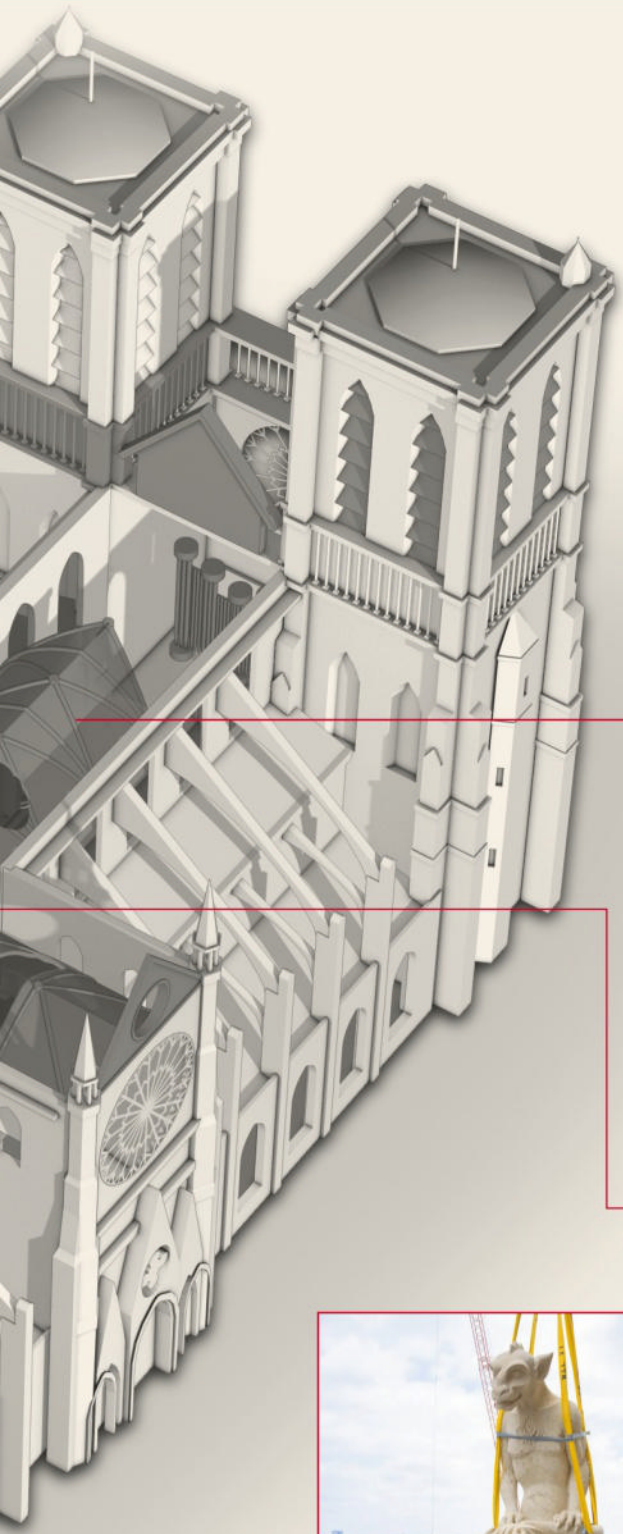


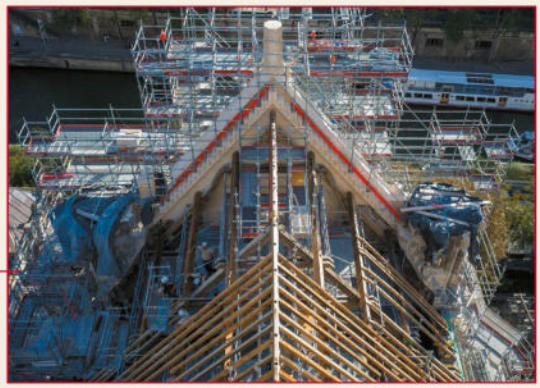
De juillet 2020 à août 2021, consolidation des voûtes.



INFOGRAPHIE BRUNO BOURGEOIS - MARIE-HÉLÈNE DIDIER / MINISTÈRE DE LA CUILTURE - DAVID BORDES / REBATIR NOTRE-DAME DE PARIS

2. Restauration (à partir de l'été 2021)

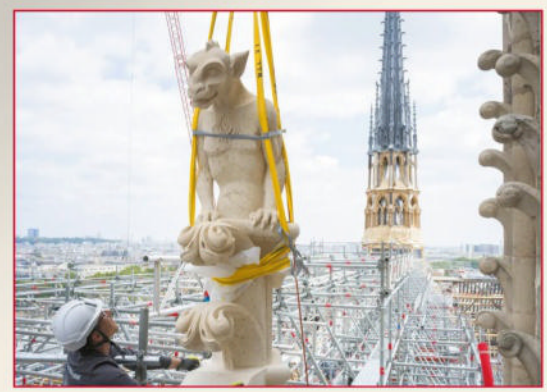




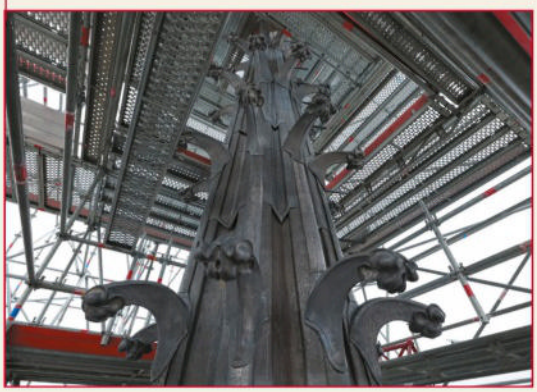
Automne 2022, nouvelle charpente.



D'avril à mai 2024, pose des dernières pierres de la voûte.



En septembre 2023, repose des gargouilles et chimères. Ci-dessus, l'une des cinq chimères endommagées, resculptées, puis remises à leur place.



Installation de la nouvelle flèche.

DAVID BORDES / REBATIR NOTRE-DAME DE PARIS - RNDP - DAVID BORDES / REBATIR NOTRE-DAME DE PARIS - ROMARIC TOUSSAINT / REBATIR NOTRE-DAME DE PARIS

UNE RESTAURATION À L'IDENTIQUE ?

Telle est la question qui a prévalu tout au long des cinq ans écoulés. La raison l'a emporté sur ceux désireux d'apposer leur marque ou celle de la modernité, en faisant de ce chantier un exploit, tant par la démonstration *in vivo* des savoir-faire de nos artisans et de la capacité de notre vieux pays à se mobiliser pour rendre son éclat à Notre-Dame de Paris.



L'incendie n'est pas encore maîtrisé cette nuit du 15 au 16 avril qu'Emmanuel Macron, qui s'est rendu sur place, évoque déjà sa reconstruction. *« Nous rebâtirons Notre-Dame parce que c'est ce que les Français attendent, parce que c'est ce que notre histoire mérite, parce que c'est notre destin profond. »* Le lendemain soir, il ajoute qu'elle sera remise sur pied, mais *« plus belle encore »* et *« d'ici cinq années »*. Mais comment ? Faut-il faire entrer Notre-Dame dans le XXIe siècle ? Retrouver ses origines médiévales ? La physionomie si familière que lui avait donnée Eugène Viollet-le-Duc au milieu du XIXe siècle avec sa flèche haute de 96 mètres ?

Le Président affiche d'emblée sa préférence pour *« un geste contemporain »* qui célèbrerait *« une alliance de la tradition et de la modernité, une audace respectueuse »*. Et pourquoi pas en réinventant la flèche et le toit de l'édifice ? Le Premier ministre Édouard Philippe reprend la balle au bond avec un appel à projets en vue d'un éventuel concours international. Avant même qu'un diagnostic précis soit posé sur l'état de l'édifice, les avis fusent de toutes parts. Chacun exprime son souhait, sans même avoir pris le temps d'examiner les contraintes législatives ou les impératifs techniques. De grands noms de l'architecture rivalisent d'imagination, remplaçant la « forêt » disparue par des jardins suspendus, des toits végétalisés et même une immense piscine, ébauchant des flèches plus ou moins futuristes ou fantaisistes.



D'autres, bien plus nombreux, préconisent le respect de l'œuvre de Viollet-le-Duc, et la reconstruction à l'identique de la charpente médiévale, de la toiture et de la flèche, c'est-à-dire avec des matériaux et des savoir-faire les plus proches possibles de ceux du passé. C'est le cas de Philippe Villeneuve, l'architecte en chef des monuments historiques à la tête du chantier de restauration de Notre-Dame depuis 2013. Et il se réfère à la Charte de Venise, approuvée en 1964 lors du IIe Congrès international des architectes et des techniciens des monuments historiques et signée par la France. *« Celle-ci dit que tout bâtiment suffisamment documenté doit être restauré à l'identique. Or Notre-Dame l'est parfaitement. Nous avions des relevés exacts de la charpente médiévale réalisés juste avant l'incendie par Rémi Fromont et Cédric Trentesaux et aussi ceux de Viollet-le-Duc pour la flèche. La question d'une reconstruction à l'identique ne se posait donc pas »*, tranche l'architecte qui avance également des raisons structurelles. *« Avec l'incendie, l'édifice a perdu des tonnes et des tonnes de charge verticale. Laquelle est importante pour contrebalancer les poussées des voûtes et des arcs-boutants. Seules une charpente en bois et une couverture de plomb pouvaient permettre de rétablir l'équilibre multiséculaire de la cathédrale.*

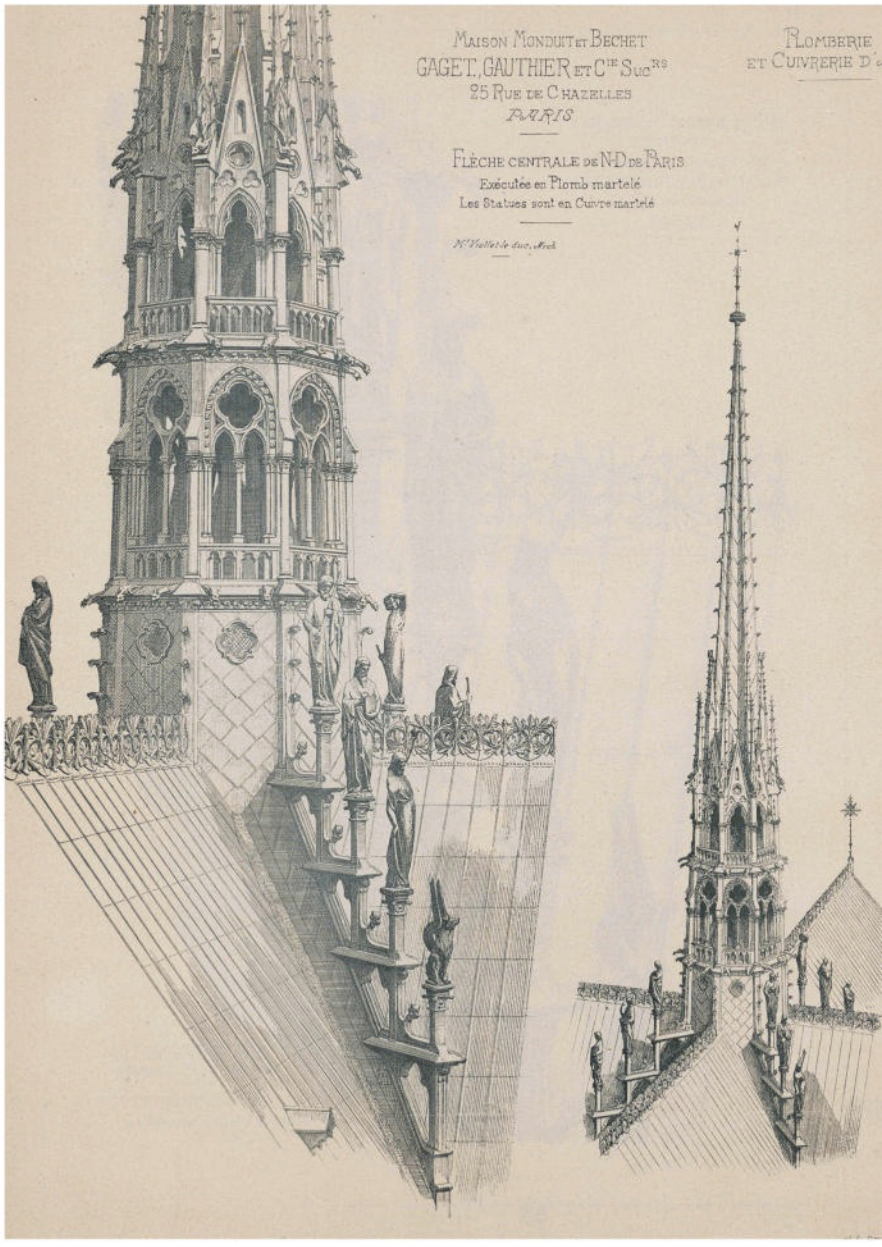
Notre-Dame de Paris telle qu'elle était au XIIIe siècle (gravure du XIXe siècle).

MEMENTO IMAGES / AURIMAGES

Sans compter que les autres matériaux, auxquels nous aurions pu avoir recours – le béton ou le ciment armé par exemple comme à la cathédrale de Reims, ou le métal à l'instar de celles de Metz ou de Chartes – ne sont pas idéaux. Ils se dégradent avec le temps. Et leur production nécessite de la sidérurgie, très polluante ». Quid de la flèche ? Pour l'historien du patrimoine Jean-Michel Leniaud, par ailleurs président de la Société des amis de Notre-Dame de Paris, *« il ne pouvait s'agir que de celle de Viollet-le-Duc, la première flèche, médiévale, démontée entre 1786 et 1792 à cause de sa vétusté, étant très mal connue ».* Et, insiste-t-il, *« les propositions contemporaines, les unes intéressantes, les autres totalement invraisemblables, sont en fait très datées ! Ce qui est innovant et moderne aujourd'hui n'est pas de refaire une charpente ou une flèche dans un matériau "industriel" – la fonte, ciment armé, le béton, le verre, ou tout autre matériau "nouveau" –, cela se fait depuis longtemps. Mais bien de refaire une charpente médiévale à l'identique, en bois, et de reproduire au plus près les techniques anciennes et les adapter le mieux possible aux exigences actuelles. Personne ne l'avait fait depuis plusieurs siècles, surtout dans un laps de temps aussi court. »*

CONFORME, MAIS MIEUX ÉQUIPÉE

À l'été 2020, Philippe Villeneuve obtient finalement gain de cause et décision est prise de restaurer Notre-Dame de la *« façon la plus conforme à son dernier état »*, à savoir celui dans lequel Viollet-le-Duc l'avait laissée. Mais pour l'architecte, cela ne signifie pas de se priver d'innovations, en matière de sécurité incendie notamment. Le 15 avril, le dysfonctionnement du système d'alarme avait fait perdre un temps précieux aux agents de sécurité et *in fine* aux pompiers… *« La nouvelle charpente est équipée d'un système perfectionné de détection incendie avec des caméras thermiques, de fermes coupe-feu, des systèmes de brumisation. Bref, de toute une batterie d'éléments de défense à la fois passive et active pour parer à toute nouvelle catastrophe »* pointe-t-il. *« Par ailleurs, l'eau de pluie s'écoulant de la nouvelle toiture en plomb est récupérée et filtrée de façon à limiter les risques de pollution. Tous les anciens réseaux (électricité, chauffage, sono, etc.) qui avaient été ajoutés au fil des époques ont été remplacés par des installations neuves et rationnelles, aux normes. »*



Gravure d'après deux dessins de la flèche de Notre-Dame de Paris par Viollet-le-Duc, réalisée dans le cadre de sa restauration après la Révolution. Le projet, visant à reconstruire la flèche démontée entre 1792 et 1797, s'appuyait sur une connaissance approfondie des structures existantes et des archives anciennes. La flèche est en plomb martelé et les statues en cuivre martelé (extrait de *La plomberie au XIXe siècle, plomberie et cuivrerie d'art*, 1885).

AKG-IMAGES

La Charte de Venise (1964)

Article 9 : « La restauration est une opération qui doit garder un caractère exceptionnel. Elle a pour but de conserver et de révéler les valeurs esthétiques et historiques du monument et se fonde sur le respect de la substance ancienne et de documents authentiques. Elle s'arrête là où commence l'hypothèse ; sur le plan des reconstructions conjecturales, tout travail de complément reconnu indispensable pour raisons esthétiques ou techniques relève de la composition architecturale et portera la marque de notre temps. La restauration sera toujours précédée d'une étude archéologique et historique du monument. »

Cinq ans plus tard, le pari est gagné. L'édifice meurtri est restauré, nettoyé, blanchi dans les délais prévus. Pour le plus grand bonheur de Philippe Villeneuve. *« Un véritable travail de titan a été accompli qui doit beaucoup à l'enthousiasme et à la dévotion des quelque 2000 compagnons présents issus de 150 entreprises. Nous avons en effet mené une trentaine de chantiers en parallèle, tous parfaitement organisés »*, commente l'architecte. *« C'est un véritable exploit rendu possible par l'abondance des moyens déployés et une première dans l'histoire des monuments historiques »*, s'enthousiasme Jean-Michel Leniaud. *« À titre de comparaison, la restauration de la cathédrale de Reims dans l'entre-deux-guerres s'est déroulée sur vingt ans. Plus important encore à mes yeux, ce chantier a montré, contrairement à ce que certains pensaient, que nous avons toujours les métiers d'art et les savoir-faire nécessaires pour assurer dans le détail ce type de restauration. »*



Décor sculpté représentant un édifice religieux, retrouvé lors de la fouille de la croisée du transept en 2022.

Pour autant, l'historien regrette que le principe d'une restauration à l'identique n'ait pas été appliqué systématiquement. Et de citer l'exemple des vitraux (voir *Les vitraux de la discorde*, p. 14) tout comme celui de la voûte dite « Noailles ». *« Au début du XVIII^e siècle, le cardinal de Noailles, alors archevêque de Paris, a commandé à l'architecte Robert de Cotte une restauration importante du bras nord du transept, de la croisée du transept et de la première travée du chœur. Les voûtes ont alors été refaites en gothique du XVIII^e, donc avec une stéréotomie différente de celle d'origine, mais qui avait été respectée par Viollet-le-Duc. Or l'effondrement de la flèche lors de l'incendie a endommagé la voûte Noailles. En dépit de ma demande pour la conserver dans son état d'origine, en tant que témoin très précieux de l'évolution du gothique, elle a été refaite, avec de faux joints, afin de l'homogénéiser avec le reste de l'époque médiévale »*, explique-t-il.

Il faudra de toutes les façons attendre plusieurs années pour émettre les premiers questionnements quant à ce chantier. *« En tant qu'historien de la restauration monumentale, je pense qu'il faudra nécessairement porter un regard critique sur ce qui a été fait. Aujourd'hui, nous sommes abreuvés d'une parole unique qui nous vient de l'Établissement public créé au lendemain de l'incendie. Et nous n'avons pas les moyens de vérifier ou de juger puisque, selon une démarche séculaire aux Monuments historiques, tout est étroitement contrôlé. Mais qu'en sera-t-il dans 50 ans ? Des experts estimeront peut-être alors que le "pealing" réalisé à l'intérieur de la cathédrale à grands coups de latex a éliminé les traces des outils utilisés au Moyen Âge par les tailleurs de pierre, ou les maçonneries de cette époque ? De même, que penseront-ils de la crête de faitage réalisée en plomb coulé et moulé et non en plomb martelé comme l'avait fait Viollet-le-Duc ? »*

Mais le temps est pour l'heure aux réjouissances. Et aux travaux qui se poursuivent. *« Un chantier chasse l'autre. Nous allons entamer d'ici 2028 la restauration du chevet puis de la sacristie »*, précise Philippe Villeneuve. Le projet d'aménagement des abords du monument doit également démarrer sous peu afin d'accueillir les 14-15 millions de visiteurs annuels. L'ancien parking souterrain sera ainsi transformé en « promenade d'accueil » avec librairie, bagagerie, toilettes. Tandis que les squares qui la bordent sur son flanc est et à la pointe de l'île de la Cité ne formeront plus qu'un seul ensemble arboré. L'icône popularisée par Victor Hugo aura alors retrouvé toute sa majesté.

Fabienne lemarchand

Un état préoccupant

Victime de la pollution, des pluies acides, des intempéries, de l'usure du temps, Notre-Dame était, avant l'incendie d'avril 2019, mal en point. Lorsqu'il prit les rênes du chantier de restauration de la cathédrale, en 2013, Philippe Villeneuve dressa un inventaire inquiétant. *« Des pinacles à deux doigts d'éclater avaient été sommairement sanglés. Des gargouilles, ces gouttières médiévales, avaient été étêtées et remplacées par des tuyaux en PVC. Les pierres des arcs-boutants s'effritaient… La flèche, le chevet et la sacristie étaient particulièrement fragilisés »*, se rappelle l'architecte. La liste des travaux à mener d'urgence était longue et les moyens insuffisants. *« Avec un budget de l'ordre de 6 millions d'euros par an (État, diocèse et mécénat), les opérations de restauration étaient réalisées au coup par coup, pour parer au plus pressé. »* C'est ainsi que Philippe Villeneuve s'apprêtait à rénover la flèche lorsque l'incendie a éclaté, d'où l'échafaudage installé autour. Par chance, les seize statues de cuivre des apôtres et des évangélistes qui l'ornaient avaient été déposées quelques jours auparavant. Grâce à l'afflux de dons, les interventions qui auraient dû s'étaler sur des décennies ont été réalisées en moins de cinq ans.

HAMID AZMOUN / INRAP

VITRAUX DE LA DISCORDE, *BIS REPETITA ?*



Restauration de la rose du Credo signé Jean Hébert-Stevens par l'atelier Vitrail-France en avril 2024.

À défaut d'une flèche contemporaine, Emmanuel Macron a décidé, en accord avec l'Archevêché, de remplacer les vitraux en grisaille ornant les baies de six chapelles du bas-côté sud de la nef par des créations contemporaines figuratives. En avril 2024, un appel à projets a donc été lancé. À l'issue d'une première phase de consultation, huit artistes ont été retenus. Le choix final est intervenu fin novembre pour une pose en 2026. À moins que les opposants, au premier rang desquels figurent la Commission du Patrimoine et de nombreux historiens de l'art, ne fassent *in extremis* plier le Président… Leur argument ? Les verrières d'origine, installées par Eugène Viollet-le-Duc à la fin des années 1850, n'ont pas été abîmées lors de l'incendie et sont en bon état. Leur remplacement par des œuvres contemporaines contrevient donc à la Charte de Venise de 1964 dont la France est signataire.

Cette polémique n'est pas sans rappeler celle qui a éclaté il y a près de 90 ans, et à laquelle la Cité du vitrail de Troyes consacre actuellement une exposition. *« En 1935, douze maîtres verriers – parmi lesquels Louis Barillet, Jacques Le Chevallier, Valentine Reyre ou Jacques Gruber – proposèrent à la Commission des Monuments historiques d'intégrer dans les baies hautes de la nef les vitraux contemporains commandés par l'Église et Rome pour décorer le pavillon pontifical lors de l'exposition internationale des arts et des techniques appliqués à la vie moderne de 1937, en remplacement de grisailles mises en place par Viollet-le-Duc. En bon état, elles étaient alors peu appréciées en raison de la lumière blafarde produite »*, raconte Julia Boyon, adjointe scientifique de la Cité du Vitrail et co-commissaire de l'exposition.

La Commission des Monuments historiques jugea la proposition intéressante tout en reportant sa

DÉPARTEMENT DE L'AUBE - CORENTIN PÉCHINÉ

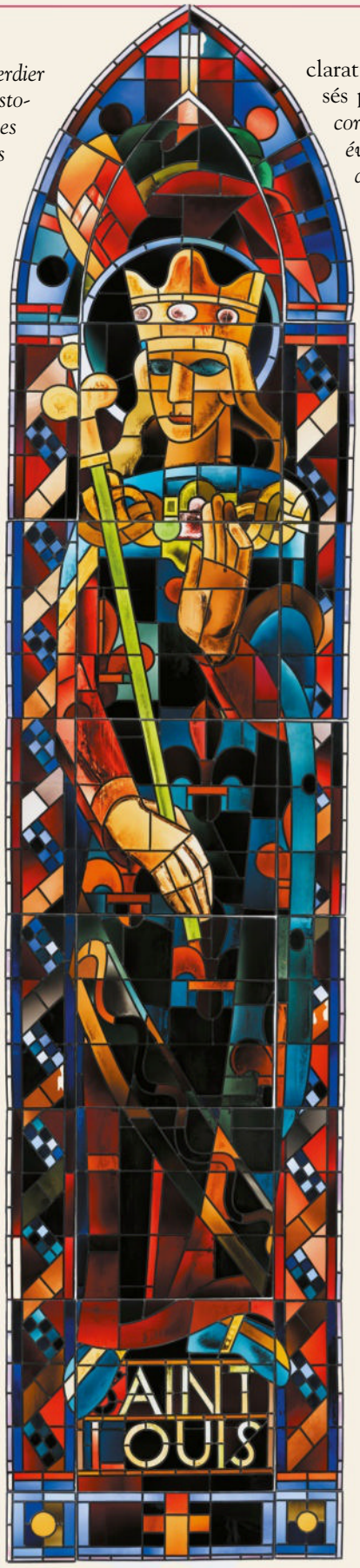
décision. *« L'Archevêque de Paris Jean Verdier et l'inspecteur général des monuments historiques Eugène Rattier guidèrent les artistes dans le programme iconographique, avec des saints et saintes de France représentés en pied et des roses illustrant douze versets du* Credo *»*, poursuit la scientifique. Fin 1937, à la fin de l'exposition, le pavillon pontifical fut maintenu un an de plus en l'honneur du tricentenaire du Vœu de Louis XIII, consacrant le Royaume de France à la Vierge Marie. À l'hiver 1938, les festivités terminées, les vitraux furent reposés à titre d'essai dans la cathédrale Notre-Dame. C'est alors qu'éclata la querelle entre « Anciens » et « Modernes » relayée par une presse extrêmement virulente. Les premiers crièrent au « sacrilège », à la « profanation », dénonçant le manque d'harmonie de l'ensemble, les « tons heurtés », « acides », « agressifs » rappelant des « barbouillages de kermesse », les « formes agitées et convulsées » des saints et saintes, les élans cubistes… *« De fait, les verrières, même si elles avaient été créées pour un même édifice, portaient chacune en germe la vision artistique propre à chaque artiste »*, note Julia Boyon. *« En réalité, ce n'était pas tant la modernité des vitraux qui choquait que leur pose dans un édifice ancien aussi emblématique. »* Les partisans du projet répondirent que les monuments historiques avaient de tout temps été transformés. *« Le Cardinal Verdier, pour qui* "l'Église n'est ni un tombeau ni un musée" *défendit une vision vivante du bâtiment. Et pour lui, le XX^e siècle n'était pas moins digne que les autres et la création artistique contemporaine était un moyen de renouveler la foi. Les historiens de l'art estimaient que ces vitraux étaient de nature à redonner à la nef son atmosphère colorée et figurative du Moyen Âge »*. Ce sont eux qui eurent gain de cause. En janvier 1939, la Commission valida le projet après avoir demandé quelques modifications. Et les vitraux furent donc installés.

CONSERVER OU INTERVENIR ?

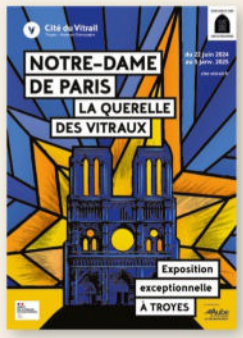
Mais ils n'y resteront que quelques mois. En septembre 1939, après la déclaration de guerre, ils furent en effet déposés par précaution. *« Ils n'avaient pas encore été cuits afin que les artistes puissent éventuellement les retoucher. Et n'étaient donc pas aptes à assurer l'isolation de l'édifice »*, précise Julia Boyon. Sept artistes récupérèrent leurs œuvres. Les cinq autres furent rangés dans des caisses entreposées dans les tribunes hautes de la cathédrale. Jusqu'à l'incendie de 2019. Ce sont eux, plus deux des sept autres ensembles, qui sont au cœur de l'exposition à la Cité du Vitrail. Les verrières hautes de la nef datant de Viollet-le-Duc ont, elles, été remplacées en 1965 par des œuvres géométriques colorées signées du même Jacques Le Chevallier. L'état des grisailles s'étant en effet fortement détérioré à la suite des déposes et reposes successives.

Aujourd'hui, la Charte de Venise pose un cadre aux entreprises de restauration. Mais les mêmes arguments qu'autrefois s'affrontent. *« Le débat lancé dans les années 1930 n'a jamais été véritablement tranché. Le diocèse prêche toujours pour la même vision d'un bâtiment vivant. À l'inverse, les opposants arguent que les vitraux des six chapelles font partie d'un ensemble conçu par Viollet-le-Duc pour les chapelles, mais aussi la nef, le chœur, etc. Le fait d'intervenir sur une partie, aussi minime soit-elle, revient à toucher à l'ensemble de la logique pensée par Viollet-le-Duc »*, constate Julia Boyon. Affaire à suivre donc…

Fabienne lemarchand



Restauration par l'atelier Muranèse de la lancette représentant saint Louis, vitrail réalisé pour Notre-Dame de Paris, vers 1937, par André Rinuy.



NOTRE-DAME DE PARIS « LA QUERELLE DES VITRAUX »
CITÉ DU VITRAIL DE TROYES
Jusqu'au 9 mars 2025

CITÉ DU VITRAIL, DÉPÔT DE LA DRAC ÎLE-DE-FRANCE, 2021 © DÉPARTEMENT DE L'AUBE / CORENTIN PÉCHINÉ

PIERRES, MÉTAL ET BOIS :

La frayeur passée, le monde de la science s'est aussitôt mis en branle, bien décidé à faire de cette catastrophe et de ce chantier titanesque une aubaine pour percer enfin les derniers mystères de Notre-Dame. Et là aussi, le pari est plutôt réussi…

Avec ses dentelles de pierre, ses mille et une sculptures de saints et de rois, ses immenses croisées d'ogives et ses rosaces parmi les plus grandes d'Europe, Notre-Dame de Paris est la plus emblématique des cathédrales gothiques. Sa construction fut décidée par Maurice de Sully, après son arrivée à l'épiscopat en 1160. *« Mais jusqu'en 2019, on n'en savait guère davantage qu'au XIXe siècle sur le sujet, la venue de scientifiques étant compliquée dans ce lieu de culte par sa fréquentation touristique. Et paradoxalement, l'édifice était aussi célèbre que mal connu »*, insiste l'historien Yves Gallet (Université Bordeaux Montaigne). Dès lors, l'incendie a constitué une occasion inespérée de l'étudier. *« Et face aux clichés et idées reçues diffusées au lendemain de la catastrophe, les chercheurs se sont aussitôt mobilisés »*, poursuit le spécialiste de l'architecture gothique.

En moins de deux jours, l'Association des scientifiques au service de la restauration de Notre-Dame de Paris est ainsi créée. Elle va réunir quelque deux cents adhérents – des historiens de l'art, archéologues, géologues, architectes, chimistes, physiciens, etc. Si bien qu'en juin, le ministère de la Culture réquisitionne les équipes de l'Inrap pour le sauvetage des vestiges, puis lance avec le CNRS un vaste chantier d'étude scientifique de la cathédrale autour de plusieurs groupes thématiques (« acoustique », « bois », « émotion et mobilisations », « métal », « numérique », « pierre », « structures », « verre », « décors »). *« Nous ne savions pas dans*

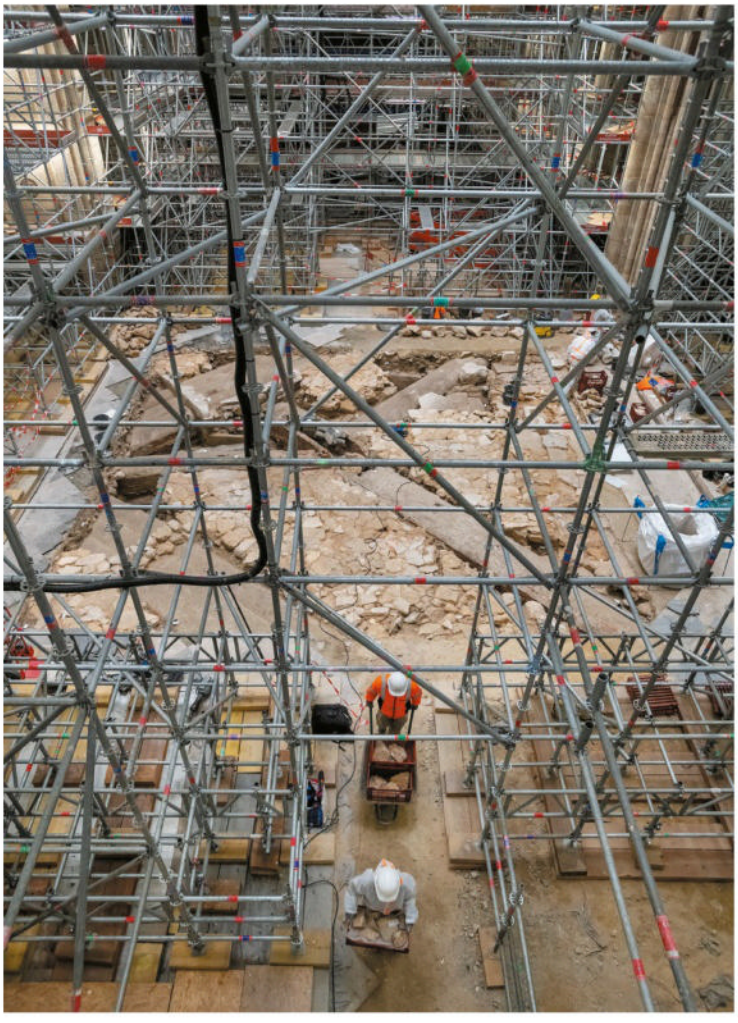


Au début du XVIIIe siècle, après la destruction du jubé, une tranchée fut creusée dans le sol pour l'inhumer avec soin. Lors des fouilles préventives de la croisée du transept, les archéologues de l'Inrap ont mis au jour un millier de fragments.

DENIS GLIKSMAN / INRAP

PLONGÉE DANS LE PASSÉ



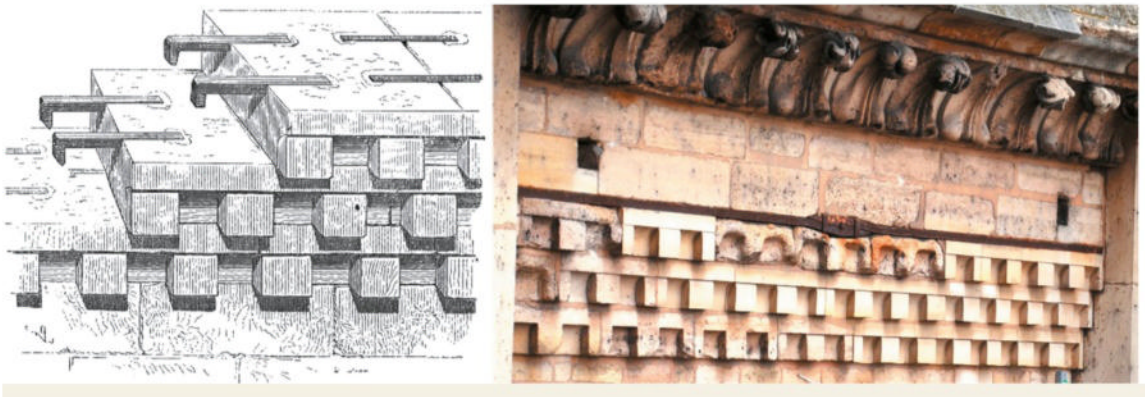


Vue générale de la fouille à la croisée du transept.

quel état nous allions trouver l'édifice ni quelles seraient nos conditions d'accès au regard de la pollution au plomb, et nous redoutions encore que tout s'effondre », se remémore Yves Gallet, chargé de coordonner les recherches du groupe « pierre ». *« Mais Notre-Dame étant l'une des premières cathédrales géantes de l'architecture gothique, nous souhaitions l'étudier d'en haut »*. Son équipe devra patienter le temps de la sécurisation de l'édifice et de la mise en place d'échafaudages pour accéder aux sommets du chevet, du transept et enfin de la nef. Celle de Maxime L'Héritier (université Paris 8), à la tête du groupe « métal », a de son côté accès au bâtiment un peu plus tôt, l'historien participant à l'évacuation et au tri des décombres pendant l'hiver 2019.

EMPREINTE DES BÂTISSEURS

« L'incendie avait mis à nu des séries d'armatures de fer qui nous ont immédiatement interrogés. Bien sûr, certaines étaient déjà visibles avant la catastrophe au niveau des tribunes, mais personne n'y avait jamais prêté attention avec un œil de chercheur. Or au total, nous en avons répertorié plus d'un millier en haut des maçonneries de la nef et du chœur. Et s'est aussitôt posée la question de leur ancienneté. Avait-on placé ces renforts pour éviter que les murs ne s'écartent pendant la construction aux XII^e^/XIII^e^ siècles ? Ou bien plus tard, au moment des travaux de restauration des XVIII^e^ ou XIX^e^ siècles ? » Les réponses sont venues par la datation au carbone 14 de plusieurs de ces « agrafes », longues de 40 à 50 cm (encadré ci-dessous) : les plus vieilles remontent aux an-



Le puissant chaînage de rangées de crampons dans la corniche rouge du chœur, telles que décrites par Viollet-le-Duc dans son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française.*

DENIS GLIKSMAN / INRAP - MAXIME L'HÉRITIER, UNIVERSITÉ PARIS 8, CNRS

Des armatures provisoires ou définitives ?

Après la mise au jour d'armatures en fer, les groupes Métal et Structures ont joint leurs efforts pour mieux comprendre leur rôle, en modélisant le comportement des maçonneries de la cathédrale. *« Il s'agit de tester différentes configurations, en jouant sur le nombre d'armatures, leur positionnement, la force et la direction des vents, etc. »*, explique Maxime L'Héritier (université Paris 8). Ces recherches ont déjà poussé les architectes à réemployer 90 % des anciennes « agrafes ». Elles se poursuivent, entre autres pour trancher entre deux options : *« Ces agrafes devaient peut-être rester en place jusqu'au bout. Ou bien elles étaient seulement nécessaires au début de la construction, avant que voûtes, arcs-boutants et charpentes ne contribuent à l'équilibre de l'édifice. »*

nées 1160, les plus récentes aux alentours de 1230. Ce qui fait de la cathédrale… la plus vieille Dame de fer connue à ce jour !

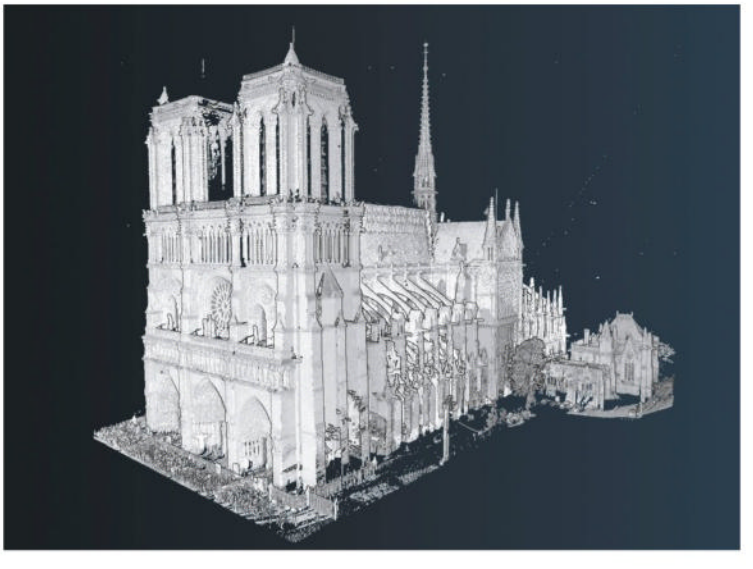
« Elle précède Soissons de vingt ans, Bourges et Chartres de quarante ans », continue l'historien. *« Et son chantier de construction s'est révélé bien plus complexe qu'on ne le supposait »*, ajoute Jean-Yves Hunot (CReAAH/Conservation départementale du patrimoine de Maine-et-Loire), l'un des chercheurs du groupe « bois » (encadré ci-contre). Son équipe a dû attendre le stockage des décombres dans un entrepôt du nord de Paris pour lancer ses recherches. *« Nous y avons trouvé un immense puzzle en pièces détachées, avec seulement quelques pour cent de la charpente d'origine, mais au total quelque dix mille morceaux de bois. »* La charpente de la flèche de Viollet-le-Duc avait été numérisée en amont du projet de restauration de 2019, et celles du chœur et de la nef avaient fait l'objet d'un relevé en 2015, ce qui facilitait la restauration. Restait néanmoins une interrogation : pourrait-on tenir les délais imposés et réouvrir la cathédrale au public en décembre 2024 ? Sollicité, le groupe « bois » répond par l'affirmative. *« En analysant les cernes de croissance du bois, nos mesures de dendrochronologie ont montré que la charpente du XIXe siècle était faite de chênes abattus dix-huit mois avant leur mise en œuvre, sans être séchés comme aujourd'hui »*, précise Jean-Yves Hunot. Cette absence de séchage concerne également les charpentes médiévales de la nef et du chœur. Soit au total un millier de chênes relativement jeunes (80 à 100 ans), utilisés d'un seul tenant, et choisis sur pied en fonction de leur diamètre.

« En comparant les teneurs de certains isotopes dans les vestiges et dans le sol de différents massifs forestiers, nous avons compris qu'il s'agissait d'arbres provenant des forêts de Fontainebleau et de Villefermoy », explique l'archéologue. Or sur certaines pièces, son équipe a aussi remarqué la présence d'entailles typiques de l'assemblage d'arbres en radeaux. Des indices prouvant l'existence aux XIIe et XIIIe siècles d'un transport par flottage des chênes sur la Seine et sur la Marne, jusqu'au pied de Notre-Dame – méthode jusque-là inconnue à Paris avant le XVIe siècle. Mais l'enquête scientifique a aussi et surtout permis de réviser la chronologie du chantier. *« Le début des travaux n'était connu que par des chroniques, et elles n'étaient pas toujours convergentes. On savait toutefois qu'au Moyen Âge, pendant une construction, des raidisseurs étaient placés entre les piliers pour éviter qu'ils ne se déforment, avant d'être sciés à la fin des travaux. Nous avons donc cherché les restes de ces madriers dans le déambulatoire, et ils ont pu être datés par les équipes bois et métal – des petits tenons en fer assurant la fixation de chaque extrémité »* détaille Yves Gallet. Preuve fut ainsi faite que la construction du chevet, partie la plus ancienne de la cathédrale, avait bel et bien démarré dans les années 1170 conformément aux écrits. Et après ?

Avec l'effondrement d'une partie des voûtes, les marques laissées sur les pierres par les artisans et cachées à la vue depuis huit cents ans ont révélé que plusieurs équipes avaient travaillé à l'élévation des murs nord et sud de la nef, à des rythmes différents. Mais elles ont aussi décalé de plusieurs décennies les datations établies. *« Ces voûtes remontent au début du XIIIe, et non à la fin du XIIe siècle. L'écart peut paraître insignifiant. Il ne l'est pas pour l'historien. Car à Chartres, Reims ou Amiens, on passe alors à des voûtes divisées en quatre parties, quant à Notre-Dame de Paris il y en a toujours six comme avant »*, souligne Yves Gallet. Pour quelles raisons ? La question reste ouverte. L'incendie a toutefois permis de mesurer l'épaisseur des voûtes de la cathédrale : pas plus d'une douzaine de centimètres au sommet du chevet ! Cette minceur a nécessairement allégé la structure et empêché qu'elle ne s'effondre. La répartition des pierres y a aussi contribué : plus dures et résistantes dans les piliers, elles sont plus tendres et légères entre les ogives. De plus, les chercheurs ont

Le climat en question

Les deux charpentes médiévales ont été bâties entre les XIIe et XIIIe siècles, c'est-à-dire à une période clé du Moyen Âge : celle du petit optimum climatique, durant laquelle avant un refroidissement (qui sera maximal au XVIIIe), le climat devient nettement plus chaud, autorisant la viticulture jusque dans le nord de la France. Pour le reconstituer de manière bien plus fine que ne le font les carottes glaciaires, les chercheurs s'appuient sur des isotopes du carbone et de l'oxygène présents dans le bois. Ce qui permettra, en retour, d'avoir plus d'éléments en main pour comprendre le changement climatique en cours.



Nuage de points 3D, de la face sud-ouest de la cathédrale Notre-Dame de Paris, issu des campagnes de relevé.

VIOLETTE ABERGEL / MAP / VASSAR COLLEGE / CHANTIER SCIENTIFIQUE NOTRE-DAME DE PARIS / MINISTÈRE DE LA CULTURE / CNRS



Fragment du jubé représentant le Christ mort, après nettoyage et stabilisation de la polychromie du XIIIe siècle.

HAMID AZMOUN / INRAP - C2RMF ALEXIS KOMENDA

Charpente de la nef.



Déjà le recyclage…

Typique de la couverture en plomb, constaté sur les armatures de fer et la charpente, voire dans une moindre mesure pour certaines parties en pierre, le *« réemploi de matériaux est une source fondamentale d'approvisionnement des chantiers de construction, de l'Antiquité jusqu'au début du XXe siècle »*, insiste l'historien Maxime L'Héritier (université Paris 8). *« Bien sûr, ce n'est pas homogène, il y a des effets d'opportunité, et cela ne traduit pas un manque de moyens. Mais on a toujours quelque chose à démonter. »*

pu reconstituer le mortier qui avait été utilisé : *« en quelques heures, il était suffisamment dur pour assurer la cohésion des maçonneries, ce qui éclaire d'un nouveau jour la rapidité de la construction de Notre-Dame »*, relève Yves Gallet. En définitive, toutes ces études amènent à réviser le déroulement passé du chantier.

SECRETS EXHUMÉS

« Après avoir construit et charpenté le chœur, les bâtisseurs ont élevé les murs de la nef d'est en ouest en deux chantiers distincts au nord et au sud, puis la façade et les travées occidentales de la nef, avant de repartir d'ouest en est au niveau de la charpente, puis d'aligner celles du chœur et de la nef », résume Maxime L'Héritier. Les analyses du groupe « bois » montrent que la charpente du chœur de 1185 a été partiellement recyclée dans celle de 1230 (encadré ci-dessous). Elles nous apprennent aussi que la charpente de la nef, construite en une seule fois vers 1215, puis remaniée en 1230, a ensuite fait l'objet de réparations en 1290. Enfin, à cette chronologie déjà bien compliquée s'ajoutent la réalisation de portails, l'agrandissement du transept et des fenêtres, etc. Alors l'enquête se poursuit, pièce par pièce, y compris au niveau des fondations. *« Elles n'avaient jamais été mises au jour, et nous avons pu en dégager une partie à l'extérieur et à l'intérieur de l'édifice en 2023 et 2024 »*, explique Christophe Besnier, responsable des fouilles de l'Inrap à Notre-Dame : *« On espère désormais y retrouver les différentes phases du chantier mises en évidence en surface. Ou encore, y déceler la modification des plans de la nef et du chœur, dont l'axe est très légèrement décalé. »*

Réalisées en amont d'interventions comme la modernisation des réseaux d'eau ou de chauffage, qui peuvent détruire des vestiges, les fouilles préventives ont surtout livré quantité d'informations sur l'occupation du site avant la période gothique. Sous la cave Soufflot (aménagée au XVIIIe siècle sous la nef), les archéologues ont ainsi repéré en 2023 des céramiques de cuisine et un puits remontant au Ier siècle. À l'extérieur, devant le portail et sous le parvis, ils ont mis au jour une partie des remparts de l'île de la Cité et des restes d'habitat du IVe siècle. Enfin, l'Inrap a aussi identifié les vestiges d'une cathédrale carolingienne déjà connue, mais dont l'étude va pouvoir être affinée, ou encore le long du flanc sud de Notre-Dame de Paris, des remblais mérovingiens et les restes d'un bâtiment carolingien inconnu. Mais ce sont d'autres fouilles, menées en 2022 principalement à la croisée du transept, qui ont fait la une de la presse…

« Une dalle de béton devant être mise en place pour supporter l'échafaudage, nous étions autorisés à creuser sur environ quarante centimètres » rappelle l'archéologue. *« Or nous avons immédiatement découvert une sépulture, puis une autre et au total, une centaine, dont*

80 ont été exhumées, les autres se trouvant sous le niveau de la dalle et ne pouvant donc pas être sorties de terre. » D'après les premières datations au carbone 14, les ossements sont vieux de 300 à 500 ans. « *Il ne s'agit pas de n'importe qui : nous sommes dans une cathédrale et à Paris, et seule l'élite religieuse et laïque y était enterrée.* » L'étude des sépultures a permis d'en savoir plus sur le mode d'inhumation. « *À l'époque, le sol de Notre-Dame était couvert de dalles funéraires, on savait très précisément où se trouvaient les corps, et les caveaux étaient régulièrement réutilisés : les vieux ossements pouvaient être placés au-dessus du nouveau cercueil, comme on a pu le constater avec un caveau du XIVe siècle.* » L'étude des squelettes devrait fournir la carte d'identité des défunts (encadré ci-dessous) : leur sexe, l'âge au décès, les maladies, l'alimentation, etc. De plus, à leurs côtés, les équipes de l'Inrap ont fait une autre fabuleuse découverte : quelque mille fragments sculptés et polychromes d'un jubé datant du XIIIe siècle.

« *On connaissait son existence, car Viollet-le-Duc en avait trouvé quelques pièces. On savait aussi qu'au XVIIIe siècle, il avait été décidé d'ouvrir le chœur de la cathédrale à la vue des fidèles, et donc de le démonter. Le jubé représentant la Passion du Christ, il devait doublement rester sur place – tant par son côté sacré que pour éviter le trafic de sculptures. Mais nous ignorions où, et personne ne s'attendait à en trouver les restes sous la croisée du transept : il a été "inhumé" avec soin, en agençant minutieusement les sculptures, juste en face de son ancien emplacement.* » Son étude contribuera sans nul doute à enrichir l'histoire de l'art du Moyen Âge. En attendant, une trentaine de pièces ont été prêtées jusqu'en mars prochain au musée de Cluny (Paris), dans le cadre d'une exposition intitulée « Faire parler les pierres, sculptures médiévales de Notre-Dame » (voir *Mémoire fragmentée de Notre-Dame*, p. 22). L'occasion de découvrir quelques-uns des trésors de la cathédrale mis au jour grâce à l'incendie…

Anne Lefèvre-Balleydier

Les archéologues de l'Inrap ont exhumé deux sarcophages en plomb à la croisée du transept. Le plomb, matériau très onéreux à l'époque, reflète l'appartenance à la haute société des individus enterrés, dont les sépultures datent du XVIe au XVIIIe siècle.



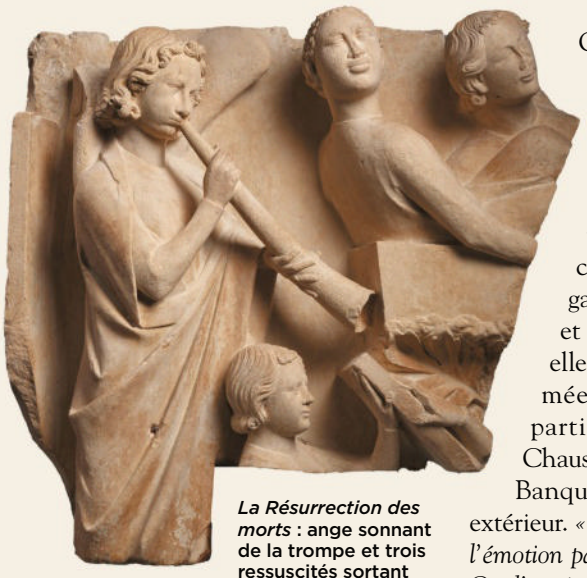
DENIS GLIKSMAN / INRAP

Un poète sous le transept ?

Deux des squelettes trouvés sous le sol de Notre-Dame de Paris reposaient dans des sarcophages en plomb – métal alors coûteux, et donc marqueur social. L'identité de l'un est annoncée par une plaque de bronze : c'est le chanoine Antoine de la Porte, mort en 1710. Quant à l'autre, d'après l'anthropologue Éric Crubézy (université de Toulouse) qui a pu examiner le squelette, il s'agirait du poète Joachim du Bellay, décédé en 1560. L'hypothèse est vue avec prudence par l'archéologue Christophe Besnier (Inrap) : «*L'analyse de ses dents montre qu'il a grandi en région parisienne, quand du Bellay a vécu en Anjou. De plus, on sait par des écrits que ce dernier a été inhumé dans une chapelle latérale du chœur, et non dans la croisée du transept. Enfin, dans ses textes, le poète parle de toux et de maux de tête. Mais rien ne dit qu'il souffrait d'une méningite tuberculeuse, pathologie repérée sur les ossements par Éric Crubézy.*» Les restes du corps sont aux mains de l'Inrap. Mais plus que l'identité d'un défunt, c'est le mode de vie de toute l'élite de son époque qui est en cours d'étude.

MÉMOIRE FRAGMENTÉE

À travers F*aire parler les pierres. Sculptures médiévales de Notre-Dame,* le musée de Cluny retrace l'histoire mouvementée des sculptures de la cathédrale. Portée par les restaurations récentes et un chantier scientifique d'envergure, cette exposition dévoile près de 120 œuvres, entre fragments sauvés des siècles et découvertes inédites.



La Résurrection des morts **: ange sonnant de la trompe et trois ressuscités sortant de leur tombeau (portail du Jugement dernier, v. 1240).**

« *L'incendie de 2019 a été un véritable catalyseur, mais notre réflexion sur la mise en valeur des sculptures était déjà bien engagée* », pose d'emblée Damien Berné, commissaire de l'exposition. Pourtant, même après la rénovation de Cluny en 2022, la salle dédiée aux sculptures de Notre-Dame restait figée dans une présentation vieille de quarante ans.



FAIRE PARLER LES PIERRES, SCULPTURES MÉDIÉVALES DE NOTRE-DAME
MUSÉE DE CLUNY, MUSÉE NATIONAL DU MOYEN ÂGE (AVEC L'INRAP)
Jusqu'au 16 mars 2025

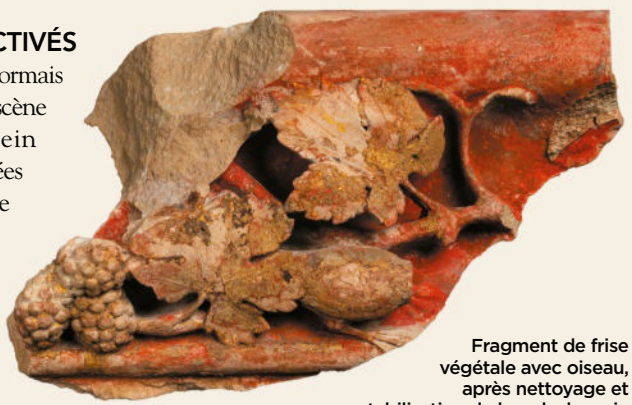
Ces œuvres gothiques majeures, dépositaires d'un héritage unique depuis le XIX[e] siècle, se languissaient d'une étude approfondie et d'une mise en lumière renouvelée. Parmi elles, les célèbres têtes des rois de la galerie éponyme. Décapitées et égarées sous la Révolution, elles ont été retrouvées et exhumées en 1977 sous un hôtel particulier parisien rue de la Chaussée d'Antin, au siège de la Banque française du commerce extérieur. « *À l'époque, on s'était arrêté à l'émotion patrimoniale de la découverte. On l'avait magnifiée comme un trésor monumental, mais sans véritable analyse. Nous n'avons vraiment rouvert le dossier qu'après l'incendie* », confie le commissaire. D'autres fragments, longtemps restés dans l'ombre, font aujourd'hui leur entrée sous les projecteurs. « *Au début des années 80, l'accent avait été mis sur les pièces spectaculaires des portails et de la galerie des rois, souvent au détriment des petits fragments, qui ont pourtant leur importance. Mais nous ne voulions pas les enfermer sous verre ou métal, préférant préserver l'harmonie de la pierre, baignée d'une clarté monochrome, mur sur mur, ton sur ton* », explique-t-il.

FRAGMENTS RÉACTIVÉS

L'exposition dépasse désormais l'esthétique : elle met en scène une recherche en plein mouvement. Les avancées technologiques, telles que l'utilisation du laser dans la restauration (la photoablation), l'étude des fossiles ou celle des pigments, ont révélé un décor éclatant. Traces de bleu outremer, reflets vermillon ou vestiges de dorures resituent le gothique dans l'explosion des teintes qui le caractérisait. « *Et grâce à la synthèse chimique du blanc de plomb, employé dans la polychromie, et à son analyse au carbone 14, nous pouvons aussi reconstituer l'histoire des couches de peinture* », ajoute Damien Berné.

PUZZLE ARCHÉOLOGIQUE

Cette mise en scène s'apparente à un puzzle. Restaurateurs, géologues et autres spécialistes unissent leurs expertises pour contextualiser et assembler les pièces, réactiver les informations longtemps dormantes dans des œuvres altérées par les siècles et leurs intempéries, dresser des hypothèses pour les chaînons manquants. Orchestrer cette danse des savoirs exigeait un maître de cérémonie avisé. « *Mon rôle était d'animer le ballet, de créer des zones de frottement entre les ingénieurs d'étude du Laboratoire de recherche des monuments historiques (LRMH), les archéologues de l'Institut national de recherches archéologiques (l'INRAP) et les restaurateurs de sculptures* », sourit Damien Berné.
Au cœur du frigidarium des thermes de Cluny, imposant écrin pour ces vestiges, les reliefs mutilés du portail du Jugement dernier ainsi que les statues-colonnes du



Fragment de frise végétale avec oiseau, après nettoyage et stabilisation de la polychromie du XIII[e] siècle.

GRAND PALAIS RMN (MUSÉE DE CLUNY - MUSÉE NATIONAL DU MOYEN ÂGE) / MICHEL URTADO - HAMID AZMOUN / INRAP

DE NOTRE-DAME



Tête du jubé en cours de dégagement, lors des fouilles de la croisée du transept.

portail Sainte-Anne reprennent dorénavant vie grâce à des dessins grandeur nature. Des détails, naguère invisibles, émergent : teintes changeantes, perspectives volontairement inachevées ou effets maîtrisés sous des angles précis.
Restauré au XIXe siècle par Viollet-le-Duc, qui avait dû réinventer des éléments absents à partir de fragments d'origine, le linteau de la Résurrection des morts du portail central livre aujourd'hui des secrets inédits. *« Désormais, c'est la polychromie qui nous éclaire le mieux,* avance Damien Berné. *Nous nous sommes notamment rendu compte que les transitions de teintes, du rose au violet, ne résultaient pas d'une altération chimique des pigments, comme on le pensait, mais pourraient bien symboliser le passage de la mort à la vie. »*

LE JUBÉ

Parmi les découvertes majeures figure le jubé médiéval de Notre-Dame, érigé vers 1230 et détruit au XVIIIe siècle. Jusqu'en 2022, seulement une quinzaine de fragments conservés au Louvre et dans le dépôt lapidaire de la cathédrale attestaient l'existence de cette tribune transversale. Mais un millier de nouveaux éléments ont été exhumés par l'INRAP, dont une trentaine sont exposés à Cluny. Le jubé est une mine d'informations : *« Le travail subtil des mèches de cheveux, les rehauts pour éclairer les visages, la superposition de couches colorées pour des questions d'entretien… »*, relève le commissaire. Quant à la symbolique des couleurs médiévales, elle reste en grande partie à décrypter ; *« il est encore trop tôt pour en tirer des conclusions, l'heure est aux nouvelles hypothèses. »*
Un manuscrit enluminé, contemporain de la clôture du chœur, enrichit encore cette compréhension en illustrant l'ensemble sculpté disparu. Ce qui laisse présager de ce qui sera accompli à la fin du programme collectif de recherche (PCR) de l'INRAP sur le jubé, qui se poursuivra jusqu'en 2026, avec pour objectif de proposer une reconstitution numérique. Pour l'heure, on en est toujours à la stabilisation des éléments, au recensement des axes de recherche.

EXPÉRIENCE IMMERSIVE

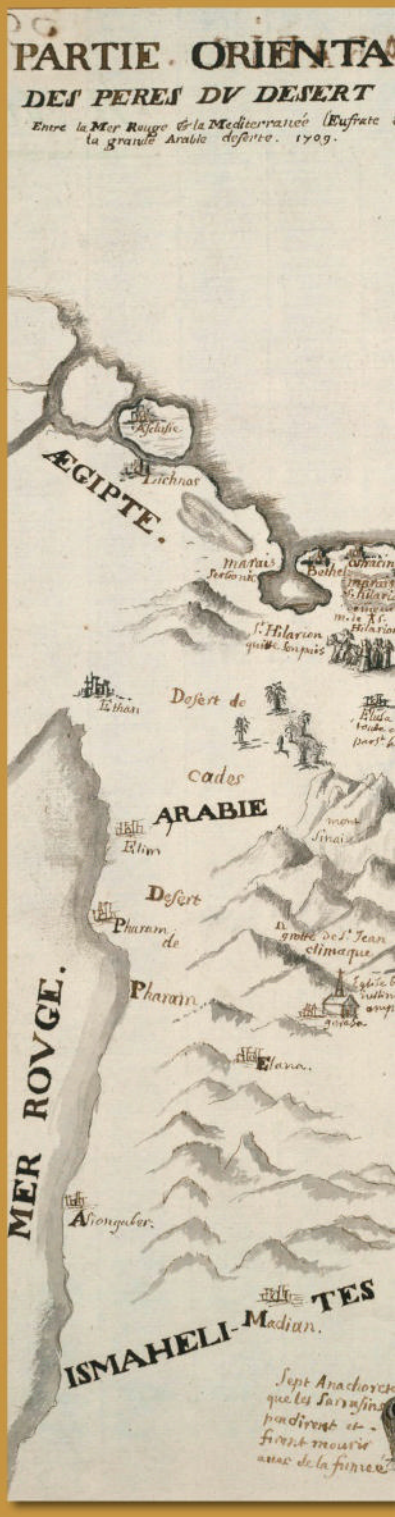
Les chapiteaux gothiques du XIIe siècle, autrefois négligés, bénéficient aussi d'une attention nouvelle. Redécouverts en remploi ou enfouis, ils témoignent des débuts de la reconstruction gothique après l'incendie de 1163. *« La numérisation a permis de reconstituer, par superposition holographique, les parties manquantes d'un chapiteau mutilé »*, offrant au visiteur une présentation pédagogique et immersive des outils et méthodes de la recherche.
Dans la salle dédiée à la collection permanente des sculptures de Notre-Dame, la statue d'Adam, chef-d'œuvre emblématique du musée, révèle quant à elle, grâce à des clichés ultra-violets et à des radiographies, les traces de ses multiples restaurations.
Entre projections, maquettes et dialogues d'œuvres, le parcours s'attelle ainsi à dévoiler l'évolution des styles, des techniques et des goûts médiévaux. La scénographie, signée Chiara Alessio, avec un graphisme de Yan Stive et un éclairage conçu par Etna Lumière, alterne entre fragments altérés, un peu ingrats, qui suscitent la réflexion, et pièces magistrales, qui captivent l'œil. Exigeante mais accessible, cette exposition donne à voir la recherche en train de se faire et invite à rendre le temps au temps.

Julien Nénault

DENIS GLIKSMAN / INRAP

LIBAN, OU L'UTOPIE





Carte de la Syrie nouvellement corrigée, par Claude Sicard, gravée par De Berey, à Paris, en 1725, accompagnée d'un encart intitulé *Description du Mont Liban*. À cette époque, la Syrie désigne une région beaucoup plus vaste que l'actuel territoire syrien, englobant une grande partie du Levant (actuels Syrie, Liban, Jordanie, Israël et Territoires palestiniens).

HOWARD I. GOLDEN MAP COLLECTION / BIBLIOTHÈQUE NATIONALE D'ISRAËL - BIBLIOTHÈQUE NATIONALE D'ISRAEL

MULTICONFESSIONNELLE



UN PAYS ENTRE MER ET MONTAGNE

La diversité des communautés libanaises reflète les contrastes des paysages qui les ont accueillies : entre un littoral ouvert sur le monde et des bastions montagnards, refuge des minorités confessionnelles.

En 1946, au lendemain de l'indépendance du Liban, le philosophe Michel Asmar fonde le Cénacle libanais, un cercle intellectuel bouillonnant qui, pendant quatre décennies, va attirer toute l'intelligentsia du pays et au-delà, avec pour principal objectif de définir l'identité et d'imaginer l'avenir de cette jeune République. Au fil des échanges se dessine une « libanité » enracinée dans l'histoire et la géographie. Pour l'historien Jawad Boulos, figure intellectuelle majeure du Cénacle, c'est même *« à son individualité géographique bien caractérisée que le Liban doit ce qu'il est et ce qu'il a toujours été. La montagne, qui le protège, a développé chez ses habitants l'attachement à l'indépendance et le besoin de liberté. L'activité maritime a favorisé le développement d'un esprit libéral, ouvert et accueillant. La combinaison de ces facteurs a façonné le caractère original des Libanais et commandé le rôle historique du Liban. »*

« Sa position carrefour à l'est du bassin méditerranéen, en lien avec le monde arabe, lui a donné un rôle historique important », confirme Éric Verdeil. Des Égyptiens aux Romains, des Arabes aux Ottomans, tous les grands empires ont cherché à y asseoir leur domination (voir *L'écho des empires*, p. 30) avant que les puissances européennes coloniales ne s'y intéressent à leur tour.

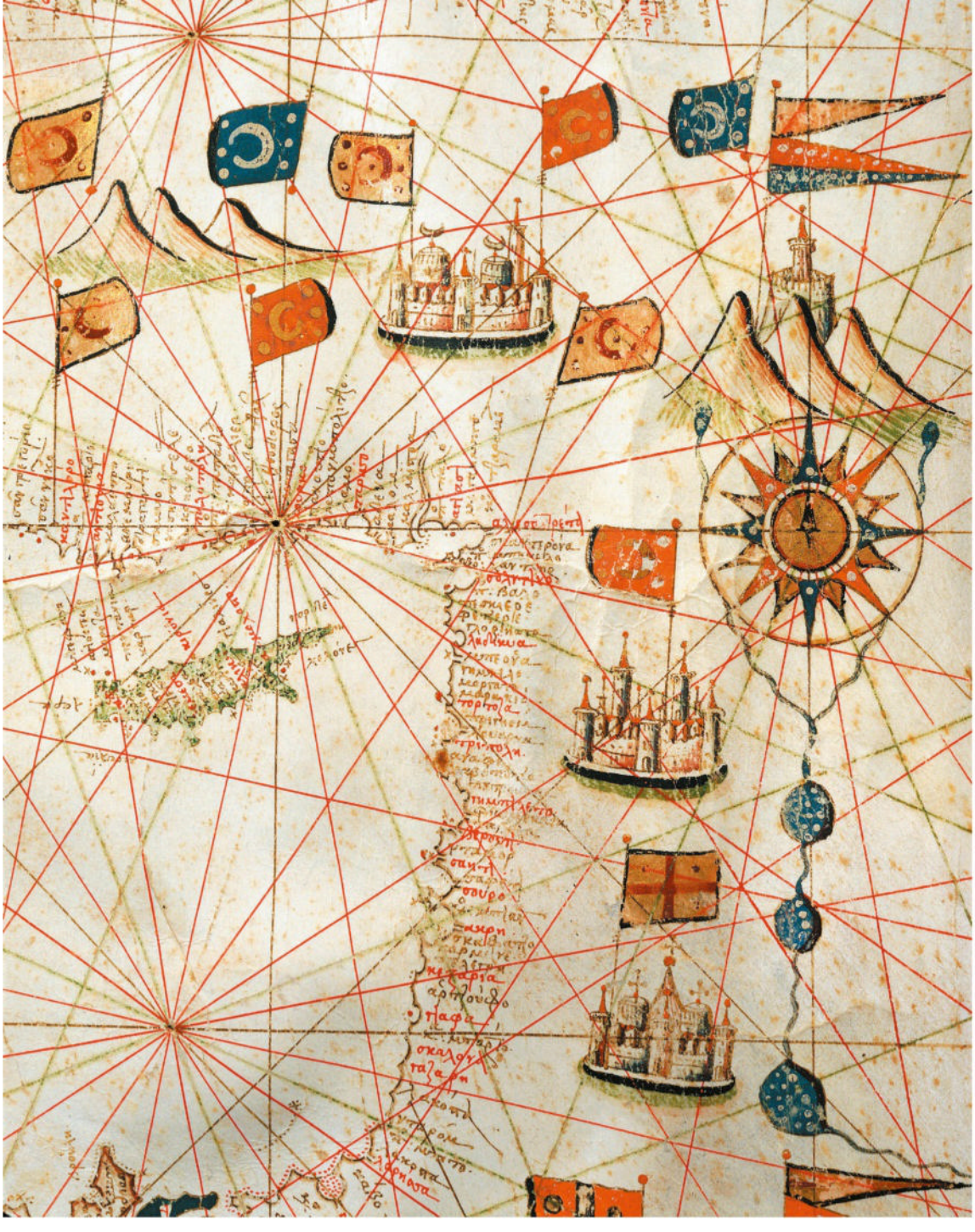
sions et les coups de boutoir de l'histoire, puisqu'il s'agit en réalité d'une création récente, tempère le géographe Éric Verdeil, grand spécialiste de ce pays. *Néanmoins, il comporte aujourd'hui beaucoup de traits qui le singularisent dans l'ensemble moyen-oriental. »*
Sa situation au centre de la côte méditerranéenne orientale offre une première clé pour comprendre la destinée des peuples qui s'y sont installés au fil des siècles. Niché *« au nœud des continents, au cœur de l'Ancien Monde »*, le Liban constitue un *« trait d'union »* et *« une tête de pont idéale »* entre Orient et Occident, mais aussi *« l'axe […] d'une hélice à trois branches, qui seraient l'Afrique, l'Asie et l'Europe »*[1].
De fait, cette petite région du monde a joué durant des siècles le rôle d'une interface ouverte à de multiples influences.

L'IDÉE D'UNE « PERSONNALITÉ GÉOGRAPHIQUE » DU LIBAN FAIT PARTIE DES MYTHES FONDATEURS DE SON IDENTITÉ

Maintes fois reprise, cette idée d'une véritable « personnalité géographique » du Liban fait partie des mythes fondateurs sur lesquels s'est construite son identité. Les paradoxes de ce territoire tiraillé entre Occident et Orient et entre Méditerranée et Montagne auraient ainsi contribué à façonner son histoire. *« Ce serait une erreur historiographique majeure de donner l'impression que le Liban existe de toute éternité et se survit à lui-même malgré toutes les inva-*

MOSAÏQUE GÉOGRAPHIQUE

Après la Seconde Guerre mondiale, ce tout petit pays – 10 400 km², soit environ la surface du département de la Gironde – est devenu le théâtre d'en-



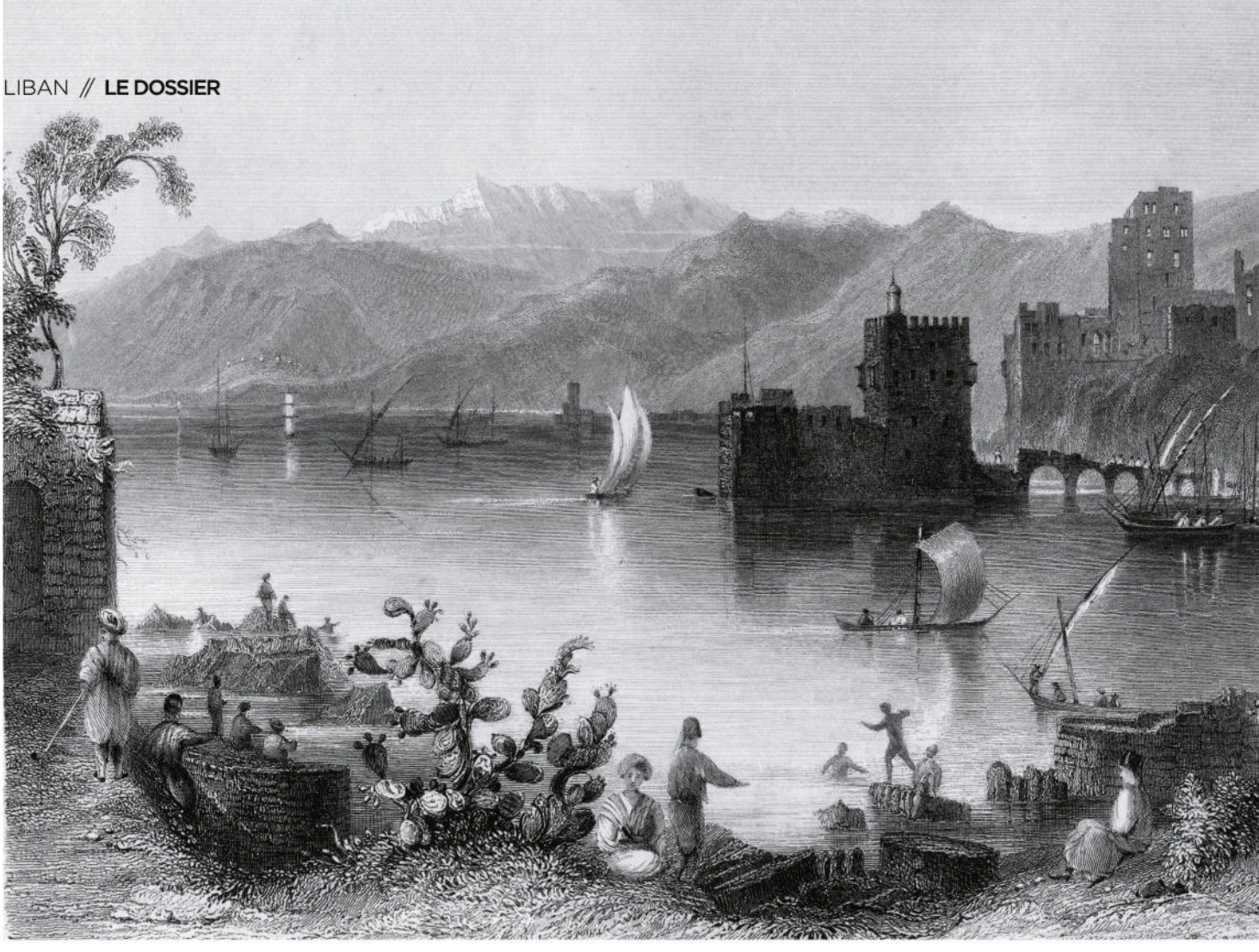
Portulan de la mer Méditerranée, détail représentant le Liban, Chypre et Israël, réalisé par le cartographe Giorgio Sideri, dit Callapoda ou Calopodio da Candia (Venise, XVIe siècle).

jeux géopolitiques qui le dépassent largement, un « État tampon » coincé entre Israël et la Syrie, caisse de résonance des conflits régionaux.

Dans ses frontières actuelles – celles du Grand Liban qui a vu le jour en 1920 –, le Liban constitue une mosaïque géographique qui concentre dans un mouchoir de poche des paysages contrastés, avec une grande variabilité climatique. *« Il se compose de quatre unités géographiques disposées parallèlement à la côte : la plaine littorale discontinue, la muraille calcaire du mont Liban, la plaine intérieure de la Bekaa et la montagne de l'Anti-Liban »*, résume Éric Verdeil. À l'ouest, le cordon littoral déroule sur 250 kilomètres un chapelet de plaines étroites et densément peuplées, au climat méditerranéen, délimitées par des caps et promontoires rocheux. Ces zones urbaines tentaculaires sont dominées par le mont Liban, qui atteint 3 000 mètres d'altitude en son point culminant. Ce massif montagneux, qui a donné son nom au pays, offrait jadis des paysages ruraux de carte postale avec ses cimes enneigées et ses magnifiques forêts de cèdres, emblématiques du pays. Avec le changement climatique, la neige s'y fait moins abondante. Et les forêts se réduisent désormais à quelques massifs protégés, tandis que l'étalement urbain gagne du terrain depuis les agglomérations du littoral.

Véritable château d'eau, le mont Liban comporte toute une série de sources à moyenne altitude. *« C'est d'ailleurs par ses ressources en eau que le Liban se distingue vraiment des pays voisins »*, estime Éric Verdeil. La plaine de la Bekaa, qui s'étend entre les deux chaînes montagneuses du pays à une altitude

VENISE, MUSEI CIVICI VENEZIANI, MUSEO CORRER BIBLIOTECA / NPL / OPALE



La tradition biblique évoque Berothah ou Berothai, une ville de l'ancienne Syrie, sous le contrôle d'Hadadézer, roi de Zobah, au début du Xe siècle av. J. C. L'actuelle Beyrouth a été identifiée à la Berothah mentionnée dans Ézéchiel, située entre Hamat et Damas, une interprétation aujourd'hui largement controversée. (gravure extraite de *Syria, the Holy Land and Asia Minor*, 1841).

HERITAGE-IMAGES / AURIMAGES

moyenne d'environ 900 mètres, est très aride au nord, mais propice à l'agriculture dans ses parties centrale et méridionale, avec des ressources en eau et des sols fertiles qui en ont fait dès l'Antiquité le grenier à blé du Moyen-Orient. Toutefois, elle est désormais confrontée à de multiples difficultés liées au dérèglement climatique, à l'érosion des sols ou aux défaillances des infrastructures. À l'est, enfin, l'Anti-Liban, prolongé au Sud par le massif de l'Hermon, marque la frontière avec la Syrie désertique.

Le cadre physique a contraint les axes de circulation utilisés par le commerce et les envahisseurs. *« Comme la Palestine et la Syrie, cette région a été ballotée par différentes vagues d'invasions, qui ont emprunté des voies à l'intérieur des terres : le couloir de la Bekaa en remontant depuis l'Égypte, ou encore la route qui descendait d'Alep à Damas »*, explique Éric Verdeil. La topographie explique aussi en partie la fragmentation politique de cette région du monde tout au long de son histoire. L'absence de continuité des espaces côtiers a favorisé le développement de cités-États indépendantes égrenées le long du littoral dès l'époque phénicienne. Le cloisonnement des espaces du mont Liban, entaillé par des vallées aux versants extrêmement abrupts, s'est reflété dans l'émergence de communautés isolées.

L'ouverture sur le monde des populations du littoral est souvent mise en avant. Dès l'Antiquité, les Phéniciens, navigateurs et commerçants, ont joué un rôle actif dans la mise en réseau des régions côtières de la Méditerranée. En colonisant le pourtour du Bassin méditerranéen, ils ont inauguré une tradition d'émigration qui a perduré à travers les siècles et s'est renforcée avec l'intégration au marché européen puis mondial. La vocation marchande des cités littorales est ainsi à l'origine d'une diaspora désormais étendue sur plusieurs continents. Les grandes cités comme Tyr, Sidon (ou Saïda en arabe) et Byblos (ou Jbeil) ont été très actives dans les échanges internationaux, reliant la Mésopotamie, la Syrie intérieure, l'Anatolie et le monde méditerranéen. *« Ces villes littorales ont constitué des points d'ancrage dans la Méditerranée orientale et parfois dans des espaces plus vastes comme l'Empire romain »*, rapporte Éric Verdeil.

ÉCHELLES DU LEVANT

Sous l'Empire ottoman, les villes-ports – les fameuses Échelles du Levant – ont favorisé les échanges avec l'Occident ainsi que la pénétration économique et politique des Européens dans cette partie du monde.



À LIRE

Atlas du Liban –Territoires et société, Éric Verdeil, Ghaleb Faour et Sébastien Velut, coédition Presses de l'Ifpo et CNRS, 2007 (accessible en ligne).

Atlas du Liban – Les nouveaux défis, Éric Verdeil, Ghaleb Faour et Mouin Hamze, coédition Presses de l'Ifpo et CNRS, 2016 (accessible en ligne).

Carte de la Province du Liban sous l'Empire ottoman (Société orientale de Munich, 1904).

« Certaines constituaient des points de départ de caravanes vers l'intérieur, en particulier Tripoli, qui est très proche de la trouée de Homs, un seuil qui permet de pénétrer dans l'intérieur syrien sans gravir la montagne, et Saïda, depuis laquelle on peut contourner le mont Liban par le sud », indique le géographe. Beyrouth, qui a connu un essor important du temps de l'Empire romain, a ensuite connu une longue éclipse du fait des difficultés de communication avec l'intérieur des terres. *« C'est seulement vers la fin du XIX^e siècle, quand les Français ont commencé à investir dans les routes puis les trains qui l'ont connectée à l'arrière-pays, que la ville est montée en puissance. »*

MONTAGNE-REFUGE

Berceau de la nation libanaise, le mont Liban constitue l'archétype de la « montagne-refuge », une notion qui a notamment été mise en avant par le géographe français Xavier de Planhol (1926 - 2016) lorsqu'il s'est penché sur les fondements géographiques de l'histoire du Moyen-Orient. Ainsi, selon un article publié à l'occasion du centenaire du Grand Liban par *L'Orient-Le Jour*, premier quotidien francophone au Liban, *« les hautes montagnes qui longent parallèlement, à pic, le littoral ont constitué une sorte de barrière géographique qui a permis aux populations du territoire libanais de préserver, autant que faire se peut, une certaine liberté et une autonomie »*. Véritables bastions naturels, elles ont accueilli au fil de l'histoire des communautés culturelles et religieuses minoritaires diverses, chrétiennes comme les maronites, ou musulmanes comme les druzes (voir *Une mosaïque de croyances*, p. 36), qui y ont conservé leurs traditions à l'abri des persécutions. On leur prête des qualités forgées par leurs dures conditions de vie – le sens de l'honneur, l'endurance… – alliées à un attachement sourcilleux à leurs racines et à leur indépendance. De fait, quand les villes côtières de tradition sunnite sont passées sous administration directe de l'Empire ottoman, les régions montagneuses enclavées ont continué à bénéficier d'une relative autonomie.

Le pluralisme culturel et la fragmentation politique du Liban, composé aujourd'hui de dix-huit communautés confessionnelles, est ainsi le fruit d'une histoire assise sur les disparités d'un territoire très morcelé. Au fil des siècles, ses différentes régions ont toutefois connu des fortunes diverses. C'est ainsi qu'entre les XVI^e et XVIII^e siècles, période correspondant plus ou moins au Petit Âge glaciaire, la montagne a constitué un milieu plus favorable que la côte, dont les plaines littorales étaient devenues marécageuses et infestées de moustiques. Puis, avec la pénétration du capitalisme, les régions montagneuses ont renforcé leur dépendance aux ports du littoral. Dès la fin du XIX^e siècle, l'exode rural a rebattu les cartes de la répartition des communautés confessionnelles, faisant par exemple émerger une importante composante maronite à Beyrouth. *« Les logiques de gouvernement attachées aux milieux très divers qui composent la mosaïque géographique du Liban actuel n'ont pas non plus toujours été les mêmes qu'aujourd'hui*, ajoute Éric Verdeil. *À l'époque ottomane, Beyrouth dépendait par exemple d'une autre province que le Mont-Liban pourtant tout proche, tandis que la Bekaa a regardé vers Damas jusqu'au début du XX^e siècle. »*

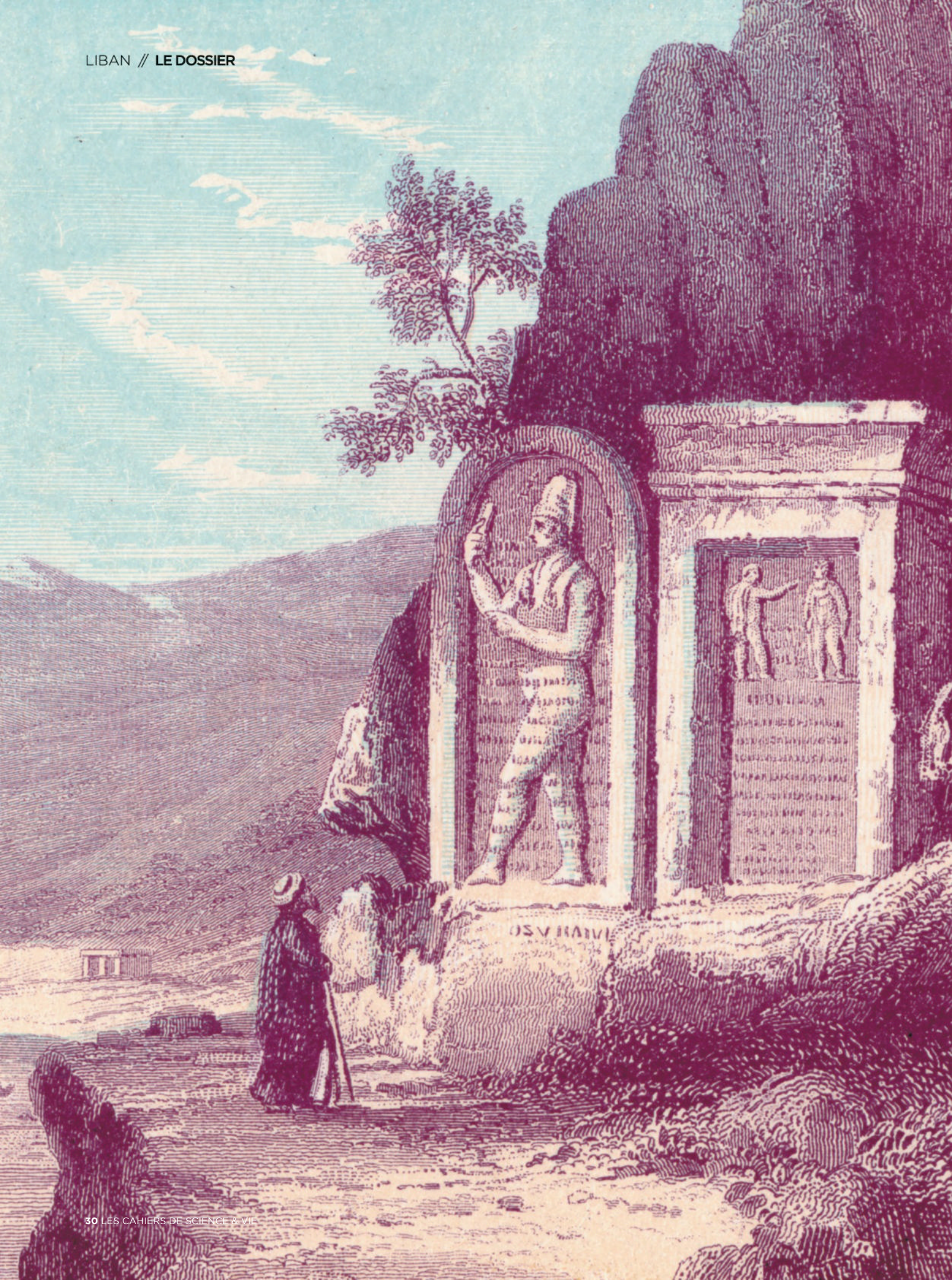
Dans les dernières décennies, ce territoire meurtri par de terribles conflits a encore subi de profondes mutations. Les équilibres communautaires ont été bouleversés par l'arrivée massive de réfugiés palestiniens et syriens ainsi que par l'accélération des déplacements internes au pays et des mouvements d'émigration. Dans ce contexte, le maintien d'un système politique où les Libanais doivent voter là où leurs ancêtres avaient été enregistrés contribue à surreprésenter les structures de pouvoir rurales et montagnardes et les affiliations communautaires qui les sous-tendent, au détriment d'une prise en compte des enjeux politiques et sociaux contemporains inscrits dans les espaces urbains. *« Le Liban d'aujourd'hui est largement déterritorialisé*, constate Éric Verdeil. *Il est à Paris, à Dubaï, à New York, à Abidjan, à Lagos… La société actuelle est en grande partie sinon dans la diaspora, au moins en mouvement, avec des personnes qui vont et viennent en fonction des saisons ou de leurs activités commerciales. »* L'image idéale d'un Liban immémorial, tirant ses forces des composantes multiples de son identité, a du plomb dans l'aile…

Marielle Mayo

[1]*Conférence prononcée au Cénacle en 1951 par le journaliste et philosophe libanais Michel Chiha, et citée par l'historien Amin Elias dans Cénacle libanais & Identité nationale, publié dans la revue Travaux et Jours, éd. de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, 2017.*



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK / AKG-IMAGES



L'ÉCHO DES EMPIRES

« C'est l'Europe et l'Asie se fondant en mille caresses », s'enflamme Gérard de Nerval en évoquant Beyrouth et le Liban. En fait de caresses, la région a dû composer au fil des siècles avec le fer et le feu d'une litanie d'empires conquérants. Chacun à sa façon aura laissé une empreinte durable sur ses paysages, sa culture et ses habitants.

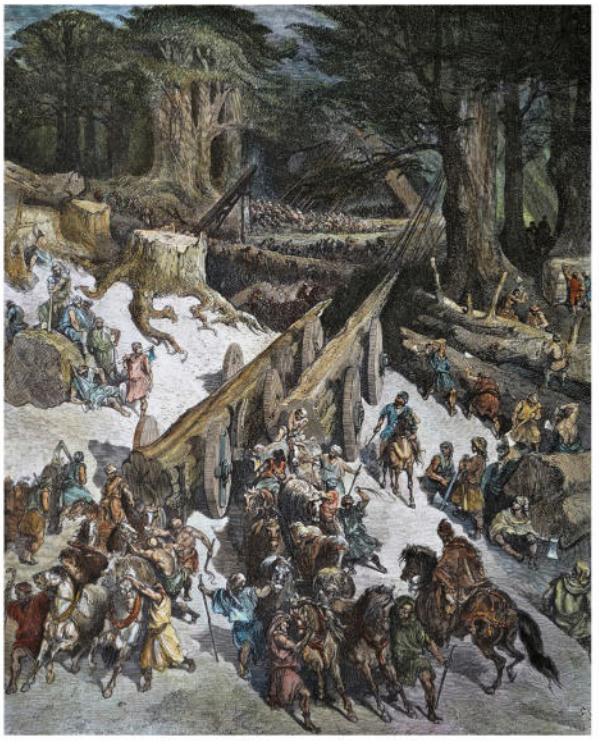
Une quinzaine de kilomètres au nord de Beyrouth, un défilé creusé dans la montagne par les eaux du Nahr el-Kalb, le fleuve du Chien, descend jusqu'au littoral. Un chien qui selon la légende hurlait à l'approche de nouveaux envahisseurs. Là, sur une étroite corniche suspendue au-dessus des eaux, une succession de stèles gravées dans le rocher témoignent encore du passage des étrangers qui, pendant près de 3000 ans, se sont bousculés sur ce promontoire : pharaons vainqueurs de la vieille Phénicie, conquérants assyriens ou babyloniens venus de Mésopotamie, légions de Marc-Aurèle, sultans mamelouks assoiffés de prestige… jusqu'à la dernière en date, célébrant le départ des Français en 1946. Un véritable livre d'or signé par une flopée de visiteurs indésirables. Le Liban, ce brimborion de territoire a, en dépit de ses modestes dimensions, toujours aiguisé les appétits des grands empires continentaux. Il n'a cessé d'être l'objet d'une mosaïque de pouvoirs en constante évolution, la victime d'une frénésie de conquêtes, rivalités et pillages qui a su se plier au joug des maîtres du moment pour mieux se redresser après leur départ. La position stratégique de la région, à la jonction de l'Occident et de l'Orient et route d'invasion obligée pour accéder aux richesses de la grande Égypte, n'est pas l'unique motif de convoitise.

Les Phéniciens, descendants des mystérieux Cananéens, sont les premiers à avoir mis en valeur le littoral levantin, succession de petites plaines alluviales séparées les unes des autres par de farouches promontoires rocheux. Au cours du III^e^ millénaire av. J.-C., plusieurs sites portuaires se développent en cités-États, à l'instar de celles qui commencent à éclore en Mésopotamie sumérienne. Ces agglomérations se parent de bâtiments publics, s'entourent de remparts de pierre, protègent leurs ports de môles monumentaux et revendiquent une pleine et entière indépendance les unes vis-à-vis des autres. À aucun moment n'émerge chez ces petits royaumes oligarchiques la moindre idée d'unité politique. Jaloux et rivaux, ils sont et resteront, quitte à se subordonner aux puissances régionales qui les entourent. Le Phénicien est d'abord Sidonien, Tyrien, Arwadite ou Gyblite. D'ailleurs, ce sont les Grecs qui leur donneront plus tard ce nom de « phénicien », sans doute en référence à la pourpre – *phoinikes* – un colorant fort cher dont s'étaient fait une spécialité les peuples de la côte en l'extrayant d'un mollusque, le murex. L'espace d'influence phénicien est proche de celui du Liban actuel, moins étendu à l'est, puisqu'il s'arrête à la Bekaa, laissant l'arrière-pays sous l'obédience des tribus ou des princes assyriens, et déborde le long du littoral,

Sculpture assyrienne au bord du Nahr el-Kalb, le fleuve du Chien, XIX^e^ siècle.

HERITAGE IMAGES / AURIMAGES

tant au nord jusqu'à Ras Shamra dans l'actuelle Syrie qu'au sud jusqu'à Haïfa en Israël. *« À défaut d'unité nationale et de frontières bien définies, les Phéniciens ont en commun une langue et une écriture, avec quelques variantes locales »*, rappelle Corinne Bonnet, professeur d'Histoire grecque à l'Université de Toulouse. *« Leur culture matérielle est aussi très semblable et les divinités qu'ils honorent sont en partie les mêmes, donc on peut parler d'un patrimoine culturel commun. »* Pour autant, les archéologues n'ont guère retrouvé que des textes funéraires et des hommages aux dieux, aucun écrit de ce qui faisait le quotidien des Phéniciens : le commerce. Car le territoire n'est pas exempt de richesses. La montagne, couverte de vastes forêts, fournit, en plus des pins et des cyprès, un précieux bois de cèdre dont la qualité est vantée dans tout l'Orient, un bois idéal pour les constructions monumentales. Hiram, roi de Tyr, propose des cèdres à son voisin Salomon pour l'édification du Temple de Jérusalem. Les Égyptiens qui ne disposent que de malheureux palmiers lorgnent aussi sur cette manne, notamment pour la fabrication de leurs navires et leurs barques de cérémonie.



L'abattage de cèdres du Liban pour la construction du Temple de Salomon (gravure sur bois d'après Gustave Doré, 1832-1883).

ANTIQUITÉ ÉMIÉTÉE

Si les Phéniciens se distinguent aussi par des artisanats de qualité comme la verrerie ou la teinture d'étoffes à partir de la pourpre des murex, leur prospérité repose surtout sur leurs talents de navigateurs doublés d'un formidable sens du commerce. Homère, dans l'Odyssée, les dépeint comme des pirates sans pitié, des négociants roublards, d'audacieux marins qu'aucune tempête ou vent contraire ne sauraient arrêter. Dans la *République*, Platon stigmatise *« l'esprit d'intérêt qui les caractérise »*. La quête des métaux et la soif des bonnes affaires poussent leurs gros navires ventrus à lever les voiles toujours plus à l'ouest, essaimant leurs comptoirs au fil des escales sur Chypre, Malte, la Sicile jusqu'à l'Andalousie et ses gisements de fer, cuivre et plomb. La célèbre Carthage en Afrique du Nord n'est au départ que l'un des comptoirs de Tyr où viennent relâcher les navires lourdement chargés au retour d'Espagne. Entre le XII[e] et le VI[e] siècle av. J.-C., la Méditerranée est un lac phénicien. Leurs routes commerciales ne se limitent pas à celles de leurs navires. Les cités-États de la côte ont su aussi développer le commerce au-delà des montagnes, en lançant leurs caravanes vers l'Anatolie ou la Mésopotamie. Et c'est justement à partir de cette dernière région que vont se déchaîner les convoitises les plus violentes. *« Ils n'ont cessé d'être surveillés, voire exploités par les grands empires mésopotamiens »*, souligne Corinne Bonnet. *« Il y a bien eu quelques tentatives d'alliance, mais les identités et sans doute des intérêts économiques locaux l'ont emporté. Ces petits royaumes semblent avoir toujours été*

Byblos, la cité des origines



Apparue à l'aube du III[e] millénaire, Byblos est l'une des plus anciennes cités en pierre de l'histoire. Grâce à l'exploitation de grandes forêts de cèdres de l'arrière-pays, l'actuelle Jbeil devient très tôt un partenaire privilégié de l'Empire égyptien auquel elle sera souvent inféodée. Le commerce de tapis et de vêtements brodés et teintés de la pourpre la pousse aussi à nouer des relations avec les royaumes mésopotamiens avant de mettre sa flotte et ses marins à disposition des Perses achéménides dans les guerres médiques au V[e] siècle av. J.-C.

THE GRANGER COLLECTION NY / AURIMAGES - AKG-IMAGES / BALAGE BALOGH

en concurrence les uns avec les autres, ce que les empires ont savamment entretenu selon le modèle "divide et impera" *("divise et règne") »*.

Alléchés par les succès phéniciens, l'empire assyrien commence par lancer des raids successifs qui trouvent leur dénouement par le versement de fastueux tributs. Les cités achètent le retrait des envahisseurs en leur offrant métaux précieux, tissus brodés, chaudrons ouvragés, défenses d'éléphant ou œufs d'autruche. Mais bientôt cela ne suffit plus et aux razzias succèdent de véritables campagnes de conquête. À la fin du VIIIe siècle av. J.-C., tout l'arrière-pays de la côte phénicienne est intégré à une province assyrienne. Les villes qui refusent de se plier au racket sont sévèrement châtiées, comme Sidon, détruite et mise à sac en 677. La plupart jugent plus prudent de céder. *« Je marchai contre Baal, roi de Tyr, l'assiégeai et bloquai toutes les issues par terre et par mer. Je lui coupai toutes sources de ravitaillement et l'obligeai ainsi à se soumettre à ma volonté »*, se vante le roi assyrien Assurbanipal. Ce sont de longs épisodes d'humiliation politique et militaire, entrecoupés de révoltes sanglantes, de sièges interminables, de répressions féroces. À partir du VIe siècle av. J.-C., les Babyloniens s'affirment comme les nouveaux maîtres de la région et comme les précédents écornifleurs, réclament leur dû, avant d'être bientôt remplacés à leur tour par les Perses achéménides. *« L'antiquité phénicienne est de toutes les antiquités la plus émiettée »*, aimait à dire l'historien Ernest Renan, membre d'une mission archéologique au Liban en 1860. Les petits royaumes phéniciens retrouvent un certain élan sous les Perses qui les associent, eux et leurs puissantes flottes, à la conquête de l'Égypte puis aux tentatives de conquête de la Grèce. Le roi de Sidon devient même le commandant de la flotte achéménide. Ce qui n'empêchera pas l'Empire perse de s'effondrer face aux troupes macédoniennes d'Alexandre le Grand en 330 av. J.-C.

S'ouvre alors une nouvelle ère, placée sous le signe de la culture grecque. Intégrées au nouveau monde né des conquêtes d'Alexandre – celui des Séleucides, une dynastie issue de l'un de ses généraux –, les villes de la côte libanaise perdent peu à peu leur identité phénicienne, mais profitent largement des courants d'échanges qui se développent en Méditerranée orientale entre l'Égypte, la Syrie, Rhodes et l'Asie Mineure. *« La culture phénicienne ne disparaît pas du tout avec la conquête d'Alexandre »*, insiste Corinne Bonnet. *« Elle se transforme, adopte certains traits de la culture grecque, mais la langue phénicienne est attestée dans des inscriptions jusqu'au Ier siècle av. J.-C. »* La culture de la vigne et de l'olivier, l'arboriculture et l'exploitation des forêts de l'arrière-pays prospèrent alors au Liban, qui tire toujours profit du commerce de la pourpre ou du verre. En 64 av. J.-C., les légions de Pompée envahissent la région et imposent pour quatre siècles la Pax Romana. De grands travaux sont entrepris, notamment à Bey-

LA CULTURE PHÉNICIENNE NE DISPARAÎT PAS DU TOUT AVEC LA CONQUÊTE D'ALEXANDRE : ELLE SE TRANSFORME

Sidon, l'artisanale

Sidon devient l'un des plus importants ports de la Méditerranée orientale dès le XIIIe siècle av. J.-C. Refusant de payer le tribut aux Assyriens, elle est détruite par le roi Assarhaddon en 677 av. J.-C. avant d'être reconstruite par les Babyloniens et reprise plus tard par les Perses. Le roi de Sidon est traditionnellement grand-amiral en second de la flotte perse. Ce port prospère est renommé pour son industrie de la pourpre, un colorant extrait des coquillages murex, et pour la qualité de ses verreries. À l'époque romaine, les verriers de Sidon ouvriront d'ailleurs des ateliers en Gaule et en Germanie.



AKG-IMAGES / BALAGE BALOGH

routh, Berytus à l'époque, qui se voit dotée de thermes, d'aqueducs, d'un hippodrome et d'une prestigieuse école de droit qui forme certains des juristes les plus habiles de leur temps. Mais sous le vernis romain – qui brille par ses temples ou ses combats de gladiateurs – les cités du Levant demeurent profondément hellénisées et poursuivent une vie sur le mode grec. Si le latin est la langue de l'administration et l'araméen celle du peuple, le grec reste celle des élites sur lesquelles Rome s'appuie pour diriger le pays. Le passage de flambeau aux Byzantins, derniers héritiers de l'Empire romain, à partir de 395, n'y changera rien.

Tout vole en éclat au VII[e] siècle avec l'irruption de hordes de Bédouins surgies d'Arabie. Le littoral syro-libano-palestinien est désormais gouverné par les califes dépêchés par les Omeyyades de Damas, puis les Abbassides de Bagdad. Les raids successifs contre l'Occident partiront de ces côtes. Quant à la montagne libanaise, qui jusqu'alors n'était parcourue que de populations marginales de chasseurs et de bûcherons, ses forêts accueillent bientôt des groupes de réfugiés fuyant la plaine devant la conquête musulmane : des maronites établis sur le mont Liban dès le VII[e] siècle, puis les druzes retirés dans les vallées du Liban central au XI[e] siècle. Et c'est à cette époque que les Arabes doivent faire face aux croisés. Les villes du littoral libanais tombent les unes après les autres entre les mains des Francs : Byblos, Beyrouth, Sidon, Tripoli et finalement Tyr, le dernier bastion, qui succombe en 1124, sont intégrées aux États latins du Levant. Parmi eux, le comté de Tripoli forme l'essentiel du territoire de l'actuel Liban. Les croisés construisent ou restaurent une série de forteresses pour défendre leurs nouvelles possessions et sécuriser les routes. Le Liban devient alors un territoire stratégique dans le réseau des États latins d'Orient, à la fois base militaire et relais commercial essentiel pour les forces européennes. Car même si Francs et Sarrasins s'affrontent avec une férocité sans pareil, un négoce s'établit entre les deux camps et il n'est pas rare que les convois de prisonniers chrétiens croisent les caravanes chargées de soie et de poivre à destination de Beyrouth. Le port connaît alors l'une de ses périodes les plus prospères.

Mais au Liban plus qu'ailleurs, le pouvoir est éphémère. Pas plus que les précédentes conquêtes, celles des Francs ne perdureront. Après deux siècles de domination, ils finissent par être rejetés à la mer sous la pression des armées de Saladin à partir de 1187, et plus tard des mamelouks, qui prennent définitivement le contrôle des villes côtières à la fin du XIII[e] siècle. Ces anciens esclaves devenus maîtres de l'Égypte, cavaliers intrépides réputés pour leur virtuosité à la guerre et champions de l'islam sunnite, dévastent le Liban. À l'issue de leurs campagnes militaires, les villes maritimes sont en ruines, leurs murs démantelés, leur commerce anéanti. De féroces représailles sont menées à l'encontre des chrétiens comme les maronites qui ont noué alliance avec les Francs, mais aussi contre les musulmans hétérodoxes, druzes et chiites, qui ont souvent joué double jeu. Pourtant, toute la région, désormais intégrée au vaste empire contrôlé depuis l'Égypte, jouit bientôt d'une certaine stabilité et d'un bel essor économique grâce à une administration efficace : les mamelouks structurent le Liban en provinces administratives, les wilayas, gouvernées chacune par un émir nommé par le

Tyr, la reine de Méditerranée

La plus méridionale des cités de la côte phénicienne s'est construite sur une île au III[e] millénaire. Elle est rapidement devenue le moteur de l'expansion phénicienne et la plus puissante des cités-États. Ses navires sillonnent la Méditerranée et la mer Rouge et fondent Carthage au IX[e] siècle av. J.-C. Après le long siège de treize ans mené par le roi babylonien Nabuchodonosor II, Tyr est condamnée à un rôle secondaire au profit de Sidon. Elle sera néanmoins la dernière cité à se rendre à Alexandre, qui s'en empare après avoir fait construire une jetée longue de 600 mètres pour la relier au continent.



AKG-IMAGES / BALAGE BALOGH



La bataille de Hattin, le 4 juillet 1187, se solde par une défaite écrasante de l'armée du royaume de Jérusalem, menée par Guy de Lusignan, face aux forces de Saladin.

sultan, avec charge de maintenir l'ordre et d'assurer les flux commerciaux. Les navires vénitiens, pisans, florentins, provençaux ou catalans viennent régulièrement mouiller dans les ports libanais. Dans les régions montagneuses difficiles d'accès, les émirs druzes et maronites préservent une certaine autonomie et liberté religieuse. Une politique tenant compte des réalités locales, qui sera peu ou prou reprise par les Ottomans lorsque, sous prétexte d'assurer la sécurité du pèlerinage à la Mecque, ils ravissent le contrôle du pays et en restent les maîtres jusqu'en 1918. Et le Liban redressera encore une fois la tête. Cette dynamique de diversité et d'adaptabilité a façonné l'identité libanaise et fait finalement de ce petit territoire un symbole de résilience au cœur du monde arabe. *« Les Libanais tiennent beaucoup à leur passé phénicien, qui est source de prestige en raison du rayonnement méditerranéen de leurs "ancêtres" et de cette invention majeure qu'est l'alphabet »*, résume Corinne Bonnet. *« Cela rappelle le processus de construction de l'identité des Français à partir des Gaulois : un passé fantasmé, mais utile aux Libanais pour défendre une certaine idée d'ouverture culturelle. Cette ouverture, ce multiculturalisme est un héritage pluriséculaire, mais qui, aussi, on le voit tragiquement aujourd'hui, témoigne d'une certaine fragilité face aux puissances fortes. »*

Christophe Migeon

À LIRE

Les Phéniciens. Une civilisation méditerranéenne, Corinne Bonnet, Tallandier, 2021.
Histoire du Liban, Xavier Baron, Tallandier, 2017.

BIBLIOTHÈQUES D'AMIENS / AURIMAGES - AKG-IMAGES / BIBLE LAND PICTURES

Le père de tous les alphabets modernes



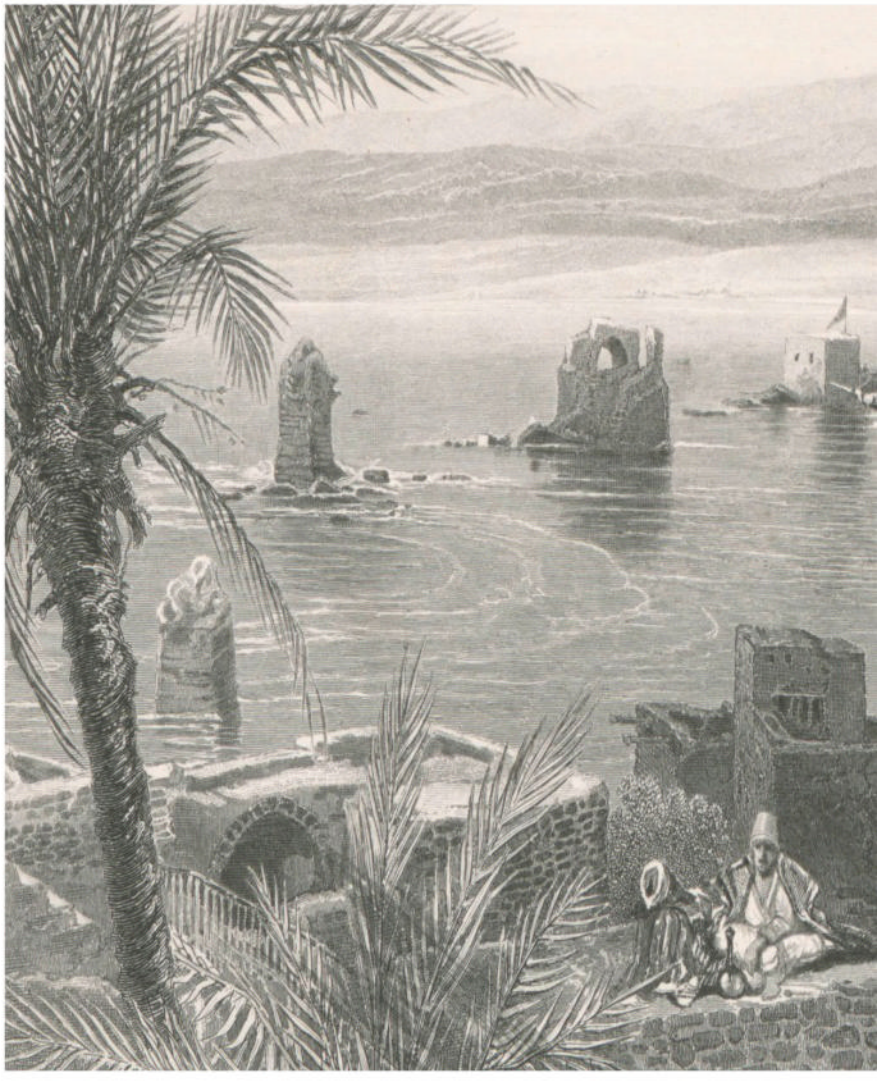
Les Phéniciens n'ont certes pas inventé l'alphabet, mais leur système linéaire de 22 lettres ne marquant que les consonnes a été jugé suffisamment facile d'emploi pour se répandre dans toute la Méditerranée à partir du X^e siècle av. J.-C. Il s'écrivait de droite à gauche comme l'hébreu ou l'arabe de nos jours. Les Grecs le reprennent à leur compte en introduisant un système de notation des voyelles, puis par l'intermédiaire des Étrusques, il passe aux Romains et donne l'alphabet latin. Plus tard, l'alphabet grec donnera aussi naissance au cyrillique. La plus ancienne inscription en phénicien est retrouvée en 1923 sur le sarcophage d'un roi de Byblos, une cité qui a joué un rôle décisif dans la diffusion de cet alphabet. Plus tard, le mot dérivé désignera le livre en grec (βιβλίον/biblíon) et finalement le mot Bible.

UNE MOSAÏQUE DE CROYANCES

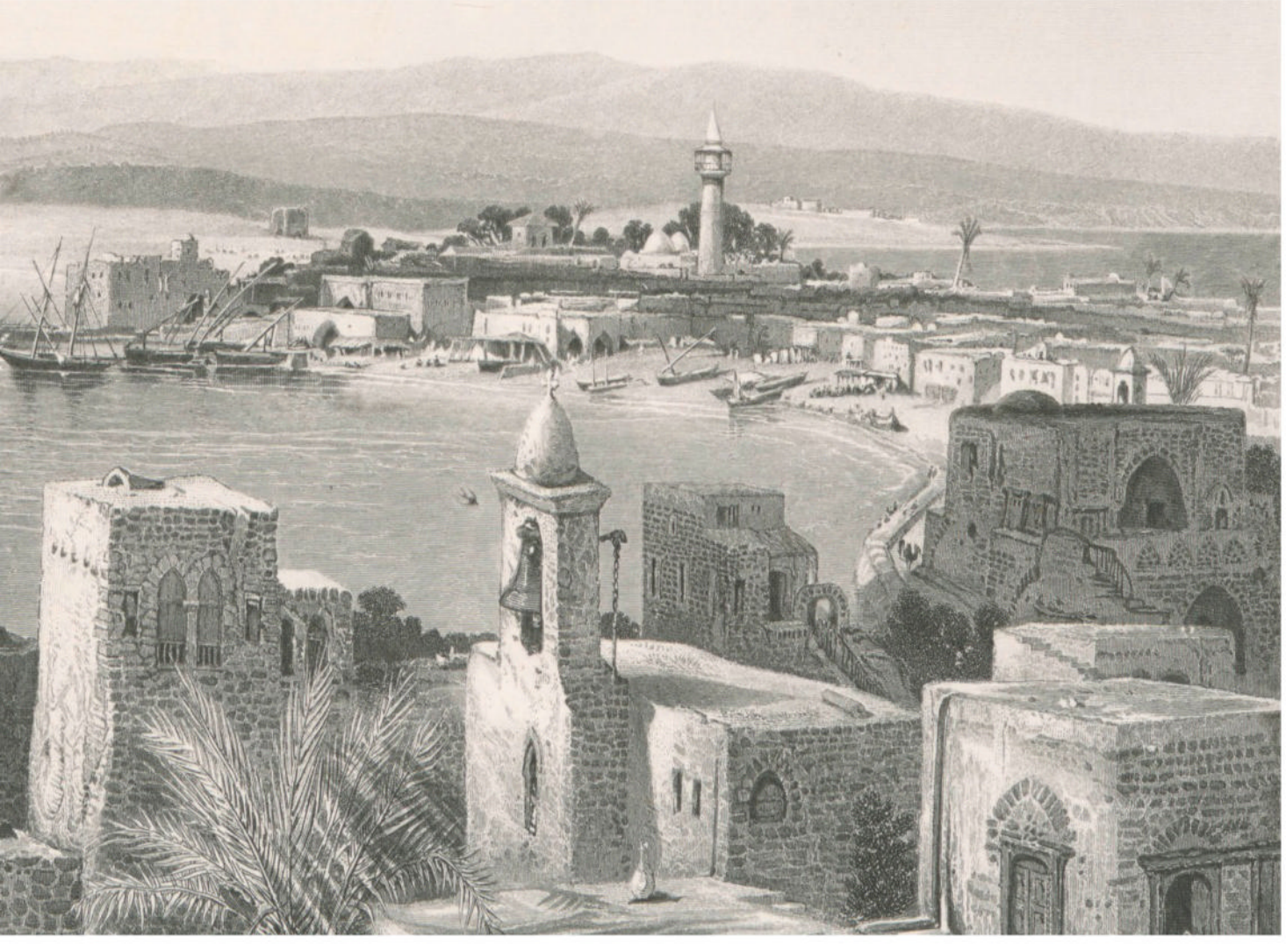
Les communautés confessionnelles sont à la base du système politique libanais. Instaurées en 1936 par un arrêté du Haut-commissariat de la République française en Syrie et au Liban, soit sept ans avant la déclaration d'indépendance, elles sont définies comme des *« communautés à statut personnel […] dont l'organisation juridique et judiciaire est fixée par un acte législatif »*. Chaque personne, croyante ou non, appartient légalement à l'une d'entre elles, le soumettant à une législation et à des juridictions spécifiques en droit de la famille (mariage, succession, etc.). La haute fonction publique, de même que la vie politique, demeurent par ailleurs régies par des équilibres confessionnels tacites entre ces nombreux groupes – 18 en tout !

Douze communautés chrétiennes disposent d'un statut officiel : les Églises maronite, grecque-orthodoxe, grecque-catholique, arménienne apostolique, arménienne catholique, syriaque orthodoxe, syriaque catholique, chaldéenne orthodoxe, chaldéenne catholique, latine catholique, protestante, et copte orthodoxe. Ouf ! Les musulmans sont moins lotis, avec « seulement » cinq confessions associées : sunnite, chiite, druze, alaouite, et ismaélienne. S'ajoute enfin une infime communauté juive (voir l'encadré *Des Israélites aux séfarades*, p. 39). Dans cette kyrielle de dénominations, sept disposent d'un poids démographique important dans la population libanaise. Par ordre décroissant approximatif, il s'agit des sunnites, chiites, maronites, grecs-orthodoxes, druzes et grecs-catholiques. Enfin, il y a 4 % d'Arméniens – seule minorité ethnique notable dans ce pays arabe à 95 %.

C'est seulement au XIX[e] siècle que l'appartenance religieuse, marqueur fondamental déjà dans l'Empire ottoman (voir *Sous l'Empire ottoman*, p. 42), se met à primer sur tout le reste, d'abord dans l'émirat du mont Liban, puis dans le Grand Liban sous contrôle français. Passent au second plan les oppositions entre populations côtières et montagnardes, entre grandes familles possédantes et masse populaire, entre bords politiques, entre clans… Qui participent pourtant à expliquer le mille-feuille confessionnel actuel. Pour mieux comprendre ce



Le Liban reconnaît 18 communautés confessionnelles. Une profusion qui s'explique en partie par une histoire humaine et religieuse particulièrement complexe, nourrie de scissions dogmatiques, de rivalités tribales et de migrations.



Vue de Tyr, avec ses maisons, son église et ses minarets (illustration de Harry Fenn, v. 1880).

foisonnement, il faut plonger profondément dans les racines du Cèdre, sans oublier de jeter un coup d'œil alentour : *« Quand on parle des époques précédentes, il ne faut pas réfléchir dans les frontières du Liban »*, rappelle Bernard Heyberger, directeur d'étude émérite à l'EHESS et à l'EPHE. De fait, les quatre unités géographiques qu'il réunit ouvrent à divers modes de vie et influences – d'ouest en est, des plaines méditerranéennes arables, un mont Liban isolé autrefois forestier, la fertile vallée de la Bekaa, et enfin le massif aride de l'Anti-Liban lorgnant sur le désert syrien (voir *Un pays entre mer et montagne*, p. 26).

Dès l'Antiquité, du XII^e^ au VIII^e^ siècle avant notre ère, la bande côtière de la Syrie au nord d'Israël est le cœur des cités-États phéniciennes, au faîte du commerce maritime méditerranéen. Jamais unifiées sous une même bannière malgré une religion et une langue commune, elles s'allient ou s'opposent au

AURIMAGES

gré des circonstances. À la même époque, dans l'est de la Bekaa et le désert syrien vaquent des tribus araméennes nomades ou semi-nomades, parfois organisées en États. Toute la région passe sous contrôle de l'Empire néo-assyrien au VIIIe siècle av. J.-C. Puis défile la litanie des grands empires ayant dominé le Proche-Orient antique (voir *L'écho des empires*, p. 30) : Empire néo-assyrien, Empire néo-babylonien, Empire perse, Empire séleucide, et enfin Empire romain à partir de -63, qui incorpore la région à sa province de Syrie. Cette dernière regroupe toute la côte du Liban jusqu'à la Cilicie, et son arrière-pays court jusqu'à l'Euphrate.

Relativement autonome au sein de ces empires successifs, la région phénicienne change graduellement de culture aux premiers siècles avant notre ère. La côte et ses villes s'hellénisent par ouverture sur le monde grec antique, partenaire commercial depuis des siècles. Sous l'influence des empires néo-babylonien et perse dont il est la *lingua franca*, l'araméen, originellement parlé dans le centre de la Syrie moderne, s'impose dans les montagnes. L'arabe est sûrement déjà parlé aux marges semi-désertiques du Levant, parcourues par des tribus arabes depuis des siècles. Du IIe siècle avant notre ère au IVe siècle, plaine de la Bekaa, mont Liban et Anti-Liban forment le fief des Ituréens, une tribu semi-nomade d'origine arabe, mais de culture araméenne. Originaires du désert oriental, ils se sédentarisent à l'époque séleucide et dominent le royaume de Chalcis, un état vassal romain centré sur la plaine de la Bekaa, de -80 à 92. Mais les identités antiques sont difficiles à cerner. Les frontières entre ensembles géographiques sont poreuses et dans cette Babel antique, les peuples et groupes religieux partagent les mêmes lieux de vie et se mélangent. *« L'adoption généralisée de la nomenclature grecque et latine masque les distinctions qui auraient pu être établies entre les dieux des Phéniciens, des Araméens et des Arabes »*, note ainsi Julien Aliquot dans son ouvrage *La Vie religieuse au Liban sous l'Empire romain*.

CHALCÉDONIENS ET DISSIDENTS

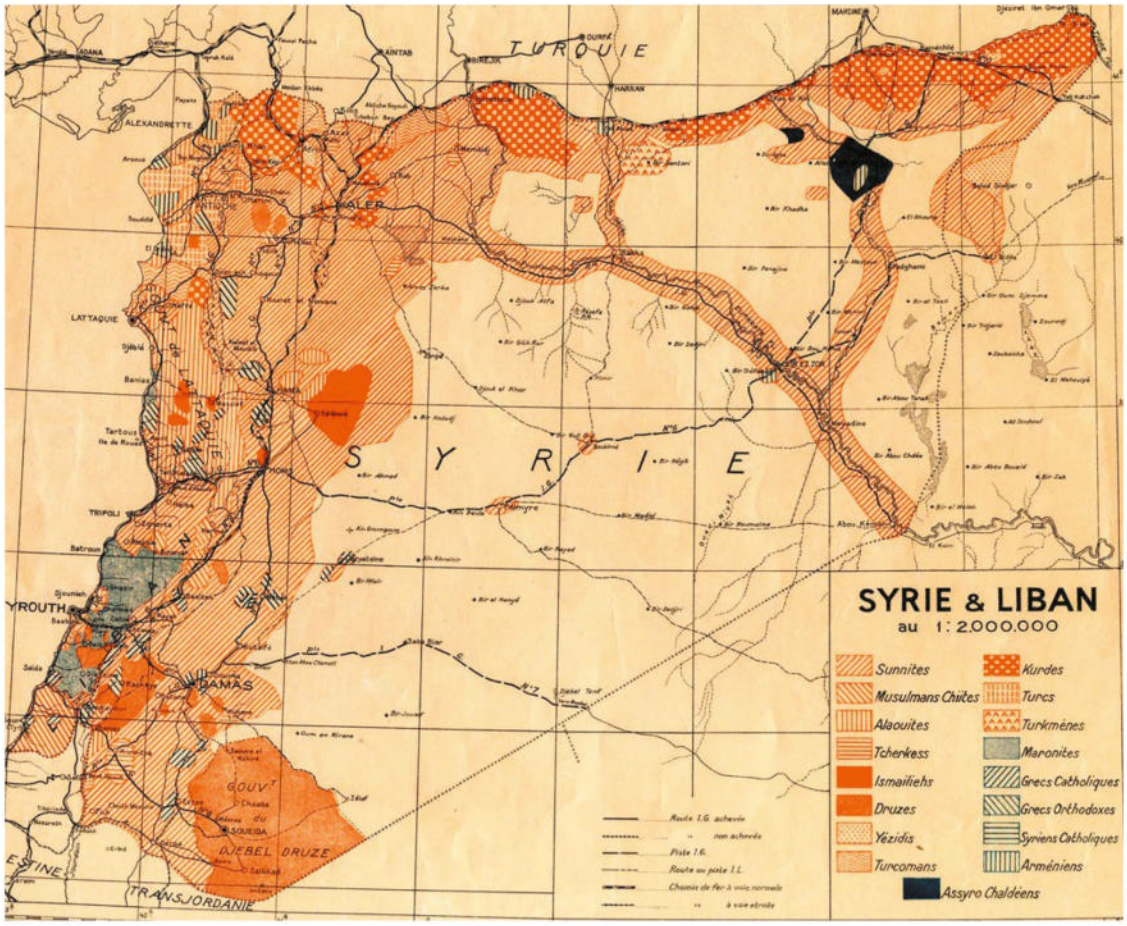
Dès le Ier siècle après son créateur, une nouvelle secte à la mode arrive de Galilée : le christianisme. Il accentue l'influence culturelle grecque, langue liturgique. Toute la côte proche-orientale devient un centre majeur d'adoption et d'évolution du christianisme primitif, tandis que les montagnes restent araméennes et se christianisent plus lentement et tardivement. Déclaré religion d'État exclusive en 392 par l'Empire romain, qui devient l'Empire byzantin en 395, le christianisme infuse la société. Mais il n'est pas unifié, et des soubresauts théologiques secouent tout le Proche-Orient. Leur plus grand point d'achoppement concerne la nature du Christ : comment concilier ses parts humaine et divine ? Pour y répondre, l'empereur convoque des conciles œcuméniques, grandes réunions de tous les évêques chrétiens pour fixer un dogme commun sur les points contentieux. Si les deux premiers conciles œcuméniques sont reconnus par toutes les Églises chrétiennes, ce n'est pas le cas des deux suivants (concile d'Éphèse en 431, puis concile de Chalcédoine en 451).

L'Église byzantine (comme la majorité des Églises actuelles) est dite « chalcédonienne » après avoir accepté ce concile, mais elle est loin de faire l'unanimité : *« Même si la majorité reste fidèle à l'empire, il y a des formes d'opposition à cette prise de contrôle sur les communautés chrétiennes »*, explique Bernard Heyberger. Éjectés de l'Église et persécutés dans l'Empire byzantin, les dissidents demeurent solidement arrimés en Orient sous la forme d'une myriade d'Églises, dites nestoriennes (rejet d'Éphèse) ou



HERITAGE IMAGES / AURIMAGES

Le Concile de Chalcédoine, en 451, condamne Eutychès et les monophysites pour leur doctrine affirmant que le Christ n'avait qu'une nature divine, fusionnée avec l'humaine. Le Concile déclare que le Christ est *« une seule et même personne, reconnu dans deux natures, sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation »* (gravure, 1868).



Cette carte illustre la répartition des communautés religieuses et ethniques en Syrie et au Liban en 1935, période marquée par le mandat français. Elle repose sur les données des recensements de 1932 au Liban et de 1935 en Syrie, les dernières sources officielles avant l'indépendance des deux pays.

myaphysites (rejet de Chalcédoine). Leurs divisions en une multitude d'Églises indépendantes expliquent le grand nombre de communautés chrétiennes au Liban : sept d'entre elles sont issues de ces Églises dissidentes (les Églises arménienne apostolique, arménienne catholique, syriaque orthodoxe, syriaque catholique, chaldéenne orthodoxe, chaldéenne catholique et copte orthodoxe). L'impression de lire double résulte de l'ingérence de Rome, qui a provoqué à la fin du Moyen Âge la scission de la plupart de ces Églises entre une Église rattachée à Rome et une Église maintenant son indépendance. Aujourd'hui, elles représentent une minorité des chrétiens du Liban. Elles ont en commun une présence récente au Liban, qui date du génocide turc de 1915 – sauf l'Église copte, dont les fidèles sont venus d'Égypte à partir de 1950.

Mais revenons au contexte théologique houleux de l'Antiquité tardive au Levant. Malgré leur condamnation, les Églises dissidentes prospèrent au Proche-Orient. Sans doute parce qu'elles permettent de revendiquer une identité propre : *« Tribu et secte vont de pair, l'affiliation religieuse de la tribu servant à souligner son particularisme en tant que communauté »*,

Des Israélites aux sépharades

Les Juifs libanais sont aujourd'hui concentrés à Beyrouth, et forment de loin la plus petite communauté confessionnelle, avec une trentaine de membres – ils pourraient être 200, dissimulant leur appartenance pour se protéger. La présence de Juifs est pourtant ancienne au pays du Cèdre. Des anciens Israélites travaillent la terre vers Sidon et au sud de l'Anti-Liban au IIe siècle avant notre ère. En 502, des archives rapportent la destruction lors d'un tremblement de terre de la synagogue de Beyrouth. Au XIIe siècle, des Juifs arabes (ou mizrahim) habitent Tyr. Des sépharades (descendants des Juifs d'Espagne expulsés lors de la Reconquista) venus du Maghreb s'ajoutent aux mizrahim dès le XVIIIe siècle, et le Liban accueille des Juifs fuyant les persécutions des pays voisins jusqu'aux années 50. La quasi-totalité des 10 000 membres de la communauté d'alors ont émigré pour échapper à ces violences, principalement vers Israël, la France ou les États-Unis, entre la crise de 1958 et la guerre civile.

CARTOTHÈQUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU PROCHE-ORIENT / ALAMY / HEMIS

analyse l'historien libanais Kamal Salibi dans le livre *Une maison aux nombreuses demeures*. Parmi ces groupes, à cette époque, on trouve les Ghassanides, une tribu arabe chrétienne originaire du Yémen et présente à l'est et au mont Liban, qui sont miaphysites – croyant donc que le Christ possède une seule nature divine, rejetant la distinction des natures humaine et divine du Christ telle qu'enseignée par le concile de Chalcédoine. Dans la même région, une tribu arabe du sud de la péninsule arabique, les *Tanukhides*, s'est convertie au christianisme au IIIe siècle et s'allie aux Byzantins. Ces divisions chrétiennes menacent l'unité de l'Empire romain d'Orient, engagé depuis le IIIe siècle dans une lutte sans merci contre son voisin oriental l'Empire sassanide. Au VIIe siècle, l'empereur byzantin Héraclius tente de rabibocher tout le monde en poussant un temps – mais sans succès – un nouveau dogme, le monothélisme. Celui-ci *« professe que le Christ a une seule volonté divine, mais deux natures. Ce nouveau schisme donne naissance à l'Église maronite »*, précise Bernard Heyberger. Perdus dans la brume de l'histoire, les détails de cette genèse schismatique sont disputés par les maronites eux-mêmes. Ils affirment avoir toujours suivi le concile de Chalcédoine, malgré des indices du contraire : *« Nous disposons de très peu de traces écrites sur l'Église maronite avant les Croisades, mais ces rares sources ne pointent pas dans cette direction »*, révèle Bernard Heyberger. Quoiqu'il en soit, l'Église est initialement présente au nord de la Syrie et en Cilicie, avant de s'implanter dans le nord du mont Liban à la suite des persécutions byzantines. S'y développe une communauté paysanne très soudée, installée dans des zones reculées montagneuses qu'elle domestique par la culture en terrasse. Progressivement, elle devient majoritaire dans le nord du mont Liban, avant d'entamer une migration vers le sud de la montagne, dans le Chouf, à partir du XVIe siècle. L'Église maronite se rattache à Rome lors des croisades, au XIIe siècle. Hormis dans la région rurale du mont Liban, la majorité des chrétiens, surtout ceux des villes et de la moyenne montagne de Tripoli, sont « melkites », c'est-à-dire orthodoxes byzantins. Encore aujourd'hui, ces régions concentrent la majorité des deux communautés filles des melkites, les grecs-orthodoxes et les grecs-catholiques (rentrés en communion avec Rome en 1724).



En islam, les chiites estiment que seuls les descendants de Mahomet, et donc de son gendre Ali, peuvent diriger la communauté des croyants. Parmi eux, les chiites duodécimains sont majoritaires au Liban. Les druzes, moins nombreux, occupent une place importante dans la société libanaise (miniature du XVIIIe siècle représentant Mahomet, sa fille Fatima, son gendre Ali et ses petits-fils).



Vestiges de l'art araméen, au IXe siècle av. J.-C.

L'ISLAM ET LES GENS DU LIVRE

Exténué par une dernière guerre particulièrement brutale contre son éternel ennemi sassanide qui s'est conclue en 628, l'empire byzantin s'effondre au Levant dès l'arrivée des troupes arabes musulmanes du califat Rashidun. Terminée en 640, la conquête entraîne l'arabisation de toute la population du futur Liban. Si la langue arabe, déjà bien présente, est rapidement adoptée par tous – à part peut-être dans la montagne maronite, où l'araméen aurait persisté quelques siècles –, l'islamisation sera plus lente. *« La religion de ces guerriers n'est pas très claire, et le Coran n'est pas standardisé,* souligne Bernard Heyberger. *Ce n'est qu'au siècle suivant que l'islam en tant que religion spécifique et outil de propagande du pouvoir apparaît plus nettement. L'arabe devient alors langue officielle, en remplacement du grec. »*

En tout cas, la politique initiale de tolérance des conquérants musulmans envers les « gens du Livre » – moyennant impôt supplémentaire et restrictions légales – a pour conséquence de maintenir le millefeuille chrétien en place, hors de la tutelle uniformisante

THE GRAINGER COLLECTION NY / AURIMAGES - AKG-IMAGES / JEAN-LOUIS NOU

de l'Empire byzantin : *« Le pouvoir musulman a en quelque sorte figé les divisions chrétiennes*, analyse Bernard Heyberger. *Dans un premier temps, cela a sûrement favorisé les églises dissidentes. »*

La formalisation de l'islam, du VIIIe au XIe siècle, donne lieu elle aussi à des querelles de chapelles. Alors que les Églises chrétiennes se sont déchirées quelques siècles plus tôt sur la nature du Christ, les courants musulmans se divisent sur la succession de Mahomet (qui n'a pas de descendant mâle) à la tête de l'oumma, la communauté des musulmans. La fracture commence après le quatrième calife, Ali, gendre et cousin du prophète, assassiné en 661. Les sunnites reconnaissent comme cinquième calife Mu'awiya Ier, premier dirigeant du califat omeyyade, mais les chiites lui préfèrent le fils d'Ali, Bâqir. Les chiites se morcellent encore davantage en fonction du nombre d'imams – le commandeur des croyants, forcément descendant de Mahomet – qu'ils reconnaissent après lui. Se séparent ainsi au VIIIe siècle les ismaéliens (7 imams reconnus) et les futurs chiites duodécimains (12 imams reconnus). L'alaouisme, religion d'initiés apparue dans le chiisme duodécimain au IXe siècle en Syrie, a développé une doctrine trinitaire en marge de l'islam. Une petite communauté est présente au Liban, essentiellement à Tripoli et dans la plaine côtière accolée à la Syrie. La religion druze, syncrétisme aux influences diverses issu du chiisme ismaélien, émerge au XIe siècle dans l'Égypte du califat ismaélien fatimide, qui domine alors le territoire libanais. En islam aussi, les affiliations religieuses reflètent les communautés préexistantes, ces confédérations et tribus arabes peuplant la région depuis l'ère préislamique. Pendant les quelques décennies d'ouverture de la religion druze au prosélytisme, avant qu'elle ne se ferme et devienne endogame, ses fondateurs convertissent ainsi les chefs tanukhides libanais passés à l'ismaélisme au VIIIe siècle. Ces derniers habitent alors – et les druzes encore aujourd'hui – dans le Gharb, des collines qui dominent le sud de Beyrouth. Les tanukhides adoptent la nouvelle religion de leurs chefs. Se convertissent aussi à la religion druze les ismaéliens du Chouf, dans le sud du mont Liban, et ceux du Wadi al-Taym, vallée fertile sur le versant occidental de l'Anti-Liban. Avec les maronites et les druzes, les chiites duodécimains complètent le triptyque des dissidents religieux de la montagne libanaise. Bien présents dès le Xe siècle dans la montagne libanaise, ils se trouvent aussi dans la plaine du sud du Liban, et au nord de la Bekaa. Implanté depuis aussi longtemps au Liban, le sunnisme a pour lui son statut de confession officielle des régimes qui se succèdent dans la région du XIIIe au début du XXe siècle. Les sunnites résident traditionnellement sur la côte, notamment dans le nord, et dans les villes – surtout Beyrouth. On les trouve aussi dans le sud de la vallée de la Bekaa. Leur répartition géographique rappelle celle des melkites, l'ancienne confession officielle d'empire. Si toutes ces communautés coexistent plutôt pacifiquement durant le Moyen Âge, cela s'explique en partie par le fait que les empires successifs, et notamment l'empire ottoman, délèguent la gestion de cette région à des chefs locaux : chiites, druzes ou maronites des montagnes sont chargés de lever l'impôt (voir *Sous l'Empire ottoman*, p. 42). Cette organisation cimente la mainmise de quelques grandes familles au sein des druzes, des chiites et des différents *millet* chrétiens – les ancêtres des communautés confessionnelles, réservées aux non-musulmans et disposant chacune d'une autonomie assez étendue en termes de droit. *« Les changements d'appartenance ont sûrement été plus fréquents qu'on ne le pense. Un melkite arrivé dans un village maronite devenait probablement maronite, et inversement »*, nuance Bernard Heyberger. La montée en puissance de l'Occident, qui s'immisce dès le XVIIe siècle dans les affaires des Ottomans affaiblis, va déstabiliser cet équilibre précaire et signer, à terme, une fixation indue sur l'identité confessionnelle. Sans pour autant réduire le Liban d'aujourd'hui à cette caractéristique : *« Dans ce petit pays, il y a de grandes différences socioculturelles et géographiques à l'intérieur de chaque confession »*, rappelle Bernard Heyberger.

François Mallordy

À LIRE

Le Liban contemporain, histoire et société, Georges Corm, Éditions La Découverte, 2012.

La Vie religieuse au Liban sous l'Empire romain, Julien Aliquot, Presses de l'Ifpo, 2009.

Une maison aux nombreuses demeures, Kamal Salibi, Éditeur Hachette Antoine, 2016.

Histoire du Liban des origines à nos jours, Xavier Baron, Éditions Tallandier, 2017.



Les maronites, communauté chrétienne du Liban suivant le rite syriaque, sont les premiers chrétiens du Levant à s'unir à Rome. Leur nom vient de l'ermite Maron, leur saint patron ayant vécu aux IVe et Ve siècles (illustration extraite de l'Histoire du costume, 1861-1880).

AKG-IMAGES/GLASSHOUSE/ JT VINTAGE

SOUS L'EMPIRE OTTOMAN

Pendant quatre siècles, le Levant, incluant l'actuel Liban, fut gouverné par l'Empire ottoman. Pragmatique, celui-ci s'appuya sur des chefs locaux pour asseoir son autorité, avec une priorité : collecter l'impôt. Et ce, sans distinction de confession.



Sélim Ier, 9e sultan de l'Empire ottoman (1467/70-20 septembre 1520).

Le 24 août 1516, plaine de Marj Dabiq, près d'Alep. Sous l'étendard rouge du mamelouk Qânsûh al-Ghûrî, des milliers de soldats se préparent à en découdre avec les ambitions expansionnistes du sultan ottoman Sélim Ier. Mais avant même que l'affrontement n'ait lieu, un traître scelle leur sort. La victoire éclair des Ottomans fait basculer le destin du Levant : le futur Liban et toute la région entrent dans leur orbite pour quatre siècles. Déjà maître des Balkans et du pourtour de la mer Noire, l'Empire ottoman consolide alors son emprise sur une région immense : le Hedjaz, Le Caire, et bientôt presque tout le Maghreb. Et gouverner ce territoire hétérogène exigera une politique mêlant fermeté et souplesse. *« Plusieurs dignitaires du régime mamelouk sont d'abord maintenus en place, pour autant qu'ils prêtent allégeance au sultan ottoman Selim Ier »*, explique Stefan Winter (Université du Québec à Montréal). Les provinces (ou eyalets) du Levant, telles qu'Alep, Tripoli et Damas, sont subdivisées en circonscriptions administratives (sandjaks) gouvernées par des émissaires locaux. L'ordre ottoman ne s'impose pas sans heurts : rébellions et velléités sécessionnistes à Damas ou soulèvements plus à l'ouest, dans le Chouf, contraignent la Porte à des expéditions punitives. À cela s'ajoute une pression financière croissante : les guerres incessantes et le besoin de moderniser l'administration pèsent lourd sur les caisses impériales.

Dans ce contexte, la collecte des impôts est déléguée aux dirigeants des sandjaks, quelle que soit leur confession. *« Bien que se définissant avant tout comme musulman et sunnite, l'Empire ottoman fait preuve de pragmatisme et privilégie les notables locaux influents et puissants, même s'ils ne sont pas sunnites »*, explique Chantal Verdeil (Centre d'études et de recherche Moyen-Orient Méditerranée, INALCO). Ainsi, au XVIe siècle, des clans influents, comme les chiites Harfush et les druzes Maan, jouent un rôle clé dans l'administration régionale. Les commandants les plus méritants des sandjak sont récompensés par des titres d'émirs sous l'autorité ottomane. Les Harfush deviennent ainsi émirs à Homs et à Palmyre après avoir fourni des contingents militaires, les Maan obtenant quant à eux le titre à Saïda sans combats.

En pratique, ces émirs et leurs hommes n'hésitent pas à brigander, bien qu'étant chargés de sécuriser les chemins. La Porte tolère ces abus tant que le tribut annuel est versé : en réalité, elle ferme les yeux, voire encourage certaines exactions pour garantir les rentrées d'argent. Au XVIIe siècle, par exemple, les tribus chiites Hamadé, chargées de taxer les paysans chrétiens, recourent souvent à la violence pour remplir les coffres ottomans.

De fait, la Porte exploite aussi les rivalités entre dignitaires, tant pour garantir le paiement des im-



ROLAND ET SABRINA MICHAUD / AKG-IMAGES



pôts que pour éliminer les potentats gênants. Ainsi, en 1598, Fakhr al-Din Maan, émir druze de Saïda, est poussé à déstabiliser Youssef Sayfa, gouverneur de Tripoli. Mais les alliances évoluent : ambitieux et contestataire, Fakhr al-Din finit par être destitué et exécuté en 1635. Or malgré sa chute, il va laisser son empreinte sur le mont Liban. Car en favorisant l'installation de chrétiens maronites, il redessine la démographie de la région pour les siècles à venir.

MARONITES ET DRUZES

À la suite de son exil en Toscane puis dans le royaume de Naples en 1613, Fakhr al-Din Maan encourage en effet la venue de commerçants européens (voir l'encadré *Indispensables capitulations*, p. 44) dans son pays natal. Pour leur vendre de la soie (voir l'encadré *La soie du mont Liban, une culture-clé du XIXe siècle*, p. 45), il favorise alors la mise en valeur des terres par des monastères, en faisant alliance avec des chrétiens de culte maronite et en particulier avec la famille des Khazen. Or, ces grands notables du Kesrouan ont de l'entregent. Très influents au sein de l'Église maronite, ils investissent leur richesse et leur prestige dans la protection des jésuites et autres ordres missionnaires du Levant. Si bien qu'en 1655, Louis XIV nomme un Khazen et ancien bras droit de l'émir druze « consul de la nation française pour l'échelle de Beyrouth ». Et dès cette époque, le mont Liban et le Kesrouan vont durablement se peupler de chrétiens, au détriment des chiites.

« Bien qu'il ne s'agisse pas de propriétés au sens strict, mais plutôt d'usufruit, les Khazen vont acquérir quantité de terres dans le Kesrouan avec un argument contestable : se réapproprier et restaurer d'anciens lieux religieux qu'auraient occupés de manière abusive les chiites », indique Stefan Winter. Pour les financer, profitant de leurs liens privilégiés avec la France, moines et notables maronites ne manquent pas de se rendre en France, n'hésitant pas *« à quémander un soutien en se prétendant persécutés par les émirs musulmans »* fait remarquer l'historien Bernard Heyberger (Centre d'études en sciences sociales du religieux, EHESS). *« De plus, les monastères bénéficient du financement de la diaspora maronite et melkite implantée en Égypte ou en Europe. Enfin, ils s'organisent en congrégations et recrutent leurs membres dans les bourgeoisies de Damas, d'Alep et de Saïda, ce qui facilite les transferts d'argent. »*

Naturellement, ces lieux de prières, d'enseignement et de production agricole cristallisent l'installation de villages chrétiens, qui progressivement vont s'étendre au sud et gagner le Chouf, le Metn, et

La bataille de Marj Dabiq (1516), où les forces ottomanes écrasent le sultanat mamelouk. Anciens maîtres du Levant, les guerriers-esclaves mamelouks incarnent l'élite militaire qui domina l'Égypte, la Syrie et le Liban du XIIIe au XVIe siècle.

AURIMAGES



BRITISH LIBRARY / AURIMAGES

Carte de l'Empire ottoman, imprimé chez T. Johnson, vers 1730.

même la Galilée. Les autorités ottomanes ne s'y opposent pas, bien au contraire : l'alliance entre notables maronites et émirs druzes est en effet gage de rentrées financières, mais aussi de stabilité. Plusieurs Maan se succèdent donc jusqu'au tournant du XVII[e] siècle, quand faute de descendant pouvant prétendre au titre d'émir, la Porte doit chercher ailleurs. Elle se tourne vers les Chehab – des alliés et parents des Maan originaires du Wadi el-Taym, région voisine du Chouf. Et preuve de l'importance prise par les chrétiens et du commerce avec les Européens, ces émirs Chehab, initialement sunnites, vont se convertir au culte maronite au XVIII[e] siècle.

UNE FRAGILE COHABITATION

Cette évolution conforte leur pouvoir, mais ne les met pas à l'abri des pressions ottomanes. En 1788, sous l'autorité du gouverneur de Saïda Ahmed

Indispensables capitulations

« *Dans une vision purement chariatique du monde, soit les chrétiens sont des sujets du sultan et étant non musulmans ils doivent payer un tribut, la jizya, en échange de sa protection, soit ce sont des ressortissants de pays ennemis. Or cela pose problème pour le commerce* », rappelle l'historien Stefan Winter. Au XVI[e] siècle, des engagements écrits, ou capitulations, sont ainsi négociés entre l'Empire ottoman et plusieurs États européens, dont la France, pour donner un statut légal aux marchands non musulmans séjournant dans l'empire, mais aussi des tarifs douaniers avantageux à l'import comme à l'export. Étendus aux pèlerins et missionnaires au XVII[e], ils vont au XIX[e] siècle permettre aux Européens de jouer de leur influence. Comment ? En plaçant sous leur protection des chrétiens en lien avec le commerce (traducteurs, négociateurs…), ils leur permettent de ne plus relever de la fiscalité et de la justice de l'Empire ottoman – donc de ne plus payer d'impôts ni risquer de poursuites. Ces capitulations sont supprimées en 1914.

La soie du mont Liban, une culture clé du XIXe siècle

Au XVIIe siècle, la demande de soie syrienne augmente, profitant des liens de l'émir Fakhr al-Din Maan avec la Toscane et les marchands européens. En parallèle d'autres cultures (tabac, coton, agrumes…), celle du mûrier indispensable à l'élevage de vers à soie se développe alors de Tripoli à Saïda et du littoral à la montagne. Au siècle suivant, l'Empire ottoman encourage cette sériciculture pour son marché intérieur, à la suite de l'interruption des approvisionnements issus de la Perse. Preuve de son succès, la soie verra ses prix tellement augmenter qu'en 1770 le nouvel émir administrant la montagne libanaise tentera d'imposer une nouvelle taxe. Mais c'est surtout au XIXe siècle que sa production et son exportation explosent pour répondre à la demande égyptienne. La sériciculture libanaise va ensuite combler les besoins de soieries lyonnaises puis voir son marché orienté à 90 % vers la France, avant de pâtir d'une sérieuse concurrence japonaise et chinoise : elle est abandonnée dans les années 1930.

Pacha, dit « le Boucher », un émir Chehab est exécuté et remplacé par son cousin, Bachir II Chehab. Malgré ces secousses, les émirs Chehab administrent et lèvent les impôts sur un vaste territoire, renforçant leur autorité. « *D'abord chargés d'encadrer les chiites Hamadé, dont l'attitude irrite les Ottomans, ils se voient confier au milieu du XVIIIe siècle toutes leurs concessions fiscales du mont Liban et du Kesrouan, pendant que dans la Bekaa, les Harfush deviennent en quelque sorte leurs sous-traitants* », explique Stefan Winter.

Parmi les Chehab, Bachir II va marquer l'histoire. Pendant un demi-siècle, il impose son autorité sur les puissantes familles maronites et druzes, s'assurant leur obéissance dans la collecte des impôts. Mais son règne est mouvementé : exilé deux fois, il se réfugie en Égypte et se range du côté du gouverneur Méhémet Ali lorsque ce dernier décide d'envahir la Syrie ottomane en 1832. Ce conflit attire immédiatement les puissances européennes : la France, alliée des maronites, soutient Méhémet Ali, tandis que le Royaume-Uni, pour préserver l'Empire ottoman, s'appuie sur les druzes. « *La France et le Royaume-Uni organisent le conflit confessionnel* », résume Bernard Heyberger.

Finalement, Méhémet Ali se retire en échange de droits héréditaires sur l'Égypte, et Bachir II est destitué. Son successeur, Bachir III, ne fait pas long feu. Sa nomination avec l'appui des Britanniques provoque une levée de boucliers parmi les druzes, qui cherchent à regagner leur pouvoir d'antan. Mais le contexte a changé : « *Le niveau d'instruction des chrétiens s'est amélioré, et ils sont désormais nombreux à ne plus dépendre de l'ancien système féodal* », souligne Bernard Heyberger. Ils n'hésitent donc plus à se rebeller. Alors, pour rétablir son autorité, la Porte lance au milieu du XIXe siècle les réformes des *tanzimat* (voir l'encadré *Une modernisation sous emprise européenne*, p. 46), qui visent à centraliser l'administration, améliorer les rentrées fiscales et moderniser l'armée. Mais « *elle va procéder par tâtonnements, et sous surveillance de puissances européennes* », analyse Chantal Verdeil. Ce contexte de réformes, combiné aux tensions confessionnelles exacerbées par les ingérences étrangères, alimente les troubles locaux. En 1841, une querelle dégénère en affrontements armés entre druzes et maronites, signe d'un équilibre communautaire de plus en plus précaire.



Filage de la soie, mont Liban (stéréographie, vers 1914).

La Porte place dès lors le territoire sous l'autorité directe du gouverneur de Saïda. Mais cette décision mécontente toutes les factions : druzes, maronites, orthodoxes, ainsi que leurs alliés européens respectifs (les Britanniques, les Français et les Russes). En 1843, sur proposition des puissances européennes, une solution est adoptée : diviser la Montagne en deux secteurs administratifs, chacun confié à un préfet (ou caïmacan). Un maronite gouverne le nord, tandis qu'un druze dirige le sud.

Sur le papier, ce découpage semble équitable. Pourtant, il ne tient pas compte de la réalité : des communautés maronites vivent également dans le sud. La coexistence reste donc explosive, et de nouvelles violences éclatent au printemps 1845, qu'espère résoudre le ministre des Affaires étrangères ottoman, Chakib Effendi.

« *L'époque des* tanzimat *est aussi celle des conseils, et c'est donc la solution qu'il choisit. Chaque caïmacan*

THE GRANGER COLLECTION NY / AURIMAGES

est ainsi secondé par un conseil dont les membres appartiennent aux six principales communautés confessionnelles : maronite, druze, sunnite, chiite, grecque-catholique et orthodoxe », détaille Chantal Verdeil. Mais les réformes fiscales qu'il est chargé d'appliquer font grincer des dents les notables. Dans le Kesrouan, les puissants Khazen, mécontents de leur caïmacan, tentent en 1858 de rallier les habitants à leur cause. Une très mauvaise idée ! Car les paysans n'acceptent plus d'être taxés à tour de bras, et se retournent contre leurs anciens seigneurs. Ils saisissent leurs biens, les chassent et les forcent à fuir le Kesrouan.

La révolte s'étend au sud, où les chrétiens prospèrent tandis que les musulmans supportent mal les réformes des *tanzimat* prônant l'égalité fiscale. Alors les tensions confessionnelles s'intensifient, annonçant une nouvelle période de troubles.

LES MASSACRES DE 1860

Au printemps 1860, des escarmouches entre druzes et maronites dégénèrent en massacres dans le mont Liban. En trois mois, entre 10 000 et 15 000 victimes périssent, et des dizaines de milliers de chrétiens sont laissés sans abri, pour une population totale d'environ 250 000 âmes. Début juillet, à Damas, un riche quartier chrétien est dévasté : en trois jours, 5 000 personnes sont tuées.

Ces drames offrent à Napoléon III l'occasion de redorer son blason auprès des catholiques français, mécontents de sa politique italienne menaçant les États pontificaux. La France propose donc une intervention pour protéger les chrétiens du Levant, mais les autres puissances européennes – Royaume-Uni, Prusse, Autriche et Russie – exigent d'y participer. Un corps expéditionnaire européen, composé pour moitié de Français, est déployé en août, mais Fouad Pacha, ministre des Affaires étrangères de l'Empire, y a déjà rétabli l'ordre.

À LIRE

The Long Peace: Ottoman Lebanon, 1861-1920, Engin Akarli, University of California Press, 1993.

Pourquoi l'Empire ottoman ? Six siècles d'histoire, Olivier Bouquet, Gallimard, Folio, 2022.

Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la Réforme catholique (Syrie, Liban, Palestine, XVIIe-XVIIIe siècles), Bernard Heyberger, Classiques de l'École française de Rome, 1994.

Notables and Clergy in Mount Lebanon: The Khazin Sheikhs and the Maronite Church, Richard van Leeuwen, Brill, 1994.

The Shiites of Lebanon under Ottoman Rule, 1516-1788, Stefan Winter, Cambridge University Press, 2010.

UN COMPROMIS FRAGILE

Ces événements aboutissent, le 9 juin 1861, à une réforme majeure. Les deux caïmacanats sont fusionnés pour former une administration unique dirigée par un moutassarif chrétien, mais non libanais, nommé par Istanbul avec l'approbation des puissances européennes. Un conseil de douze membres, élus selon les principales confessions, accompagne cette gouvernance, et le territoire est divisé en sept arrondissements confessionnels.

Ce système ramène une relative stabilité et favorise le développement. Mais la Montagne, exclue des ports et des plaines fertiles, reste économiquement dépendante, ce qui aggrave les crises comme la famine de 1915-1918. Quand vient alors la chute de l'Empire ottoman, la France, mandatée par la Société des Nations, crée le Grand Liban, intégrant la plaine de la Bekaa et les villes côtières, sans pour autant mettre véritablement fin à cette administration confessionnelle.

Anne Lefèvre-Balleydier



Le sultan ottoman Sélim III (1761-1808), recevant les dignitaires de son empire au palais de Topkapi.

THE GRANGER COLLECTION NY / AURIMAGES

Une modernisation sous emprise européenne

Au début du XIXe siècle, imaginées depuis quelques décennies, plusieurs réorganisations ou « tanzîmât » visent à moderniser l'Empire ottoman, autour de trois grands textes.

En 1839, par la charte de Gulhané, le sultan promet la promulgation de nouvelles lois pour garantir la sécurité de ses sujets, mais aussi améliorer la perception des impôts et la conscription. Sous la pression des Européens, la charte du Hatti Humayun de 1856 ira cependant au-delà des réformes prévues.

« Elle proclame l'égalité de tous les sujets du sultan, quelle que soit leur religion devant l'impôt, la justice, l'instruction, les obligations militaires, ou l'accès aux emplois publics », indique l'historienne Chantal Verdeil. Enfin en 1876, bien que laissant au sultan de nombreuses prérogatives, la constitution établit une chambre de notables (nommés à vie par le sultan) et un parlement élu par le peuple. Celle-ci sera néanmoins suspendue dès l'année suivante.

GUERRE ET FAMINE



Victimes de la grande famine au mont Liban (1915-1918).

Novembre 1914. Entrée en guerre contre les puissances de l'Entente, l'armée ottomane occupe la Montagne et la Porte nomme à Damas un gouverneur à poigne : Djemal Pacha, désigné comme Le sanguinaire. Or s'il met fin quatre mois plus tard au statut spécial donné en 1861 à la montagne libanaise, s'il multiplie entre 1915 et 1916 les arrestations, déportations et exécutions de nationalistes et d'élites libanaises, il va surtout interdire dès le mois de décembre les exportations de céréales d'Alep et de Damas vers la Montagne et la côte. Cette décision, note l'historien Yann Bouyrat* *« ne doit pas être vue comme la preuve de ses intentions génocidaires à l'égard du Liban, mais comme une mesure de sécurité visant à éviter la constitution de stocks céréaliers sur le littoral, qui auraient pu servir une éventuelle armée d'invasion. »* Au même moment, les forces de l'Entente (France et Grande-Bretagne) organisent le blocus des côtes orientales de la Méditerranée : le Liban et les régions environnantes ne sont plus ravitaillés.

SAUVETAGE FRANÇAIS

Cette politique, ajoutée aux désorganisations liées à la Première Guerre mondiale, à la volonté des dirigeants ottomans de privilégier leurs armées par rapport aux populations civiles, ou encore à la spéculation de marchands de grain chrétiens comme musulmans, déclenche une terrible famine. Un tiers des habitants de la Montagne (soit environ 120 000 personnes) et 80 000 résidents du littoral vont y laisser la vie. En France, le ministre des Affaires étrangères Aristide Briand réagit dès 1916 en sollicitant l'aide des États-Unis, puis de l'Espagne pour l'envoi d'une aide humanitaire. En vain : Londres s'y oppose et Istanbul fait obstruction. L'armée française, installée depuis 1915 sur une île au large de Tartous, fait alors parvenir un peu d'or aux Libanais, pour leur permettre d'acheter des denrées en contrebande. Mais il faut attendre l'armistice d'octobre 1918 pour que soit donnée l'autorisation de lever le blocus et de ravitailler les populations. Les envois de denrées alimentaires vont dès lors se multiplier, les missionnaires se chargeant de les distribuer à la population. Et c'est à la suite de ce sauvetage du Liban que la France imposera sa mainmise sur la région.

A-L.B.

**Une crise alimentaire « provoquée » ? La famine au Liban, 1915-1918,* Yann Bouyrat, Actes du 138e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, « Se nourrir : pratiques et stratégies alimentaires », Rennes, 2013.

IBRAHIM NAOUM KANAAN COLLECTION

LA DIASPORA, L'AUTRE LIBAN

Il y a peu de pays où l'on est accueilli par un personnage sur le point de faire ses valises. C'est pourtant le cas sur le port de Beyrouth, où la statue de l'Émigré libanais, reproduction en bronze du sculpteur Ramiz Barakat, vêtu des traditionnels tarbouche et sarouel, tourne le dos au pays et semble espérer un avenir meilleur au-delà de la ligne d'horizon. L'exil a toujours accompagné l'histoire du Liban. Depuis le milieu du XIXe siècle, il a fallu fuir les guerres, les crises économiques, les conflits interconfessionnels et tenter une nouvelle vie dans des pays au quotidien moins turbulent. Il s'ensuivit une véritable hémorragie démographique, une dispersion à travers le monde d'un capital humain qui d'un côté a fait défaut au pays, mais qui de l'autre l'a rendu encore plus grand que son territoire. La diaspora libanaise, l'une des plus importantes et influentes du monde, n'a jamais cessé d'entretenir des rapports étroits avec ses villes et villages d'origine. Elle est aujourd'hui un élément crucial de l'identité et de l'économie, un pilier essentiel du développement du Liban. Son histoire est aussi celle d'un pays qui a survécu grâce à ceux qui en sont partis.

Des massacres de chrétiens maronites par les druzes du mont Liban dans les années 1840-60 sont à l'origine d'une première vague d'émigration, essentiellement des paysans, des petits propriétaires, qui laissent tout derrière eux et partent refaire leur vie en Amérique latine. L'effondrement du marché de la soie et la crise de la sériciculture, un secteur qui occupait alors la moitié de la population libanaise, provoquent de nouveaux exils au tournant du XXe siècle, bientôt amplifiés par les persécutions de l'Empire ottoman, vers l'Amérique du Nord et du Sud. *« Au début, l'église maronite a organisé les départs de ses fidèles ainsi que leur accueil à destination. Le clergé les a aidés à s'installer »*, insiste l'historien Christian Taoutel, professeur à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. *« Puis des filières migratoires fondées sur la base de liens de parenté ou de proximité villageoise se sont mises en place. Entre 1915 et 1918, la grande famine organisée par les Ottomans*



Fuyant les massacres interconfessionnels et les difficultés économiques et politiques sous l'Empire ottoman, de nombreux Libanais, principalement des paysans et petits propriétaires, émigrèrent en Amérique latine (ici en Argentine, en 1902).

ARCHIVO GENERAL DE LA NACIÓN ARGENTINA

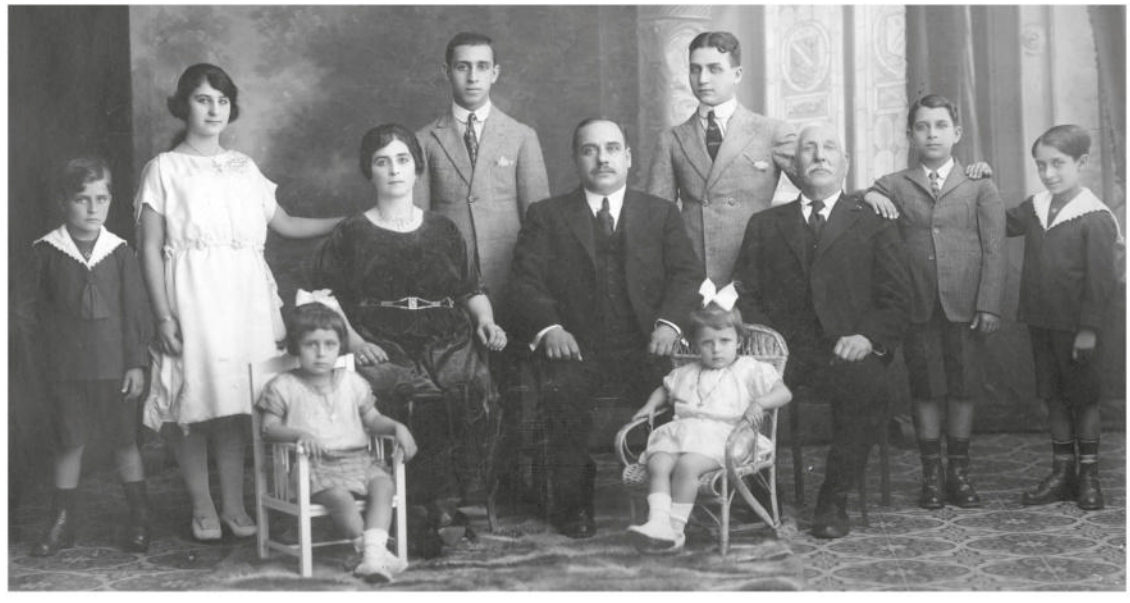
« Il n'existe de plus grande douleur au monde que la perte de sa terre natale », disait déjà Euripide au V^e^ siècle av. J.-C. La longue histoire de l'émigration libanaise est un tissu de malheurs et de tragédies, mais derrière se dessine aussi la réussite et la résilience d'un peuple incapable de couper le lien avec la mère-patrie.



La statue de l'Émigré libanais, en bronze, se dresse face au port de Beyrouth, avenue Charles Hélou. Elle représente un émigré en habit traditionnel, sarouel et tarbouche.

RAMIZ BARQUET

a provoqué la mort de 30 % de la population libanaise. Ça a été un sauve-qui-peut général, mais cette fois, les migrants avaient déjà des membres de leur famille, plus ou moins proches, des contacts établis à destination, et ils les ont rejoints. » Les départs sont massifs. Déjà, dans les années 1920, les émigrés libanais et leurs descendants sont aussi nombreux que les Libanais restés au pays ! La deuxième vague déferle au lendemain de la Seconde Guerre mondiale alors que le pays connaît plutôt une embellie économique. Mais les populations chiites installées dans la Bekaa et le Sud-Liban estiment ne pas y trouver leur compte et décident de prendre la route de l'Afrique de l'Ouest. La France, puissance coloniale de la région, favorise volontiers l'installation de ces habiles commerçants avec l'espoir qu'ils boostent l'économie locale. Dans les années 1960, cadres, techniciens et travailleurs spécialisés partent profiter de la manne pétrolière dans les pays du Golfe. Cette émigration d'opportunité, expatriation choisie et non définitive, n'est pas de même nature que les départs causés dès 1975 par les ravages de la guerre civile. Cette succession de combats confus, d'attentats, d'assassinats et d'expéditions punitives va pendant 15 ans provoquer la mort de 150 000 Libanais et la fuite de près d'un million d'entre eux, pas loin du quart de la population ! L'Europe, les États-Unis, le Canada, l'Australie sont désormais les destinations privilégiées. La relative période de calme des années 1990 et 2000 incite certains membres de la diaspora récente à tenter un retour au bercail, mais à partir de 2019, l'effondrement général de l'économie déclenche à nouveau une vague de départs. Contrairement aux diasporas arméniennes ou juives, la diaspora libanaise détonne par son hétérogénéité ethnicoreligieuse. Ses membres, même s'ils appartiennent à une communauté d'origine, même s'ils partagent une langue et des valeurs socio-







Dans les années 1920, fuyant les persécutions ottomanes, des Libanais émigrent massivement vers l'Argentine et le Brésil. Souvent partis de modestes débuts, ils s'imposent rapidement dans le commerce et l'industrie textile, et leurs descendants accèdent aux professions libérales voire à des fonctions politiques de premier plan, comme Michel Temer, ancien président du Brésil.

DR

culturelles communes, affichent des identités multiples, au point que certains y voient un agrégat de communautés individuelles plutôt qu'une véritable diaspora. *« Effectivement, les Libanais ne parlent pas d'une même voix. Le pays compte 18 confessions différentes »* rappelle Christian Taoutel , *« mais c'est aussi cela la démocratie, c'est plutôt sain et la diaspora reflète cette diversité confessionnelle. Peut-être faut-il parler de "diasporas" au pluriel… »* En tout cas, la ou les diasporas libanaises sont plutôt bien structurées et se répartissent géographiquement en fonction de logiques confessionnelles. Les États-Unis, le Canada, l'Europe et l'Australie sont devenus les territoires de prédilection des chrétiens maronites tandis que l'Afrique reste l'apanage des chiites. Les sunnites libanais, eux, ont préféré investir les pays du Golfe. Si, dans le pays, les diverses communautés se jalousent et se déchirent, à l'étranger les Libanais de la diaspora semblent faire abstraction de leurs oppositions ou du moins les mettent en sourdine pour se consacrer pleinement à leur réussite économique et sociale. Car il faut bien reconnaître que leurs succès sont impressionnants. Ils ont souvent fait leurs débuts dans des professions d'interface entre producteurs et consommateurs : commerçants, négociants ou intermédiaires. Ainsi au Brésil, les premiers immigrés se sont faits colporteurs et ont dominé le secteur en moins de deux générations, avant de se tourner vers le commerce, et plus particulièrement l'industrie textile.

En quelques années, de nombreux enfants d'origine libanaise se sont orientés vers des études leur permettant d'accéder aux professions libérales, à l'administration ou au secteur industriel. Et certains d'entre eux ont été plus loin encore, comme l'ancien président de la République Michel Temer ou l'ex-maire de São Paulo Fernando Haddad. Les Libanais ont contribué à l'essor économique des pays dans lesquels ils se sont installés. C'est le cas également en Afrique de l'Ouest, où d'abord établis comme commerçants de produits importés, ils ont dans un second temps investi dans l'immobilier, l'industrie de transformation ou les banques, agissant comme un puissant catalyseur dans plusieurs secteurs clés de la région. Une réussite à mettre sans doute sur le compte de leur grande capacité d'adaptation et de leur souplesse de relations avec les autochtones. *« Il ne faut pas non plus oublier leur haut niveau d'éducation : dès la fin du XIX^e siècle, les missionnaires européens ont implanté des écoles dans tout le pays, chose unique dans le monde arabe »*, ajoute Christian Taoutel , *« leur maîtrise des langues étrangères et leurs contacts dans le pays d'immigration font qu'ils n'ont pas de difficulté à s'intégrer. Il n'y a pas d'immigrés clandestins libanais. »*

LE CÈDRE AUX OISEAUX

Quels que soient ses succès, la diaspora n'oublie pas les liens indéfectibles qui la rattachent à la mère-patrie. Elle a toujours manifesté le souci du destin politique et économique de sa terre natale : dès le lendemain de la Première Guerre mondiale, les maronites en exil ont poussé le gouvernement français à créer dans sa zone d'autorité un « Grand Liban » au profit des chrétiens. Plus tard, pendant la guerre civile, la diaspora s'est démenée pour que les pays dans lesquels elle était installée s'impliquent dans le conflit et puissent trouver une solution à la crise. Mais bien plus que les efforts diplomatiques, ce sont bien les envois de fonds de l'étranger qui permettent de maintenir à flot le pays. Selon le FMI, sur la période 1990-2003, le Liban a reçu en moyenne plus de 2 milliards de dollars par an. L'an dernier, les transferts ont atteint 6,7 milliards de dollars, soit 30 % du PIB, une contribution majeure à l'économie du pays et des ménages. Une large partie des investissements directs au Liban est effectuée par les émigrés libanais. *« Sans la diaspora, le Liban aurait disparu depuis longtemps »*, souligne Christian Taoutel, *« il n'y a pas une famille qui ne reçoive pas d'argent de l'étranger. Personnellement, j'ai la moitié de ma famille en dehors du Liban, et c'est mon frère émigré aux USA qui subvient aux besoins de ma mère malade. Sans lui, la situation serait très compliquée. »*

A *priori*, il n'est jamais bon pour un pays de voir ses forces vives lui échapper, mais les conséquences de l'émigration massive sur l'économie et la société sont complexes et multiples. En plus de la stagnation démographique, la forte proportion d'hommes dans les postulants au départ (deux tiers environ) a déséquilibré la structure par genre de la population et augmenté le taux de célibat chez les femmes. Pour les remplacer, il a fallu faire massivement appel à une main-d'œuvre étrangère peu qualifiée. Certains villages complètement dépeuplés ne sont plus que des lieux de mémoire qui font parfois l'objet de pèlerinage de quelque lointain descendant d'émigré. Par ailleurs, la forte émigration de chrétiens, le plus souvent vers des pays lointains et donc à très faible taux de retour, compromet la survie de cette communauté à laquelle le pays doit pourtant son existence historique. Malgré tous ces préjudices, la fuite d'une partie de la population libanaise a garanti la survie du pays : en plus des précieux transferts de fonds, elle permet de sauvegarder un capital humain à l'abri des conflits tout en lui offrant des opportunités d'éducation et d'expériences professionnelles dans les pays les plus développés. *« Chaque famille élabore des stratégies à long terme. Ma sœur qui a quatre enfants a décidé d'en envoyer deux à l'étranger pour une meilleure formation et d'en garder deux ici pour qu'ils conservent le patrimoine familial »*, raconte Christian Taoutel. *« Ce sont des choix difficiles. Car si rester est un sacrifice, partir en est un autre. Certains sont appelés à devenir des arbres qui s'enracinent. D'autres sont comme des oiseaux qui s'envolent. Et seuls quelques-uns reviendront vers l'arbre d'origine. »*

Christophe Migeon

À LIRE

Le peuple libanais dans la tourmente de la Grande Guerre 1914-1918, Christian Taoutel, Presses de l'Université Saint-Joseph, 2018.

La nébuleuse des chiffres

Combien sont-ils aujourd'hui, ces émigrés et descendants d'émigrés éparpillés sur tous les continents? En l'absence de toute collecte de données, et le dernier recensement ayant eu lieu en 1932, il est bien compliqué de donner des chiffres exacts. Des statistiques concoctées par le ministère des Affaires étrangères en 2018 évoquent 5,5 millions de citoyens libanais dont un quart vivrait à l'étranger. En tenant compte des descendants de première, deuxième, voire troisième génération, le chiffre pourrait monter jusqu'à 12 voire 14 millions de membres, dont 2,5 millions en Amérique du Nord, 8,5 millions en Amérique du Sud (Brésil, Argentine, Colombie), 450000 en Europe (dont la moitié en France) et 430000 en Océanie.



INTERFOTO / SAMMLUNG RAUCH / AURIMAGES

LE RÊVE FRANCO-LIBANAIS

Une relation privilégiée entre les deux pays, qui remonterait aux croisades : ce mythe, qui atteint son apogée au XIX^e siècle, a par la suite été instrumentalisé pour légitimer l'influence politique de Paris au Proche-Orient.

« *Les maronites sont les Français de l'Orient* », affirment, un rien péremptoires, l'historien Joseph-François Michaud et son disciple Jean-Joseph Poujoulat dans leur *Correspondance d'Orient* (1833-1835). Les deux comparses voient même dans les patronymes européens de certains d'entre eux la preuve que, quelques siècles auparavant, *« des Francs du temps des croisades se sont mêlés à la peuplade catholique du Liban »*. Et ils ne sont pas les seuls intellectuels français à réserver une place à part dans leur imaginaire à ce petit pays. *« C'est à la vue du Liban et de ses montagnes que j'ai senti tout ce que la nature a de grand et de sublime dans l'Orient »*, s'extasie François-René de Chateaubriand dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). *« Le Liban a été pour moi le plus charmant de tous les pays de l'Orient. […] C'était un de ces lieux où l'âme semble respirer plus à l'aise, comme si elle échappait pour un moment aux misères de la vie terrestre »*, renchérit Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient* (1851). Cet attachement profond repose-t-il sur des bases historiques ou témoigne-t-il seulement d'une fascination pour l'exotisme oriental ? Il existe certes une proximité culturelle, mais aussi politique et religieuse entre la France et le Liban, qui compte en proportion la plus grande communauté chrétienne du monde arabe. Un lien souvent présenté comme « naturel », mais qui est en vérité le fruit d'une longue construction… et qui a été largement exagéré, voire mis en scène, de part et d'autre, à des fins politiques.

Lors de la Première Croisade, le mythe de l'apparition de saint Georges sur le mont des Oliviers à Jérusalem en 1099 symbolise la conquête chrétienne du Levant et le début de l'occupation croisée, y compris du Liban actuel (gravure sur bois de H. Pisa d'après un dessin de Gustave Doré, 1875).

LES CROISADES

À commencer par le mythe fondateur qui voudrait que les relations franco-libanaises trouvent leur origine dans les croisades, entreprises du XI^e au XIII^e siècle par les chrétiens d'Occident dans l'intention de récupérer les lieux saints et de consolider la présence chrétienne en Orient. La figure du croisé français, perçu comme le défenseur de la foi, s'inscrit alors dans l'imaginaire collectif comme un modèle pour les relations futures entre la France et les chrétiens d'Orient, notamment les maronites. Guillaume de Tyr, l'un des plus grands chroniqueurs des croisades, évoque ainsi dans sa *Chronique* (1095 à 1184) la conversion des maronites au catholicisme et leur alliance avec les croisés en 1182 : *« Déposant leur faiblesse, l'erreur, qui les avait mis si longtemps en péril, abjurée auprès du patriarche d'Antioche Amaury, ils revinrent à l'unité de l'Église catholique, adoptèrent la foi orthodoxe, prêts à embrasser et observer en tout respect les traditions de l'Église romaine. »* Cependant, cette lecture romantique d'une alliance naturelle entre les croisés et les maronites est quelque peu simpliste. En réalité, ces derniers, minoritaires au sein de l'Empire ottoman, ont souvent navigué entre différentes puissances pour garantir leur survie et leur autonomie. Selon



Le siège de Damas de 1148 (tiré de la *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier* – traduction en français de l'histoire des croisades, rédigée en latin par Guillaume, archevêque de Tyr, manuscrit de la fin du XV^e^ siècle).

Henry Laurens, historien spécialiste des relations entre la France et le Levant, *« la véritable continuité des relations franco-libanaises ne commence pas avec les croisades, mais bien plus tard, sous François I^er^ et Louis XIV, lorsque la France développe une politique active de protection des chrétiens d'Orient »*. C'est donc trois à quatre siècles après la fin des croisades que les bases d'une alliance franco-libanaise sont réellement posées.

CHRÉTIENS D'ORIENT

En 1649, la France commence officiellement à intervenir dans les affaires religieuses des maronites. Louis XIV, en tant que « Très Chrétien », décide de prendre sous sa protection le patriarche ainsi que les ecclésiastiques vivant au mont Liban. Cette protection est avant tout symbolique, car elle n'est pas reconnue par les autorités ottomanes, mais elle marque le début d'un soutien affirmé aux chrétiens d'Orient. Les missions catholiques françaises, encouragées par la monarchie, jouent un rôle crucial dans cette entreprise. Henry Laurens explique ainsi que *« le soutien de la France aux maronites aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles était essentiellement religieux, à travers des actions missionnaires et éducatives. Ce n'est qu'au XIX^e^ siècle que la dimension politique et militaire de cette relation se renforce »*. En effet, l'idée de relations privilégiées entre habitants de la Montagne et la France se répand au XVIII^e^ siècle, sous l'influence des druzes qui se font passer pour des descendants d'un groupe de croisés conduit par le comte de Dreux. Puis, après la révolution industrielle et l'expansion coloniale, la France cherche à accroître son influence au Proche-Orient en s'appuyant sur les chrétiens maronites comme relais locaux.

C'est donc au XIX^e^ siècle que le rêve franco-libanais atteint son apogée. Lors de la campagne d'Égypte de Napoléon I^er^ (1798-1801), la présence française



Plaque offerte par la jeunesse de Bécharré, marquant le cèdre où Lamartine et sa fille Julia, en 1832, auraient gravé leurs noms (la neige les aurait en réalité empêchés d'atteindre cet arbre).

BRITISH LIBRARY / AURIMAGES - AKG-IMAGES / GERARD DEGEORGE

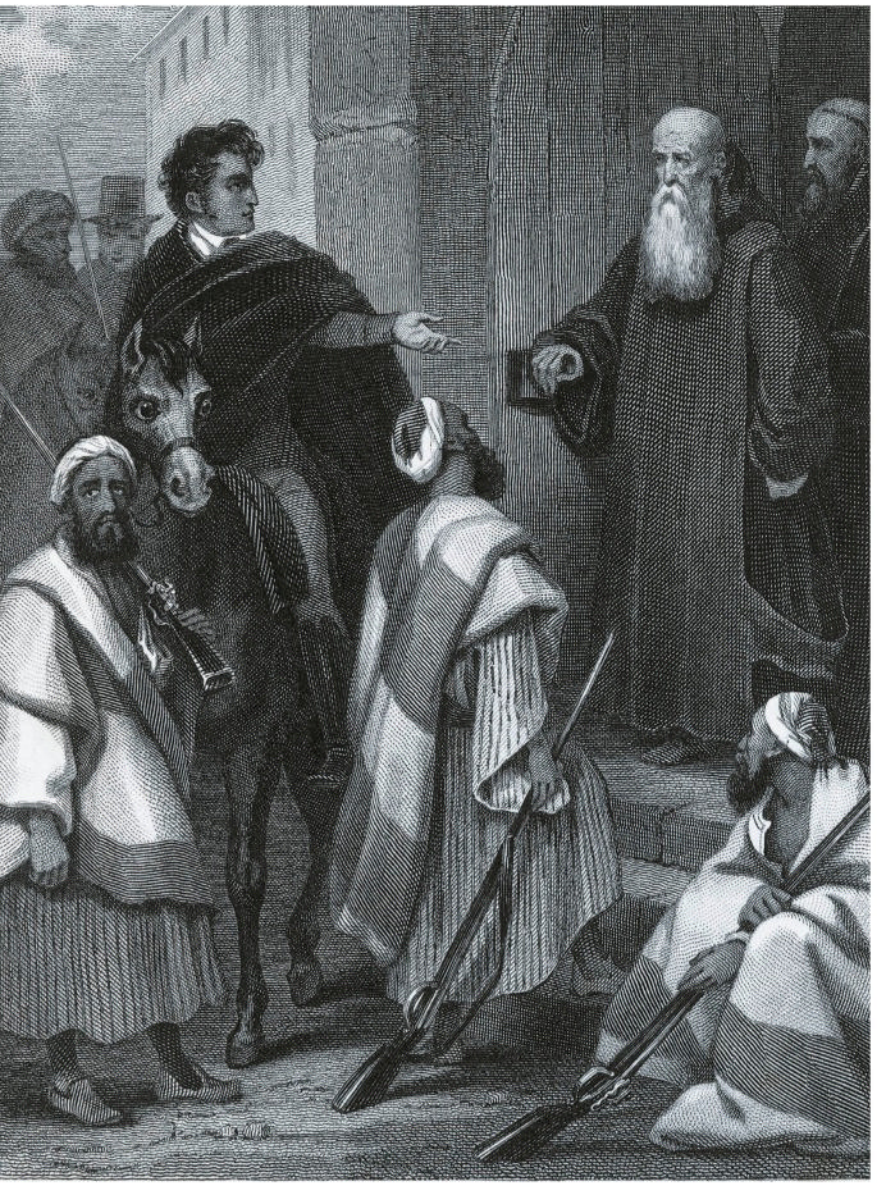


Illustration pour l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, en 1811.

dans la région encourage des échanges culturels et commerciaux, créant un réseau de soutien parmi les communautés chrétiennes maronites du Liban, qui voyaient dans la France une puissance protectrice face aux Ottomans. Napoléon apporte son aide à ces communautés, cherchant à les rallier à ses projets stratégiques. À ces manigances politiques vient s'ajouter, au milieu du XIX[e] siècle, l'influence des écrivains romantiques français. Certains de ces auteurs entreprennent de réhabiliter les croisades, vues comme une preuve de la supériorité de la chrétienté sur l'islam. Fascinés par l'Orient, ces écrivains contribuent à créer une image du Liban vu comme une terre mystique, où la France aurait un rôle civilisateur à jouer. François-René de Chateaubriand, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, dépeint ainsi le Levant comme une terre sacrée, où les vestiges des croisades se mêlent à une quête spirituelle contemporaine, et présente la France comme le protecteur naturel des chrétiens d'Orient, en particulier des maronites, en qui il voit des descendants spirituels des croisés. Il écrit : *« Ce pays offre à l'esprit une image vive de ces événements qui touchèrent de si près la destinée de la France et de l'Europe. »* Cette vision romantique est reprise par Alphonse de Lamartine, dont le *Voyage en Orient* (1835) célèbre également la foi pure des maronites, qu'il appelle les *« chrétiens des montagnes »*. Cette perception du Liban comme un refuge chrétien dans un monde musulman, puissante tout au long du XIX[e] siècle, contribue à renforcer l'idée que la France a une mission à accomplir dans la région. L'universitaire américain Edward Saïd, dans *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* (1978), souligne que cela reflète avant tout les fantasmes occidentaux d'un Orient mystérieux, que les puissances européennes cherchent à contrôler : *« L'Orient a été presque une invention de l'Europe, depuis l'Antiquité un lieu de romance, de créatures exotiques, de souvenirs et paysages obsédants, de remarquables expériences. […] Cette image persistante de l'Orient immobile, hors de l'histoire, oppose son éternité à l'histoire et à l'évolution de l'Occident. »*

LE PHÉNICIANISME

Pourtant, la relation n'est pas à sens unique ; le Liban ne se prive pas de rappeler ses liens privilégiés avec la France pour obtenir un soutien de sa part. Au moment où éclatent les troubles entre druzes et maronites au mont Liban, entre 1840 et 1860, des auteurs maronites lancent des appels à l'opinion française. L'idée d'alliance croisée est alors mise en avant par les deux parties, pour légitimer leur collaboration politique. *« Les autorités reprennent à leur compte l'imaginaire romantique des croisades, faisant remonter la protection de la France à Charlemagne,* explique Bernard Heyberger, historien spécialiste des chrétiens d'Orient. *Selon elles, les maronites auraient été les premiers croisés, qui, depuis la conquête arabe, auraient mené la résistance contre l'islam et l'hétérodoxie chrétienne. »* Et ça fonctionne : les Français manifestent un élan de solidarité envers les chrétiens du Liban, qui renforce leur attachement à une France vue comme protectrice. *« L'évocation des croisades a aussi permis de donner une profondeur historique et une légitimité morale à l'ingérence française au Liban »,* note Bernard Heyberger.

À la même époque, alors que s'écrit le roman national libanais, émerge un courant de pensée nommé « phénicianisme ». *« Des auteurs maronites, après avoir relu des textes antiques et bibliques qui vantaient les qualités de navigateurs et de commerçants des habitants de la côte, que les Grecs appelaient*

AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY



Gravure extraite de *Mission de Phénicie*, 1864, par Ernest Renan (1823–1892).

AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIB. / A. DAGLI ORTI

"Phéniciens", décident d'appeler leur pays "Phénicie" », rappelle Bernard Heyberger. Ce phénicianisme, qui se développe à la fois en France et au Liban, soutient que les maronites sont les descendants directs des Phéniciens, une civilisation qui a prospéré avant l'arrivée des conquérants arabes. Cette idée, popularisée par des intellectuels comme Ernest Renan, permet aux maronites de se distinguer des Arabes musulmans et de revendiquer une identité méditerranéenne et occidentale. Dans sa *Mission de Phénicie* (1864), Renan relate les fouilles archéologiques qu'il a entreprises au Liban pour prouver cette continuité entre les Phéniciens et les Libanais modernes. Il voit dans ce pays *« plus qu'une montagne, le dernier refuge d'une civilisation antique et glorieuse »*. Cette idée est reprise par des auteurs libanais comme Charles Corm, qui contribuent à forger une conscience nationale centrée sur l'héritage phénicien. *« Mais c'est au XX^e siècle que l'identification entre les Libanais modernes et les Phéniciens s'effectue vraiment*, précise Bernard Heyberger. *Les partisans de la nation libanaise la réaffirment pour s'en glorifier et légitimer leurs propres valeurs, comme la démocratie et le capitalisme libéral, censément liées à cet héritage. Ils désiraient aussi ancrer leur nation dans une civilisation méditerranéenne dominée par l'Occident. »* L'historien libanais Kamal Salibi, dans *A House of Many Mansions* (1988), souligne que cette idéologie a été utilisée par les élites maronites pour se rapprocher des cultures européennes, notamment de la France : *« Le phénicianisme est né d'une tentative de se distancier des Arabes et de revendiquer une identité propre, distincte de l'environnement islamique. »* Il devient ainsi un élément central du discours nationaliste libanais au début du XX^e siècle. En 1920, lors de la création du Grand Liban, cette idéologie sert de base pour justifier l'indépendance du pays vis-à-vis de la Syrie et du monde arabe et soutenir les revendications maronites d'un État distinct.



LE MANDAT FRANÇAIS

L'instauration du mandat sur le Liban en 1920, confié à la France par la Société des Nations, est souvent présentée comme l'aboutissement naturel des relations historiques entre la France et les maronites. La France, après avoir soutenu les maronites pendant des siècles, prend officiellement en charge l'administration du pays, consolidant ainsi son rôle de protectrice des chrétiens d'Orient. Toutefois, derrière cette image idyllique se cache une réalité politique bien plus complexe. Le Grand Liban, proclamé en 1920, inclut des territoires musulmans, notamment les régions de Beyrouth, Tripoli et la plaine de la Bekaa, ce qui rompt l'équilibre démographique en faveur des maronites. Dès lors, les tensions intercommunautaires s'accroissent, les musulmans percevant le mandat français comme une tentative de favoriser les maronites au détriment des autres communautés religieuses. Henry Laurens explique que *« la France a tenté de maintenir un équilibre entre les différentes communautés religieuses du Liban, mais cette politique a souvent conduit à des tensions intercommunautaires exacerbées par les rivalités locales et les ingérences étrangères »*. Si les maronites bénéficient du soutien français, les musulmans sunnites et chiites, ainsi que les druzes, voient d'un mauvais œil cette domination chrétienne. Le mandat français s'inscrit également dans une logique coloniale. Comme le souligne Raymond Hinnebusch, historien spécialiste des relations internationales à l'université St Andrews (Royaume-Uni), *« le mandat français sur le Liban était en grande partie une forme de néocroisade, justifiée par la protection des chrétiens, mais visant surtout à contrôler la région pour des intérêts coloniaux »*. La France, en quête de domination au Proche-Orient face à la Grande-Bretagne, utilise les maronites comme relais pour asseoir son influence.

UN CONTRÔLE DE TYPE COLONIAL

La guerre civile libanaise (1975-1990) marque un tournant dans la relation entre la France et le Liban, mais aussi dans la manière dont l'histoire du pays est perçue et racontée. Ce conflit s'accompagne d'une effort est entrepris pour réécrire l'histoire nationale. *« L'historiographie libanaise a cherché à forger une histoire commune,* explique Candice Raymond, chercheuse à l'Institut français du Proche-Orient, à Beyrouth. *Cet effort visait à transcender les divisions confessionnelles qui avaient marqué le passé et à établir une mémoire partagée. »* Cependant, cet effort se heurte à de nombreuses résistances, liées aux tensions entre maronites, sunnites et chiites, et par la difficulté de concilier les différentes mémoires du conflit. Un projet de création d'un manuel d'histoire unifié, destiné à être enseigné dans toutes les écoles libanaises, est lancé dans les années 1990. Ce manuel présente le mandat français comme une période complexe où la France, bien qu'ayant contribué au développement de certaines institutions éducatives et administratives, a également imposé un contrôle de type colonial. La vision est équilibrée entre les apports infrastructurels et culturels de la France et les ressentiments de diverses communautés libanaises face à cette domination étrangère – contrairement aux approches passées, qui pouvaient glorifier ou critiquer fortement la présence française, selon les perspectives communautaires. La création du Grand Liban en 1920 y est présentée comme une initiative française motivée par des alliances avec certaines élites locales, notamment chrétiennes maronites, mais aussi comme une source de tensions avec les communautés musulmanes qui se sentaient exclues. Une vision bien plus nuancée que ce qui a pu être raconté auparavant. Toutefois, comme le souligne l'historien libanais Ahmad Beydoun, le projet a échoué en raison des tensions politiques et religieuses qui persistent dans le pays : *« Le manuel d'histoire unifié est devenu un champ de bataille idéologique, où chaque communauté cherche à imposer sa propre vision de l'histoire du Liban. » « En effet,* confirme Candice Raymond, *certains groupes confessionnels ont exprimé leur opposition à une histoire qui minimise leur rôle ou qui chercherait à niveler des différences vécues comme essentielles. Cette résistance reflète une méfiance persistante envers un récit national unique, perçu comme une menace pour la mémoire et l'identité*

LES MUSULMANS PERÇOIVENT LE MANDAT FRANÇAIS COMME UNE TENTATIVE DE FAVORISER LES MARONITES

remise en question des fondements mêmes du projet national libanais. Les tensions entre chrétiens et musulmans, entre factions maronites, druzes et chiites, révèlent les failles d'un système politique fondé sur une répartition confessionnelle des pouvoirs. À l'issue de la guerre, les accords de Taëf (1989) prévoient la réconciliation des différentes communautés libanaises et la mise en place d'un nouvel équilibre politique. Dans ce contexte, un *spécifiques de chaque communauté. »* Le rêve franco-libanais est un récit complexe, où se mêlent mythes, réalité historique et enjeux politiques. Il continue de résonner dans l'imaginaire collectif, mais il est de plus en plus remis en question par la complexité de la réalité libanaise, un pays qui reste au défi de réconcilier son passé avec les aspirations contemporaines de ses différentes communautés.

Cécile Gérardin



SAMI SOHL ALBUM / AFP

INDÉPENDANCE

En 1943, le Liban accède enfin à l'indépendance, longtemps entravée par le mandat français. Ses dirigeants concluent alors un pacte national qui organise le confessionnalisme politique en complément de la Constitution de 1926. Une répartition des pouvoirs censée être transitoire, mais devenue permanente…

En ce 22 novembre 1943, Beyrouth est en liesse. Le pays du Cèdre vient de s'émanciper du mandat français et acclame son nouveau président, Béchara el-Khoury, qui fait une entrée triomphale au Sérail. Cette date sera celle de la fête nationale, commémorant l'accès à l'indépendance. Désormais, le destin des Libanais est entre leurs mains. Pour préserver un fragile équilibre entre communautés religieuses, leurs chefs de file ont scellé un pacte national, qui régit la répartition des pouvoirs. Il ne parviendra pas à empêcher les crises futures…

« Tous les problèmes étaient présents en germe lors de la création du Grand Liban en 1920 », estime François Boustani, auteur d'un livre récent sur la construction de l'identité libanaise. Enraciné dans les accords Sykes-Picot de 1916, le mandat de la Société des Nations de 1923 engage la France à faire du Liban un État moderne, destiné à devenir un jour indépendant. *« La France était tenue de doter la Syrie et le Liban d'un* "statut organique préparé d'accord avec les autorités indigènes et tenant compte des droits, intérêts et vœux des populations", *dans un délai de trois ans, expirant le 29 septembre 1926 »*, précise François Boustani. Nommé haut-commissaire en novembre 1925, Henry de Jouvenel fait face à l'opposition musulmane. Toutefois, les sunnites libanais ne prennent pas les armes, et seule une petite partie des druzes s'associe à la révolte qui fait rage côté syrien. *« Quant aux chiites, ils commencent à adhérer à l'idée du Grand Liban lorsque la*

Le 22 novembre 1945, le président Béchara el-Khoury salue le drapeau libanais lors du premier défilé militaire organisé à la place des Martyrs à Beyrouth depuis l'Indépendance.

France reconnaît en 1926 leur droit à être jugés selon leur propre rite jaafarite », explique François Boustani.
La recherche d'un consensus dans l'élaboration de la Constitution s'appuie sur un conseil représentatif. Proclamée le 23 mai 1926, elle s'inspire de celle de la Troisième République, adaptée au contexte local. *« Le système confessionnel s'inscrit dans la continuité du régime des millets mis en place sous l'Empire ottoman, qui reconnaissait l'autonomie de quatre groupes religieux dans l'organisation de la vie communautaire »*, précise François Boustani. La Constitution institue deux chambres (le Sénat sera supprimé dès 1927) et confère des pouvoirs importants au président. La liberté religieuse est garantie, mais chaque individu est défini juridiquement et politiquement par sa confession d'appartenance. L'article 95 introduit *« à titre transitoire »* une représentation équitable des communautés dans les emplois publics et la composition du ministère.

PACTE ET FRACTURES

Les traités d'indépendance négociés avec le Liban et la Syrie en 1936 ne sont pas ratifiés. Le 8 juin 1941, sur fond de rivalité franco-britannique, le général Catroux leur promet à nouveau l'indépendance, censée intervenir après le départ des troupes vichystes. Mais lorsque les Alliés prennent le contrôle des mandats français, les pétainistes obtiennent que la France libre soit exclue de la convention d'armistice signé à Saint-Jean-d'Acre. Grâce aux « accords interprétatifs » arrachés par le général de Gaulle à Oliver Lyttelton, représentant britannique au Caire, la France libre va toutefois garder le contrôle de la sécurité intérieure.
Le torchon brûle entre de Gaulle, qui voudrait reporter à l'après-guerre l'indépendance du Liban, et le général Edward Spears, un proche de Churchill. *« Pour renforcer le courant indépendantiste, Spears encourage la formation d'un attelage entre un maronite, Béchara el-Khoury et un sunnite, Riad el-Solh. »*
À l'été 1943, ceux-ci se rencontrent dans la résidence de Béchara el-Khoury à Aley. Sans témoins, ils concluent le pacte national qui va régenter la vie publique libanaise pendant plusieurs décennies, bien qu'il n'ait jamais été couché par écrit.
À la suite des élections législatives remportées par les indépendantistes, Béchara el-Khoury est élu président le 21 septembre, et nomme Riad el-Solh Premier ministre. *« Celui-ci abolit l'article de la Constitution qui donnait plein de pouvoirs à la puissance mandataire, ce qui revient à proclamer l'indépendance »*, souligne François Boustani. La situation se tend et le 11 novembre, Jean Helleu, délégué général par intérim de la France libre, fait incarcérer Béchara el-Khoury, Riad el-Solh et plusieurs ministres à la citadelle de Rachaya, à 85 km de Beyrouth. *« Richard Casey, un représentant britannique, a alors remis au général Catroux un ultimatum, menaçant de déclarer la loi martiale si les responsables politiques libanais n'étaient pas libérés. Les chars britanniques ont pris position dans Beyrouth… »*, raconte François Boustani. Le 22 novembre, les responsables libanais sont libérés : l'indépendance du Liban est actée.
Le pacte national a organisé le confessionnalisme politique : traditionnellement, la présidence de la République revient à un maronite, le Premier ministre est sunnite et le président de la chambre des députés, chiite. De plus, des quotas sont mis en place pour les sièges parlementaires et les postes ministériels. Toutefois, si les chrétiens ont dit non à la protection de la France, et les musulmans, non à l'union avec les pays arabes, *« deux négations ne font pas une nation »*, estime en 1948 un journaliste de *L'Orient*. De fait, les tensions entre communautés vont se raviver, conduisant à la guerre civile en 1975… L'accord de Taëf de 1989, qui a redistribué les pouvoirs, a rappelé le caractère transitoire du confessionnalisme politique. *« Quels que soient ses défauts, ce système a permis de préserver l'écosystème communautaire en empêchant la communauté la plus puissante d'écraser les communautés les plus faibles »*, note François Boustani. Sa suppression pourrait précipiter une instabilité plus grande encore.

Marielle Mayo

À LIRE

Liban, genèse d'une nation singulière, François Boustani, Erick Bonnier Éditions, 2020.



Le général Georges Catroux, qui avait proclamé l'indépendance de la Syrie et du Liban le 8 juin 1941, a été nommé commandant en chef des forces françaises libres au Levant le 24 juin 1941. La photographie date du 18 juillet 1941, peu après l'armistice de Saint-Jean-d'Acre du 14 juillet, qui a mis fin à la guerre du Levant opposant les forces de Vichy aux troupes britanniques et à la France libre.

KEYSTONE-FRANCE / GAMMA-RAPHO

L'IMPOSSIBLE

Fragilisé par sa mosaïque démographique, le pays se voit happé par les conflits de ses voisins, quelques années à peine après s'être affranchi de la tutelle française.



« *Le pacte n'est autre chose qu'une entente entre les deux éléments dont se compose la population de la patrie libanaise, en vue de fondre leurs différentes tendances dans une idéologie commune : indépendance complète et achevée du Liban sans recourir à la protection de l'Occident, ni à l'union ou à la fédération avec les pays d'Orient.* » En 1943, le président de la jeune République libanaise Bechara El-Khoury instaure un système politique fondé sur la coexistence des communautés confessionnelles qui composent le pays, le dernier recensement de 1932 reflétant une quasi-égalité numérique entre chrétiens et musulmans. Mais ce pacte national a également pour objectif d'affirmer l'indépendance du pays, soucieux de rester distant vis-à-vis des conflits régionaux : « *Le Liban se méfie de tout ce qui pourrait porter atteinte à sa souveraineté nationale* », souligne Xavier Baron, spécialiste du Proche-Orient, dans son *Histoire du Liban*. La stabilité qui caractérise le pays durant les années qui suivent lui vaut d'être baptisée la Suisse de l'Orient : « *À la différence des pays voisins, ébranlés par la Seconde Guerre mondiale*, souligne Fabrice Balanche, spécialiste de géographie politique du Moyen-Orient à l'Université de Lyon, *le pays attire les capitaux qui affluent.* » Beyrouth devient la principale place bancaire du Moyen-Orient et le président Camille Chamoun, élu en 1952, promettra dans son discours d'investiture la neutralité du Liban. Pourtant, dans la tourmente des relations internationales, le pays voit naître les premiers conflits internes, alimentés par l'ingérence de ses voisins.

SOLIDARITÉ ARABE

Le pacte national craquelle d'abord avec la proclamation de l'État d'Israël le 14 mai 1948, lorsque le Liban se trouve pris dans le conflit israélo-palestinien. Il rejoint les États arabes de la région et entre en guerre contre l'État juif, après s'être prononcé contre le plan de partage proposé par l'ONU : « *Les États arabes, dont le Liban, votent contre cette résolution en soulignant notamment que le plan de partage accorde 54 % du territoire aux Juifs alors qu'ils ne représentent que 30 % de la population* », rappelle Xavier Baron. *Dans les heures qui suivent cette décision, des forces armées arabes, sans coordination, étriquées et rivales, pénètrent en Palestine où la Grande-Bretagne met fin à son mandat.* » Le général

SOUVERAINETÉ



UPPA / AURIMAGES

Le 7 octobre 1958, des phalangistes, majoritairement issus de la communauté chrétienne maronite, partisans d'un Liban indépendant de l'influence arabe, défilent avec un cercueil factice de Rachid Karamé, symbole de leur rejet du Premier ministre sunnite.

libanais Fouad Chéhab fait le choix d'une position défensive le long de la frontière libanaise, n'ayant pas les moyens de se lancer dans une campagne militaire, mais *« il faut que le Liban soit présent dans le conflit par solidarité arabe et pour préserver la réputation de son armée »*, précise le spécialiste. La défaite arabe, face à Israël, conduira à la Nakba, la « catastrophe » du peuple palestinien : la moitié de la population palestinienne a fui les combats et trouve refuge dans les pays frontaliers ; parmi eux, le Liban. *« Par solidarité et parce que le Liban est une démocratie, on y accueille les réfugiés en pensant que leur présence serait temporaire, qu'ils rentreront chez eux, à commencer par les réfugiés eux-mêmes »*, souligne Fabrice Balanche. Or, les événements de 1948 vont contribuer à la lente déstabilisation du pays du Cèdre.

En quelques mois, 110 000 Palestiniens arrivent au Liban et constituent alors près de 10 % de la population : une dizaine de camps se développent du nord au sud du pays. *« Les villes portuaires libanaises sont les principales aires de transit des réfugiés palestiniens. D'autres villes littorales font aussi office de lieu de premier accueil, et ce par leur fonction ferroviaire. Tyr, Saïda, Beyrouth et Tripoli sont les quatre princi-*

pales villes qui accueillent des réfugiés qui ont quitté la Palestine par le train », détaille l'historien Mohamed Kamel Doraï. Le conflit palestinien et l'arrivée d'une population à 80 % musulmane sur le territoire libanais bouleverse la configuration communautaire et engendre une profonde division politique : *« l'équilibre entre chrétiens et musulmans n'existe plus »*, souligne Fabrice Balanche, et la crainte d'un changement radical de la répartition confessionnelle se fait jour. Pour les chrétiens, les Palestiniens sont une menace, tandis que pour les druzes, ils sont l'occasion de contester l'hégémonie chrétienne.

CONFLIT COMMUNAUTAIRE SUR FOND DE GUERRE FROIDE

En 1958, un premier conflit national éclate, résultat des tensions communautaires qui s'intensifient dans le pays. Un événement le précipite : la création le 1er février de la République arabe unie, où la Syrie rejoint la proposition du président égyptien Nasser qui rêve d'unir le monde arabe, et s'allie politiquement à l'Égypte. La RAU devient un nouveau motif de dissension au Liban et cristallise les oppositions, estime Fabrice Balanche : *« Des troubles éclatent entre le gouvernement de Camille Chamoun, chrétien de droite, et la gauche libanaise qui exige que le Liban suive le chemin de la Syrie, en espérant pouvoir prendre le pouvoir »*. Celles-ci avaient déjà surgi au moment où le président libanais décidait d'adhérer à la doctrine Eisenhower, destinée à combattre le communisme au Moyen-Orient. En pleine Guerre froide, le gouvernement opte pour un alignement sur les États-Unis… et est alors accusé de faire une entorse au principe de souveraineté. Des émeutes éclatent entre pro-occidentaux et promusulmans après que le directeur du journal d'opposition le *Télégraphe* soit assassiné, et ébranlent à nouveau le pacte national. *« Le régime de Camille Chamoun sera sauvé par une intervention américaine*, précise Fabrice Balanche, *qui profite du plan Eisenhower pour obtenir l'aide militaire des Marines, envahissant Beyrouth. »* L'opération signe la première intervention américaine au Moyen-Orient.

Secouées par cette courte guerre civile, les autorités libanaises appellent, par la suite, à l'Union nationale, et se lancent dans une réforme profonde du pays : *« Le président Fouad Chéhad tente un rééquilibrage communautaire et territorial, notamment dans les zones musulmanes du pays qui avaient été abandonnées, et leurs communautés sont mieux représentées dans les institutions publiques, mais le président jettera l'éponge en 1964, considérant que le Liban n'est pas réformable »*, estime le spécialiste. De nouvelles divisions font surface alors que la résistance palestinienne s'organise, jusqu'à présent morcelée. L'OLP, créée en 1964, s'ancre au Liban, où des bases militaires pour les commandos palestiniens armés sont installées dans le sud, tandis que la guerre des Six Jours, en 1967, engendre une nouvelle vague de réfugiés au Liban. *« Désormais, toute la vie du Liban est rythmée par la question palestinienne. D'immenses manifestations, rassemblant plusieurs dizaines de milliers de personnes, se déroulent en divers points du pays à l'occasion de l'enterrement d'un fedayine, de l'anniversaire de la guerre de 1967 ou de la naissance d'Israël »*, décrit Xavier Baron. Mais la question divise les Libanais – *« les divisions communautaires placent les musulmans et la gauche aux côtés de la Résistance, alors que les chrétiens s'inquiètent »* et des combats se multiplient entre l'armée et les résistants palestiniens, si bien que la Syrie, témoignant son soutien aux Palestiniens, décidera de fermer sa frontière avec le Liban. Le président Hélou continue d'affirmer que la souveraineté du Liban est la priorité, excluant toute coopération avec les Palestiniens sur le territoire national.

LA QUESTION PALESTINIENNE, UN PROBLÈME LIBANAIS

Pourtant, l'accord du Caire, en 1969, signé entre les autorités libanaises et l'OLP pour sortir de la crise, porte un large coup à l'indépendance du pays : *« Il ampute la souveraineté libanaise, car des régions du pays échappent désormais à tout contrôle de l'État qui n'y est même plus présent »*, souligne Xavier Baron. Les forces armées libanaises ne contrôlent plus les camps et le Liban légalise la présence de Palestiniens armés sur son sol. Le fondateur de l'OLP Yasser Arafat, chassé de Jordanie après les violents affrontements entre Jordaniens et Palestiniens durant Septembre noir, se replie au Liban : le sud du pays est surnommé Fatahland, d'où l'organisation mène des actions contre Israël, qui réplique en bombardant le Liban et touche la société civile libanaise. Cette incursion va contribuer à fragiliser le pays et à attiser les troubles entre les communautés, tandis qu'un fossé se creuse entre chrétiens et musulmans, *« la démographie n'est plus à l'équilibre et les musulmans contestent de plus en plus la prééminence chrétienne »*, souligne Fabrice Balanche. Catalyseur des tensions, la présence palestinienne qui s'impose sur le territoire libanais envenime la situation nationale et renforce les oppositions communautaires. Elles seront à l'origine de la guerre civile de 1975.

Aimie Eliot

> LE CONFLIT PALESTINIEN ET L'ARRIVÉE D'UNE POPULATION À 80 % MUSULMANE ENGENDRE UNE PROFONDE DIVISION

À LIRE

Histoire du Liban, des origines à nos jours, Xavier Baron, Tallandier, 2017.



Des réfugiés palestiniens, expulsés de leurs foyers par les forces israéliennes, s'exilent à bord d'un camion, lors de la Nakba, l'exode palestinien de 1948.



En juillet 1958, les États-Unis interviennent au Liban pour empêcher un conflit entre les chrétiens maronites pro-occidentaux et les nationalistes arabes musulmans.

TOPFOTO / AURIMAGES - EVERETT COLLECTION / AURIMAGES

1975 - 1990

QUINZE ANS DE GUERRE

En 1975, le pays du Cèdre bascule dans l'horreur. Jusqu'en 1990, une guerre civile dévastatrice, nourrie par la question palestinienne, les divisions confessionnelles et les luttes internes de pouvoir, plonge le Liban dans un chaos dont les répercussions se feront sentir bien au-delà de ses frontières.

Ce dimanche 13 avril 1975 reste marqué d'une pierre noire dans l'histoire du Liban. Ce matin-là, les chrétiens fêtent, sous un soleil radieux, la consécration de l'église Notre-Dame de la Délivrance à Aïn el-Remmaneh, dans la banlieue sud de Beyrouth. Pour l'occasion, le vieux patriarche maronite Pierre Gemayel, fondateur du parti nationaliste des Kataëb (phalangistes), s'est déplacé en personne. À quelques encablures de là, dans la partie ouest de la ville, la communauté musulmane commémore quant à elle le martyre des héros de l'opération de Kiryat Shmona, une attaque suicide menée un an auparavant dans le nord d'Israël qui avait coûté la vie à 18 personnes.

REPRÉSAILLES CHRÉTIENNES ? GUET-APENS CONTRE LES PALESTINIENS ? SUITE MALENCONTREUSE D'INCIDENTS ?

Sans que l'on connaisse l'exact déroulé des faits, plusieurs accrochages éclatent en fin de matinée aux abords de l'église. L'un des gardes du corps de Gemayel et trois autres personnes sont tués. À peine une heure plus tard, un bus palestinien rentrant au camp de Tell al-Zaatar est attaqué non loin de là par des phalangistes. Vingt-deux passagers – des réfugiés palestiniens, mais aussi des Syriens et des Libanais – trouvent la mort. Représailles chrétiennes ? Guet-apens contre des Palestiniens ? Suite malencontreuse d'incidents ? Les versions divergent selon les protagonistes. Mais c'est l'étincelle de trop. Dès le lendemain, le Liban s'embrase et plonge pour quinze ans dans une guerre incontrôlable, marquée par des retournements d'alliances aussi multiples qu'improbables et l'ingérence de forces étrangères, syriennes et israéliennes notamment.

L'OMBRE PALESTINIENNE

Le terrain était en réalité miné depuis longtemps déjà. *« L'explosion de violence s'explique d'abord par des causes internes, politiques et non confessionnelles »*, souligne Daniel Meier, spécialiste du Moyen-Orient (Sciences Po Grenoble – Université Grenoble Alpes). *« Depuis l'indépendance, le champ politique, dominé par la droite maronite, était resté imperméable à tout changement, à toute alternative. Si bien que les mouvements de la gauche libanaise (communistes, marxistes, maoïstes, etc.) tout comme les chiites n'avaient jamais pu se faire une place en politique. D'où leur marginalisation, leur ostracisation et une énorme frustration. »*

La question palestinienne, quant à elle, avait exacerbé les divisions libanaises à partir de la fin des années 1960 avec la multiplication des combats et des opérations transfrontalières au Sud-Liban : fallait-il soutenir la Résistance palestinienne ou non ? *« Cette question, qui a très vite cristallisé les*



MARC SIMON / AKG-IMAGES

Dans la nuit du 16 au 17 septembre 1982, alors que Tsahal envahit Beyrouth Ouest, dans le quartier sunnite de Basta, des jeunes membres de la coalition progressiste tentent de résister.





PHILIPPE LEDRU / AKG-IMAGES

Un phalangiste près d'un char orné d'images pieuses, lors du siège du camp de réfugiés palestiniens de Tell al-Zaatar (« la colline du Thym », en français), quelques jours avant le massacre perpétré par les factions chrétiennes, le 12 août 1976. Le camp, administré par l'UNRWA et situé au nord-est de Beyrouth, abritait entre 50 000 et 60 000 réfugiés palestiniens.

antagonismes libanais, aboutit dans les années 1970 à un véritable dissensus national », insiste le chercheur. Pour les partis de la droite nationaliste qui regroupent l'élite maronite chrétienne, mais aussi certaines élites sunnites, il est en effet impensable de soutenir ces « corps étrangers », qui plus est fauteurs de troubles au Sud-Liban. À l'inverse, cette Résistance palestinienne cristallise un espoir pour les partis de gauche dits progressistes et de leur figure de proue, le druze Kamal Joumblatt, fondateur du Parti socialiste progressiste (PSP), tout comme pour les chiites. *« Les premiers voient l'opportunité d'utiliser les Palestiniens pour renverser l'hégémonie maronite par la guerre et impulser une dynamique révolutionnaire de transformation sociale. Les seconds aspirent à un nouveau partage des pouvoirs en leur faveur. C'est dans ce contexte que l'imam chiite Moussa Sadr fonde le Mouvement des déshérités, en 1974, et sa milice Amal »*, commente Daniel Meier.

Et d'ajouter, *« la question palestinienne devient ainsi une véritable caisse de résonnance dans laquelle toutes les contradictions internes de la société libanaise se réverbèrent. »* Prêts à en découdre, les différents camps se dotent de milices armées. Et ce sont elles qui entrent en jeu après les événements de ce 13 avril 1975.

Le conflit qui s'instaure alors oppose dans un premier temps les phalangistes à un front progressiste, armé et financé en partie par l'Organisation de libération de la Palestine (OLP). Très vite, Beyrouth se trouve divisée en une zone ouest à majorité musulmane, et une zone est, chrétienne. Les pillages, destructions, enlèvements contre rançon et assassinats deviennent le lot quotidien de la population. Les massacres également. Le 6 décembre 1975, en représailles à la décapitation de quatre membres des Kataëb, plusieurs centaines de Palestiniens et musulmans libanais sont exécutés



dans le secteur chrétien de Beyrouth est. Et ce « samedi noir » n'est qu'un préambule à d'autres atrocités. Le 18 janvier suivant, des phalangistes tuent environ un millier de musulmans libanais et syriens dans le quartier de Karantina, un bidonville du nord de Beyrouth. Deux jours plus tard, c'est la ville à majorité chrétienne de Damour qui est décimée. Bilan, 500 à 600 morts. Après ces massacres, les Fedayin décident de s'engager ouvertement dans la guerre aux côtés de Kamal Joumblatt et des partis de gauche. Ces forces dites « palestino-progressistes » infligent plusieurs revers aux phalangistes et, au printemps, ces derniers sont à deux doigts d'être défaits. En dernier ressort, Pierre Gemayel appelle Hafez el-Assad à la rescousse, la Syrie envoie alors plusieurs divisions blindées. *« Le dirigeant syrien n'a aucune envie de voir émerger une force palestinienne trop puissante à ses frontières, ce qui provoquerait une intervention d'Israël, mais aussi son propre affaiblissement sur le plan régional et international. Sans compter que la cause palestinienne est susceptible de trouver un écho considérable auprès de la population syrienne, à 80 % sunnite »*, note Daniel Meier. En juin 1976, les troupes syriennes se déploient donc dans la région de la Bekaa, puis gagnent Beyrouth en août où, avec les forces chrétiennes, elles massacrent plus de 2 500 musulmans sunnites et chiites dans le plus grand camp de Tell al-Zaatar. *« À l'automne 1976, un document national d'entente se met à circuler, proposant une sortie de crise raisonnable. Ne désignant aucun vainqueur, il est toutefois rejeté tant par les souverainistes que les révolutionnaires. Au bout de 19 mois de conflit, la raison n'a pas encore sa place, même si cette guerre dite "des deux ans" a déjà fait quelque 70 000 morts et détruit la moitié de la ville de Beyrouth »*, analyse Daniel Meier.

Le pays du Cèdre sort morcelé de ce premier round, sous la coupe d'une multitude de factions armées. Au nord et à Beyrouth, la Force arabe de dissuasion (FAD), composée de 30 000 soldats, essentiellement syriens, maintient un calme précaire. Tandis qu'au sud, les incursions israéliennes se multiplient.

À FEU ET À SANG

En 1978, après un énième raid palestinien sur son territoire, l'État hébreu lance l'opération « Litani » au Sud-Liban. Le Conseil de sécurité de l'ONU exige le « retrait immédiat et inconditionnel » des troupes israéliennes et envoie dans la foulée la Force intérimaire des Nations unies au Liban (Finul). *« Israël obtempère et se replie en partie, tout en installant une milice supplétive : l'armée du Liban Libre, ancêtre de l'armée du Sud-Liban »*, poursuit le chercheur. C'est alors qu'après les accords de Camp David, le 17 septembre 1978, la donne internationale change, la physionomie de la guerre aussi. Car l'Égypte se rapproche d'Israël et se retrouve *de facto* mise au ban sur la scène arabe. La question du leadership se pose alors. *« Hafez el-Assad, qui veut se positionner comme le parangon de la cause arabe et donc de la cause palestinienne, décide de retourner sa veste et de se battre contre les phalangistes »*, explique Daniel Meier. C'est ainsi qu'éclate la « guerre des Cent jours ».

Béchir Gemayel, le fils de Pierre Gemayel, sait qu'il ne peut l'emporter sans une union de toutes les milices chrétiennes. *« En 1980, il parvient à unifier les Forces libanaises en ayant pris soin au préalable d'éliminer les chefs des diverses milices chrétiennes rivales. Devenu le leader incontesté de la droite chrétienne, il va se rapprocher plus ouvertement d'Israël.*

Amal et Hezbollah, les frères ennemis

Les Bataillons de la Résistance libanaise, plus connus sous l'acronyme arabe d'Amal, voient le jour en 1975. Ils sont l'aile militaire et militante du Mouvement des déshérités fondé un an plus tôt par l'imam chiite Moussa Sadr. Amal prend dans un premier temps le parti de la cause palestinienne. Mais les accrochages se multiplient à partir de 1976 lorsque l'OLP entre de plain-pied dans la guerre civile. De même, les relations avec les organisations de gauche vont se tendre sur fond de rivalités et de divergences idéologiques. Et tous ces protagonistes finiront par combattre les uns contre les autres. En 1982, un autre mouvement chiite se forme en dissidence, soutenu par la République islamiste d'Iran. Cette nouvelle entité a pour objectif de combattre Israël, qui vient d'envahir le Liban, et de préserver le pays de toute dépendance vis-à-vis de l'Est ou de l'Ouest. Ce groupe, officiellement constitué en février 1985, se fait connaître par une déclaration qui clarifie ses ambitions politiques et militaires tout en consolidant sa structure. Après cette officialisation, nombreux sont les membres d'Amal, désapprouvant les orientations de leur organisation, à rejoindre les rangs du Hezbollah. Inquiet de l'influence iranienne au Liban, le régime syrien tente de limiter la marge de manœuvre de cette milice, notamment en soutenant Amal lors des combats fratricides qui éclatent à partir de 1988. Une trêve sera finalement signée en novembre 1990 sous l'égide des parrains iranien et syrien, alors que ce dernier avait déjà entériné sa mainmise sur le pays.



L'intervention israélienne « Paix en Galilée » débute le 6 juin 1982 pour expulser l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) du Liban, où celle-ci avait établi une base militaire et mené des attaques contre Israël.



Départ de l'OLP de Beyrouth, fin août 1982. À partir du 30 août, environ 14 000 membres de l'OLP, ainsi que des milliers de civils palestiniens, sont évacués par mer. L'OLP s'installe ensuite dans plusieurs pays arabes, principalement en Tunisie.

PHILIPPE LEDRU / AKG-IMAGES - YAN MORVAN / SIPA

Avec le Mossad, ils bâtissent le projet d'un Liban chrétien ami. C'est dans cette perspective que l'État hébreu commence à considérer d'un œil neuf une invasion militaire de grande envergure. » Celle-ci aura finalement lieu le 6 juin 1982 lors de l'opération « Paix en Galilée ». L'objectif ? Ariel Sharon, alors ministre de la Défense, l'explicite lui-même : « *Il faut en finir avec la partie sud de Beyrouth. Il faut détruire ce qui doit l'être, puis nettoyer tranquillement. Nous n'avons pas affaire à une population libanaise, mais à des camps terroristes. Nous sommes intéressés à ce qu'ils s'en aillent. Les Libanais s'en chargeront, mais il faut préparer le terrain.* »

Les forces israéliennes entament, avec l'aide des Forces libanaises, le siège de Beyrouth-Ouest. Après plusieurs mois de combats sanglants contre le camp palestino-progressiste, le « plan de paix » proposé par la Ligue arabe prévoyant l'évacuation des combattants palestiniens est finalement accepté par les différentes parties. Fin août, Yasser Arafat et 10 000 membres de l'OLP quittent la capitale libanaise sur des navires de guerre français sous la protection d'une Force multinationale composée d'Américains, de Français et d'Italiens. Celle-ci part à son tour. Et Béchir Gemayel est élu à la présidence, après un boycott massif des députés musulmans. Mais il ne sera jamais intronisé. Car le 14 septembre, il est assassiné. Dès le lendemain, les troupes israéliennes envahissent Beyrouth-Ouest et cernent les camps de Sabra et Chatila, encourageant les milices phalangistes à les « nettoyer » (Voir *Sabra et Chatila : massacre impuni*, p. 71). La Force multinationale revient à Beyrouth à la demande du Premier ministre libanais. La situation intérieure est chaotique. Le mouvement Amal multiplie les attentats contre l'État hébreu, tout comme le Hezbollah, le « Parti de Dieu », fondé à la suite de l'invasion israélienne par des chiites libanais et l'appui logistique de la jeune République islamique d'Iran (Voir *Amal et Hezbollah, les frères ennemis*, p. 67).

L'opération israélienne est un échec. Son armée, intensément visée par les attentats suicides, va progressivement se retirer non sans jouer un jeu dangereux. En septembre 1983, elle abandonne soudainement la région du Chouf, dans la Montagne libanaise, laissant face à face les druzes du Parti socialiste progressiste, soutenus par les forces syriennes, et les chrétiens des Forces libanaises. Des factions qu'elle a auparavant contribué à armer !



Béchir Gemayel, leader des phalanges libanaises, fusil M16 dans la main, dans les rues de Beyrouth, en octobre 1978.

PATRICK SICCOLI / SIPA

De grandes dynasties libanaises

Gemayel, Eddé, Frangié, Chamoun, Karamé, Sohl, Joumblatt… Ces grandes dynasties familiales d'obédiences chrétiennes ou musulmanes ont longtemps dominé la vie politique et économique du Liban, se distribuant de père en fils les postes-clés de l'État, les sièges de députés ou la présidence des partis, accaparant les richesses. Mais les quinze années de guerre civile ont quelque peu effrité cette dynamique familiale. Chez les maronites, les milices ont en effet permis l'émergence de personnalités issues des classes moyennes. Ainsi Samir Geagea, à la tête des Forces libanaises fondées par Béchir Gemayel, qui fut emprisonné après la guerre civile puis amnistié en 2005, est aujourd'hui encore l'une des principales figures maronites. C'est le cas aussi du général Michel Aoun, qui a été chef du gouvernement intérimaire de 1988 à 1990. Même si les Karamé, Salam ou les Solh ont continué à fournir ministres et députés, les anciennes familles sunnites ont elles aussi vu leur influence décliner avec l'arrivée de nouveaux leaders fortunés et en premier lieu de l'homme d'affaires Rafiq Hariri, nommé à la tête de cinq gouvernements avant d'être assassiné en 2005 et auquel a succédé son fils Saad, entre 2009 et 2011. Les druzes en revanche restent fidèles à leur leader et chef politique héréditaire Walid Joumblatt, fils de Kamal Joumblatt, le fondateur du Parti socialiste progressiste.



ACHCAR / SIPA

Devant 4 000 manifestants, le général Aoun rejette les accords de Taëf, à Beyrouth-Est, Liban, le 24 octobre 1989.

« Ce jeu inqualifiable d'Israël provoque un cataclysme sociétal. Brusquement, l'équilibre et les liens de confiance qui s'étaient tissés au sein des villages malgré les différences confessionnelles sont rompus », raconte Daniel Meier. Un bain de sang s'ensuit qui entraîne la déroute des phalangistes et l'exode de dizaines de milliers de chrétiens (6 000 morts et 150 000 déplacés). Le Chouf passe définitivement sous contrôle druze. En mai-juin 1984, les forces israéliennes se retirent aussi de la région de Sidon, provoquant une irruption de violence entre milices musulmanes et chrétiennes, lesquelles sont une nouvelle fois défaites. En juin 1985, les dernières forces israéliennes sont parties à l'exception d'une « zone de sécurité » au sud du fleuve Litani. Entretemps, la Force multinationale quitte également le pays après avoir été la cible d'attentats meurtriers. Le retrait d'Israël laisse un Liban encore plus fragmenté, en proie aux luttes intestines. *« La montée en puissance du Hezbollah dans la banlieue sud de Beyrouth et la présence continue d'Amal se traduisent par une rivalité accrue entre les deux groupes chiites, qui dégénère en 1988 en un véritable conflit »*, précise le chercheur. Cependant, le nombre de milices diminue peu à peu. *« Elles ne produisent rien, elles sont des parasites sur le dos de la société qui, sans argent, ne peuvent plus fonctionner. Il devient nécessaire pour elles de passer à l'étape suivante. Et celle-ci est initiée par Damas qui garde l'objectif, à terme, de faire main basse sur le Liban »*.

UNE PAIX BANCALE

Signés le 22 octobre 1989, les accords de Taëf prévoient ainsi le désarmement des milices, la réduction des pouvoirs du président de la République maronite au profit du Premier ministre sunnite et un rééquilibrage global du système confessionnel tenant compte de l'évolution démographique du pays. Le texte réaffirme par ailleurs l'arabité du Liban.

Ils ne sonnent toutefois pas un retour à la paix. Car le général Michel Aoun, qui avait été désigné en 1988 chef du Conseil des ministres par intérim, refuse de les signer. Pariant sur le soutien américain, il lance une « guerre de libération » le 14 mars 1989 contre la Syrie, puis s'en prend à la milice chrétienne des Forces Libanaises, signataires quant à elle des fameux accords. Les États-Unis, préoccupés par la stabilité régionale et engagés dans la Guerre du Golfe, ferment les yeux sur le renforcement de la mainmise syrienne sur le Liban. Et ce sont les troupes syriennes qui vont déloger le général du palais présidentiel. Abrité un temps à l'ambassade de France de Beyrouth, il sera finalement exilé en France. Son échec assoit la domination syrienne au Liban et entérine enfin les accords de Taëf et la fin de quinze ans d'affrontements fratricides. Les milices déposent les armes, exception faite du Hezbollah.

Le pays du Cèdre en sort exsangue avec près de 150 000 personnes tuées, cinq fois plus de déplacées, Beyrouth détruite, des dégâts matériels évalués à plus de 30 milliards de dollars. Sans compter la perte d'une partie de sa souveraineté, tiraillé entre un protectorat syrien et l'occupation de sa partie sud par Israël. Quant aux différents chefs de guerre, aucun d'eux ne sera jugé, la loi d'amnistie générale du 26 août 1991 pour tous les crimes commis avant le 28 mars de cette même année les exonérant de toute enquête. *« Quasiment tous vont se retrouver dans le premier gouvernement. Un moyen de leur faire lâcher les armes… La population est, elle, trop occupée à survivre pour réagir »*, constate Daniel Meier. Et la plupart de ces protagonistes sont toujours là…

Fabienne Lemarchand

À LIRE

Marwan Chahine, *Beyrouth, 13 avril 1975 : autopsie d'une étincelle*, Belfond, 2024.

Le Liban en guerre (1975-1990), Dima De Clerck et Stéphane Malsagne, Belin, 2020.

Quatre heures à Chatila, Jean Genet, Revue d'études palestiniennes N° 6, 1983.

Le Liban, Daniel Meier, coll. Idées reçues, Le Cavalier Bleu, 2011 ; *Le Liban, du mythe phénicien aux périls contemporains*, Daniel Meier, Le Cavalier Bleu, 2022.

Liban-Syrie, intimes étrangers. Un siècle d'interactions socio-politiques, Elizabeth Picard, Actes Sud, 2016.

SABRA ET CHATILA, MASSACRE IMPUNI



Camp de Chatila à Beyrouth, le 20 septembre 1982.

« Chatila fut un camp. Ce n'est plus qu'un charnier. Ce fut une grand-rue et une nuée de ruelles. C'est désormais la mort à ciel ouvert. Chatila n'appelle ni l'emphase sinistre où conduisent trop souvent des comparaisons douteuses ni les prudences d'un langage contraint. C'est un massacre, un carnage, une insupportable boucherie », écrit le grand reporter Dominique Pouchin dans *Le Monde* du 21 septembre 1982. Cinq jours plus tôt, les miliciens chrétiens des Forces libanaises avaient pénétré de nuit dans les camps palestiniens de Sabra et Chatila, dans le sud de Beyrouth, laissés à eux-mêmes après l'évacuation des derniers Fedayin et le retrait de la force multinationale. Assoiffés de vengeance au lendemain de l'assassinat de leur chef Béchir Gemayel, tout juste élu président, ils s'étaient livrés, du 16 au 18 septembre, à une orgie sanguinaire, assassinant près de 3000 civils sous l'œil complaisant de l'armée israélienne stationnée aux abords, laquelle est allée jusqu'à faciliter le passage des tueurs, tirant des fusées éclairantes pour guider la progression nocturne des miliciens. Des hommes, femmes, enfants, bébés, suppliciés, mutilés, torturés, éventrés. *« D'un mur à l'autre d'une rue, arqués ou arc-boutés, les pieds poussant un mur et la tête s'appuyant à l'autre, les cadavres, noirs et gonflés, que je devais enjamber étaient tous palestiniens et libanais »*, relatera bien plus tard l'écrivain Jean Genet, l'un des premiers Européens à se rendre dans le camp sinistré, le 19 septembre, dans un récit poignant intitulé *Quatre heures à Chatila*. *« Pour moi comme pour ce qui restait de la population, la circulation à Chatila et à Sabra ressembla à un jeu de saute-mouton. Un enfant mort peut quelquefois bloquer les rues, elles sont si étroites, presque minces et les morts si nombreux. Leur odeur est sans doute familière aux vieillards : elle ne m'incommodait pas. Mais que de mouches. »*

CRIME SANS CHATIMENTS

Le crime suscite une vague d'émotion planétaire. Mis en cause, le gouvernement israélien finit par former, fin septembre, une « commission d'enquête sur les événements dans les camps de réfugiés de Beyrouth », dirigée par le président de la Cour suprême, Yitzhak Kahane. Son rapport, publié en 1983, conclut à la responsabilité directe des milices chrétiennes, et à la responsabilité indirecte d'Israël. Les enquêteurs estiment qu'Ariel Sharon, ministre de la Défense à l'époque, n'avait pas pris « des mesures appropriées » susceptibles d'éviter le massacre. Il est invité à remettre sa démission, ce qu'il fera en février 1983… pour être nommé ministre sans portefeuille quelques jours plus tard. Aucun des protagonistes de la tuerie ne sera inquiété. Elie Hobeika, qui dirigeait alors les Forces libanaises, deviendra par la suite ministre des Déplacés, puis des Affaires sociales ou encore de l'Eau et de l'Électricité. Il sera assassiné dans un attentat à la bombe le 24 janvier 2002.

F.L.

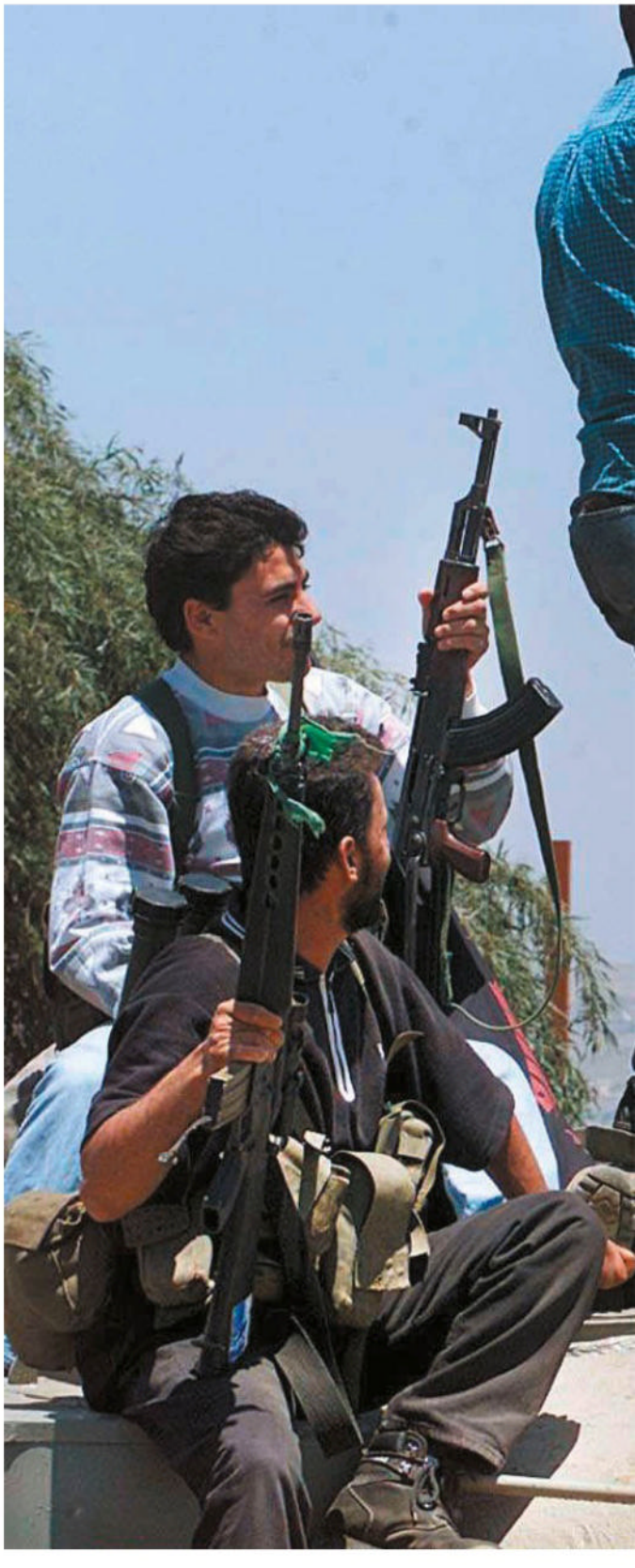
KEYSTONE PICTURES USA / AURIMAGES

ET LE HEZBOLLAH DE

Au sortir de la guerre civile, en 1989, le Liban peine à retrouver sa stabilité politique et économique. Financé par la République islamique d'Iran, avec le soutien de la Syrie, le parti chiite Hezbollah s'impose peu à peu dans les institutions étatiques. Alors que la résistance contre Israël se poursuit, le pays court vers la crise.

« *Rassurez-vous, le Liban demeurera la patrie de tous les Libanais et ne disparaîtra pas.* » Ce 22 mai 1991, le président libanais Elias Hraoui a la voix confiante. L'accord de Taëf, signé en 1989, a mis fin à la guerre civile et décrété le désarmement des milices de tous bords qui ont ensanglanté le pays durant quinze ans. La FINUL, la Force intérimaire des Nations Unies au Liban, a pris position au Sud-Liban pour confirmer le retrait des troupes israéliennes et aider le gouvernement à rétablir son autorité dans la région. L'homme d'affaires, issu d'une famille de chrétiens maronites, mais lui-même farouchement anti-confessionnel, vient de signer un traité de fraternité avec Hafez el-Assad, l'homme fort de la Syrie. Ce document de six pages prévoit une coopération quasi totale entre les deux États. Au grand dam d'Israël, qui voit s'éloigner son rêve d'une alliance avec la droite chrétienne libanaise, mais avec l'aval des États-Unis, de la France et de l'Égypte, qui espèrent un pas vers la paix et la reconstruction au pays du Cèdre.

Le Liban et la Syrie ont, il est vrai, une longue histoire commune. Dès le Moyen Âge, ces deux territoires étaient réunis dans Bilâd al-Sham, le nom donné par les conquérants arabes à la Grande Syrie, qui comprenait également les États actuels de la Jordanie, de la Palestine et une partie de la Turquie. De 1516 à 1920, durant 400 ans, la Syrie et le Liban ont partagé les mêmes codes, coutumes



Des membres du Hezbollah brandissent armes et drapeaux à Kfar Kila, à près de 120 km au sud de Beyrouth, le 24 mai 2000, après le retrait complet des forces israéliennes de leur « zone de sécurité », occupée pendant près de 20 ans.

AP PHOTO / ENRIC MARTI / SIPA

VIENT MAÎTRE DU JEU





Des adolescents libanais saluent les soldats syriens à bord de leurs chars soviétiques, venus comme force de maintien de la paix, en novembre 1976, pour mettre fin à 19 mois de guerre civile au Liban.

AP PHOTO / RIHAN / SIPA

et usages en tant que provinces de l'Empire ottoman. Avant d'être l'une et l'autre placées sous mandat français par la Société des Nations, de 1923 à 1946, puis d'accéder en parallèle à l'indépendance, après la Seconde Guerre mondiale. Mais en 1991, les deux États paraissent bien inégaux. Le Liban sort très affaibli par les années de guerre civile, alors que la Syrie de Hafez el-Assad dispose d'une armée puissante. *« Dès 1976, les troupes syriennes sont entrées au Liban à la demande du président Amine Gemayel pour "sauver" les chrétiens menacés par l'Organisation de libération de la Palestine (OLP). Tout en s'imposant comme "médiateur" dans les conflits entre les milices libanaises, le régime syrien n'a ensuite cessé de jouer le jeu des alliances et des contre-alliances, en fonction des intérêts du moment »*, rappelle l'historien de l'islam contemporain Pierre-Jean Luizard dans *Les Racines du chaos, cinq États arabes en faillite*. *« À l'issue de la guerre civile, le seul allié de la Syrie sur la longue durée semble être le Hezbollah, ce groupe paramilitaire soutenu par la République islamique d'Iran et présent au Liban, qui se revendique défenseur des populations chiites marginalisées et de la résistance régionale. »*

DE LA MILICE AU POUVOIR

Dans les années 1990-2000, la situation géopolitique au Liban reste explosive. Israël a retiré ses troupes du pays, mais maintient au sud une zone tampon, contrôlée avec l'aide de l'Armée du Sud-Liban, une milice composée de chrétiens maronites et de musulmans chiites opposés au Hezbollah. La Syrie à majorité sunnite, elle, campe sur ses positions armées au nord, sans aucune date précise de retrait. Autant dire que le conflit est loin d'être achevé… *« C'est dans la plaine de la Bekaa, proche de leur frontière, que les Syriens s'installent le plus durablement. La route qui traverse cette vallée, prolongée par la "trouée de Homs", leur offre le contrôle de la circulation vers les grandes villes de la Syrie centrale »*, détaille Daniel Meier, expert à l'Observatoire du monde arabo-musulman. *Cette présence militaire ne tarde pas à affecter l'économie locale en imposant la taxation de toutes les productions libanaises, la concurrence des produits syriens, la stérilisation des terrains agricoles occupés par les camps militaires, la réquisition des habitations par l'armée. »* Supervisée par les autorités syriennes, sous la conduite de trafiquants turcs, l'extension des surfaces de cannabis et la réintroduction des cultures de pavot permettent de financer la montée en puissance du Hezbollah.

« C'est en effet dans cette même plaine de la Bekaa qu'a émergé le Parti de Dieu, financé et équipé par l'Iran. Ses premiers cadres dirigeants sont originaires de la région et le parti recrute parmi ses habitants », reprend Daniel Meier. Le président syrien Hafez el-Assad voit dans le Hezbollah des forces bienvenues pour maintenir la pression sur l'Armée du Sud-Liban, soutenue par l'État hébreu. Au mépris de l'accord de Taëf, qui imposait le désarmement des milices, le Liban sous tutelle syrienne accorde au groupe paramilitaire chiite le droit exclusif de conserver ses armes pour défendre ses frontières et ferme les yeux sur le transit de ses combattants depuis l'Iran. Un avantage dont le Parti de Dieu profite pour s'affirmer sur le terrain militaire, en envoyant ses hommes combattre au Sud-Liban. Harcelée par le Hezbollah, l'Armée du Sud-Liban voit les désertions se multiplier, quitte progressivement les localités qu'elle occupait et finit par s'effondrer. Désormais dépourvu d'allié dans la région, Israël se décide à mettre en œuvre la résolution 425 du Conseil de sécurité des Nations unies : en 2000, l'État hébreu se retire derrière la Ligne bleue, de son côté de la frontière avec le Liban. Mais la FINUL a beau patrouiller le long de cette ligne matérialisée côté israélien par un mur, le Hezbollah renforce son arme-

ment et entreprend de creuser un gigantesque réseau de tunnels reliant le sud du Liban à la banlieue de Beyrouth et à la vallée de la Bekaa. Dès 1997, Israël et le Département d'État américain désignent la branche armée du Hezbollah comme une organisation terroriste. De 2008 à 2013, à la suite des attentats perpétrés par l'organisation en Europe, ils seront rejoints par la Grande-Bretagne, l'Australie, le Canada et l'Union européenne.

« Alors que le camp chrétien se divise de plus en plus, que la résistance palestinienne a été vaincue, le Hezbollah a désormais les mains libres pour s'imposer comme un acteur central au Liban, avec l'aide de l'Iran et le soutien décisif de Damas », note Pierre-Jean Luizard. Porté par son leader, le cheikh Hassan Nasrallah, le Parti de Dieu s'emploie à devenir un mouvement politique incarnant la résistance nationaliste contre Israël et le soutien aux déshérités chiites, qui représentent 27 % de la population totale du Liban. Dès l'élection de 1992, le Hezbollah a obtenu un député au Parlement. En 1998, il se retrouve à la tête de nombreux conseils municipaux. Il s'implique sur le territoire libanais dans l'élaboration et le fonctionnement de nombreuses institutions, telles que des écoles, des orphelinats, des centres agricoles, des hôpitaux et des programmes sociaux environnementaux. *« À chaque crise avec Israël, le Hezbollah attend désormais du gouvernement qu'il agisse en complémentarité avec lui, en soutenant politiquement la cause de la Résistance. Moyennant quoi il respecte son engagement de ne pas déstabiliser le pouvoir par les armes »*, reprend Daniel Meier.



Des partisans du Hezbollah, brandissent le portrait de Hassan Nasrallah, lors des funérailles des commandants du mouvement Ibrahim Kobeissi et Hussein Ezzedine, le 25 septembre 2024.



Le 8 novembre 2019, des diplômés au chômage participent à une marche dans la ville portuaire libanaise de Tripoli, au cœur des manifestations sans précédent contre le gouvernement, qui ont commencé à secouer le Liban le 17 octobre de la même année.

DE HARIRI À LA DOMINATION CHIITE

Après les attentats terroristes du 11 septembre 2001 à New York, la Syrie est dans le viseur des gouvernements occidentaux. En 2004, l'ONU vote le retrait de l'armée syrienne et la tenue d'élections libres au Liban. Le 14 février 2005, l'ancien Premier ministre libanais Rafiq Hariri, un musulman sunnite opposé à l'influence de la Syrie sur son pays, est tué dans l'explosion de son véhicule blindé en plein cœur de Beyrouth. Cet assassinat spectaculaire est à l'origine de la révolution du Cèdre, qui met dans les rues la population libanaise et aboutit au départ des derniers soldats syriens du Liban en 2005. En 2006, le général Michel Aoun, l'ancien combattant des Forces armées libanaises, de retour au Liban, conclut un accord avec le Hezbollah. La même année, Israël enclenche la guerre de 33 jours pour tenter de détruire le potentiel militaire du groupe armé. En vain. L'État hébreu est contraint de se retirer du Sud-Liban. Hassan Nasrallah, le secrétaire général du Hezbollah depuis 1992, est consacré héros national pour beaucoup de Libanais. Jamais le pouvoir du parti chiite n'a été aussi grand.

Dans un tel contexte, le Printemps arabe trouve moins d'espace au Liban que dans les pays voisins. En 2013, alors que la Syrie s'effondre dans le chaos de sa propre guerre civile, le Hezbollah envoie ses miliciens sauver le régime dictatorial de Bachar el-Assad. Exit le mouvement révolutionnaire des années 1980, les rôles sont désormais inversés. En 2014, faute d'accord entre les partis politiques, le Parlement libanais ne parvient pas à réunir le quorum pour organiser les élections, le Liban n'a plus de président. Et il faut attendre deux ans et demi pour voir revenir à sa tête le général Michel Aoun, allié au Hezbollah. Alors que la corruption s'érige en système, le Liban fonce tête baissée vers la crise. *« À Tripoli, plus de la moitié de la population vit sous le seuil de pauvreté. Le pays connaît de graves pénuries d'eau potable, des coupures d'électricité récurrentes, un chômage toujours plus élevé et une inflation galopante, due à l'effondrement de la livre libanaise face au dollar »*, rappelle Pierre-Jean Luizard.

La taxe sur l'application WhatsApp, jusqu'alors gratuite au Liban, est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. En octobre 2019, un mouvement de contestation d'une ampleur inédite se propage au

AP PHOTO / HASSAN AMMAR / SIPA - LEWIS JOLY / SIPA

À LIRE

Les racines du chaos. Irak, Syrie, Liban, Yémen, Lybie, Cinq États arabes en faillite, Pierre-Jean Luizard, éd. Tallandier 2022.

Le Liban, du mythe phénicien aux périls contemporains, Daniel Meier, éd. Le Cavalier Bleu 2022.

Liban. Comme au Caire ou à Bagdad quelques années auparavant, la place des Martyrs de Beyrouth et la place al-Nour de Tripoli deviennent le théâtre du désespoir croissant de la population, qui réclame des réformes tout en déniant la capacité de la classe politique à les mettre en œuvre. *« Kelhon ya'né kelhon ! »* (Tous, dégagez !) clament les contestataires. La participation des femmes de toutes confessions est massive. À l'issue des consultations des parlementaires libanais, l'homme d'affaires Hassan Diab est nommé Premier ministre, à la tête d'un gouvernement formé par une coalition entre le Hezbollah, le mouvement Amal et le Courant patriotique libre fondé par Michel Aoun. Le scrutin est marqué par l'abstention de la majorité des députés sunnites.

En 2020, la pandémie de coronavirus s'invite dans la crise libanaise. Elle va faire plus de 10 000 morts dans le pays. Malgré le confinement décrété par le gouvernement, des centaines de manifestants continuent de défiler en scandant *« Révolution ! »*. La police intervient après le couvre-feu pour démonter et brûler les tentes. Des heurts opposent des contestataires à des partisans du Hezbollah, tandis que Hassan Nasrallah met en garde contre la chute des institutions. Le 7 mars 2020, le Premier ministre annonce le premier défaut de paiement de l'histoire du pays. Autrefois banque du Moyen-Orient, le Liban n'est plus en mesure de rembourser sa dette colossale. *« À la fin de la guerre civile, les pétromonarchies du Golfe avaient permis au pays de s'endetter toujours plus, dans un contexte de spéculation débridée pour sa reconstruction. Leurs intérêts, bancaires notamment, allaient alors de pair avec leur influence politique. La prééminence du Hezbollah et de l'Iran au pays du Cèdre les dissuade désormais de continuer à jouer le rôle de financiers du système »*, note Pierre-Jean Luizard.

L'EXPLOSION DU PORT

Le 4 août 2020, une violente explosion dévaste le port de Beyrouth, par lequel transitent 70 % des importations libanaises. L'onde de choc cause 235 morts, des milliers de blessés et de sans-logis. Un produit extrêmement dangereux, le nitrate d'ammonium, était entreposé depuis des années dans des conditions négligentes. Accident tragique ou autre origine ? L'explosion suscite de vives spéculations. Un an plus tard, les Libanais descendent dans la rue pour dénoncer l'incapacité du gouvernement à identifier les responsables. Le Hezbollah cristallise particulièrement la colère populaire. Las, depuis décembre 2021, l'enquête est suspendue. En 2023, 38 États ont néanmoins présenté une déclaration conjointe auprès du Conseil des droits de l'homme des Nations unies, appelant les autorités libanaises à respecter leurs obligations et à rouvrir une enquête transparente, indépendante et rapide sur la catastrophe. Les attaques du Hamas, suivies des ripostes israéliennes visant Gaza et le Hezbollah au Liban, ont depuis éclipsé le sujet.

Pascale Desclos



Le 4 août 2020, une explosion massive au port, ressentie jusqu'à Chypre, à 240 kilomètres au nord-ouest de Beyrouth, causée par l'ignition de 2750 tonnes de nitrate d'ammonium. Bilan : 235 morts, 6500 blessés et des quartiers entiers ravagés.

MARWAN BOU HAIDAR /APAIMAGES / SIPA

TERRORISTES OU LIBÉRATEURS ?



Lors d'une manifestation pro-Hezbollah, en 2006, une jeune femme agite un drapeau et un poster à l'effigie du leader Hassan Nasrallah (à droite), du général et chef de l'opposition chrétienne Michel Aoun au centre, et à gauche du député Nabih Berri.

Un mois après la campagne d'élimination de ses cadres, par l'explosion de milliers de bipeurs sur le sol libanais et l'assassinat de Hassan Nasrallah dans un gigantesque bombardement israélien sur la banlieue sud de Beyrouth, en septembre 2024, le Hezbollah s'est doté d'un nouveau secrétaire général : le cheikh Naïm Qassem, 71 ans. Un homme aussitôt passé dans la clandestinité, dont l'État hébreu promet la mort. En se choisissant un nouveau chef en temps de guerre, le parti islamiste chiite a envoyé un message à ses partisans, qui paient le prix fort des intenses frappes israéliennes visant la plaine de la Bekaa et le sud du Liban. Il a aussi rappelé à ses opposants que, même si le Hezbollah est considérablement affaibli, la résistance continue. *« Le Hezbollah se reconstruira lentement, et ses cadres éliminés seront remplacés par une nouvelle génération de dirigeants tout aussi radicalisés, qui n'auront pas oublié les ravages provoqués par Israël au Liban »*, pronostiquait en novembre 2024 dans *Le Monde diplomatique* le journaliste new-yorkais Adam Schatz.

L'occasion de rappeler que, depuis le milieu des années 1980, le Hezbollah suscite des interprétations divergentes. *« Pour les uns, c'est un mouvement terroriste, qui doit être éradiqué : tel est le point de vue d'Israël ou des États-Unis, rejoints, depuis 2016, par l'Arabie saoudite,* explique Nicolas Pouillot, chercheur associé à l'Institut français du Proche-Orient (Ifpo). *Pour les autres, le Hezbollah est condamnable, mais il y a un principe de réalité. L'Union européenne distingue entre une branche politique et une branche militaire du Hezbollah. Il est possible de dialoguer avec la première, il faut en finir avec la seconde. Enfin, il y a la narration du Hezbollah et de ses partisans : il n'est pas un mouvement terroriste, puisque ses armes bénéficient d'un principe de légalité au Liban. »* Durant les trois dernières décennies, des Libanais de toutes confessions ont partagé cette vision d'un Hezbollah « résistant » et « nationaliste ». À leurs yeux, le parti chiite soutenu par l'Iran n'a jamais exactement été un État dans l'État. Il a eu au contraire un rapport fort avec l'État. Après avoir libéré le Sud-Liban de l'occupation israélienne et sécurisé les frontières de l'État, le Hezbollah a en effet joué le jeu des élections et de l'équilibre interconfessionnel. Même s'il s'est compromis pour beaucoup en apportant son soutien armé au régime dictatorial de Bachar el-Assad, en 2013. Mais tout a changé dès le lendemain des attaques du 7 octobre. Face à la passivité des autres dirigeants arabes, mais contre l'avis de la majorité de la population libanaise, le Hezbollah a décidé d'ouvrir un front nord pour soutenir le Hamas et la population de Gaza et forcer Israël à conclure un cessez-le-feu. Depuis, le Liban tout entier a replongé dans la guerre.

P.D.

AP PHOTO / HUSSEIN MALLA / SIPA

Après Gaza, le Liban… Le 7 octobre et ses suites meurtrières bouleversent l'ordre du monde »

Entretien avec le politologue **Gilles Kepel**

Cahiers de Science & Vie : Alors que les images de bombardements au Liban s'enchaînent sur les écrans, l'incompréhension et l'émotion s'installent en Occident. Pouvez-vous nous rappeler à quoi ressemblait le Liban autrefois : les liens qui l'unissaient à la France et les particularités de cet État multiconfessionnel ?

Gilles Kepel : Le Liban dans son format actuel est une création du mandat donné par la Société des Nations à la France dans l'entre-deux-guerres. Le projet initial était de former un État où les chrétiens seraient le groupe dominant. Mais si on s'en était tenu à un Liban chrétien, le territoire aurait été trop petit. D'où l'idée de l'élargir au Grand Liban et de lui donner un modèle politique consociatif prenant en compte sa diversité religieuse. La constitution élaborée par les Français partageait le pouvoir entre trois grandes communautés. Le président devait être un chrétien maronite, le Premier ministre un musulman sunnite et le président du Parlement un musulman chiite. Ainsi, pensait-on, chacun serait représenté et personne ne pourrait accaparer le pouvoir au détriment des autres. Ce modèle a fonctionné tant que la prospérité a régné. Dans les années 1960, le Liban était surnommé la Suisse du Moyen-Orient. Ses banques attiraient les investissements de toute la péninsule arabique. Le pays affichait un excellent niveau éducatif, avec des écoles fréquentées par les élites de la région. C'était un État de droit, libre et sans tabous, où l'on venait dépenser son argent. Il jouait en quelque sorte le même rôle que Dubaï aujourd'hui…



ASTRID DI CROLLALANZA

GILLES KEPEL, Politologue spécialiste du monde arabe contemporain et de l'islamisme radical, professeur de sciences politiques à Sciences Po Paris, Gilles Kepel est l'auteur de nombreux essais, dont *Le Bouleversement du monde – L'après 7 octobre* (Plon, septembre 2024).

CSV : Quels furent les causes et les enjeux principaux de la guerre civile qui a ravagé le Liban de 1975 à 1990 ?

G.K. : Le Liban s'est développé dans un environnement en plein tumulte, avec pour voisine l'ancienne Palestine, partagée après la Seconde Guerre mondiale entre les Juifs et les Palestiniens, sans consultation des gouvernements arabes. Dès 1967, la guerre de Six Jours met en péril le modèle du Grand Liban. Alors que l'armée israélienne s'est emparée du Sinaï, de Gaza, du plateau du Golan et de la Cisjordanie, l'accord secret du Caire autorise les Fedayin palestiniens chassés des territoires occupés à s'installer avec leurs armes au Liban. Cet afflux de populations musulmanes a renforcé le camp sunnite contre le camp maronite et a créé au pays du Cèdre un premier déséquilibre démographique et confessionnel. Qui plus est, les Palestiniens ont commencé à se servir du Liban comme d'un sanctuaire pour attaquer Israël. La guerre civile qui s'en est ensuivie a mis le pays à feu et à sang pendant quinze ans. La Syrie, qui n'avait pas accepté la création de l'État du Liban par la France,



Une maison frappée à Saaideh, Baalbek, en septembre 2024, par un raid israélien au cours d'une campagne de bombardements parmi les plus intenses de l'histoire contemporaine du Liban.

SALLY HAYDEN / SOPA IMAGES / SIPA

PEU À PEU, LE HEZBOLLAH EST DEVENU LE MAÎTRE DU JEU POLITIQUE EN FORMANT UN VÉRITABLE ÉTAT DANS L'ÉTAT

a profité du désordre pour y entrer et a manipulé les groupes armés les uns contre les autres. En 1989, cette guerre civile a abouti aux accords de Taëf, qui ont modifié l'esprit de la constitution en affaiblissant les pouvoirs du président chrétien maronite et en les concentrant entre les mains du Premier ministre musulman sunnite. Après la guerre et jusqu'en 2005, l'armée syrienne a continué à occuper le nord du Liban en pillant une partie de ses ressources.

CSV : Comment le Hezbollah, le parti chiite islamiste créé pendant la guerre civile, a-t-il réussi à s'imposer dans le paysage libanais ?

G.K. : La révolution islamique de 1979 en Iran a effectivement entraîné une transformation géopolitique majeure au Liban : la montée en puissance de la communauté musulmane chiite, traditionnellement la plus pauvre au Liban, qui entretenait des rapports conflictuels avec les Palestiniens sunnites. Les gardiens de la Révolution iranienne ont vu dans cette communauté qui faisait beaucoup d'enfants l'opportunité de créer une force de dissuasion vis-à-vis d'Israël. Avec son gaz, son pétrole, son argent, l'Iran s'est donc employé à transformer le Hezbollah, le parti chiite libanais, en une courroie d'investissement gigantesque. Alors que toutes les milices avaient été désarmées après la guerre civile, il l'a équipé en armes, jusqu'à en faire la force défensive majeure du Liban. Le système bancaire islamique du « bon crédit sans profit » a permis de soutenir la communauté chiite. Peu à peu, le Hezbollah est devenu le maître du jeu politique en formant un véritable État dans l'État au Liban. Et cela d'autant plus aisément que les chrétiens, divisés entre les alliés du clan sunnite et du clan chiite, n'avaient plus pour les représenter qu'un président dépourvu de pouvoir réel…

CSV : Quelles conséquences a eu la prise de contrôle du Hezbollah sur le Liban ?

G.K. : Après l'échec des accords d'Oslo de 1993,

qui prévoyait une solution à deux États pour Israël et la Palestine, le Liban restait pris en otage par la question palestinienne. La mainmise du Hezbollah sur le pays l'a replacé dans l'orbite de la conflictualité avec l'État hébreu. En 2006, la guerre des 33 jours, qui a vu Israël entrer puis ressortir du Sud-Liban, a renforcé l'aura du Hezbollah, qui a célébré le retrait israélien comme la victoire divine de son leader le cheikh Hassan Nasrallah. En apportant son soutien au régime de Bachar el-Assad contre les rebelles de la révolution syrienne, déclenchée en 2011, le Hezbollah a également contribué à faire de la Syrie en plein chaos la débitrice de l'Iran et un maillon de plus dans l'axe de la résistance contre Israël. Enfin, la crise économique de 2019 a généralisé la corruption au Liban et provoqué l'appauvrissement de la population. Et le système politique d'équilibre multiconfessionnel élaboré par la France dans l'entre-deux-guerres a conduit à ce qu'on appelle la « libanisation » : l'État du Liban, autrefois prospère et politiquement stable, a fait faillite. L'explosion suspecte du port de Beyrouth, qui a détruit la moitié de la ville en août 2020, en est un exemple probant.



CSV : Après le choc du 7 octobre 2023, Israël a désigné pour cibles le Hamas à Gaza, puis le Hezbollah au Liban. Qu'est-ce qui réunit ces deux mouvements à l'histoire pourtant bien différente ?

G.K. : Né en 1982, le Hezbollah libanais est un parti islamiste chiite inféodé à l'Iran, dont il a toujours appliqué les ordres. On l'a vu, ce soutien lui a permis, outre de prendre le pouvoir au Liban, de défier Israël à ses frontières. Fondé en 1987, le Hamas est la branche nationaliste et politique des Frères Musulmans, d'obédience islamiste sunnite ; ce mouvement a été créé en défiance contre l'OLP qu'il accusait de corruption et de collaboration avec Israël, au détriment de la lutte pour la libération de la Palestine. La politique coercitive israélienne a favorisé l'essor du Hamas dans la bande de Gaza. Durant la période des printemps arabes, de 2011 à 2015, quand les sociétés arabes sont entrées en lutte contre les gouvernements autoritaires au Moyen-Orient, le Hamas s'est retrouvé de plus en plus isolé et a perdu ses soutiens traditionnels sunnites. Il a donc fait alliance avec le régime chiite iranien, même si c'était un mariage de convenance. Autant qu'on le sache, Yahya Sinwar a décidé de la razzia sanglante du 7 octobre 2023 contre Israël sans en avertir l'Iran. Ce faisant, il a entraîné l'Iran – et dans la foulée le Hezbollah à sa solde – dans un engrenage qui n'était pas sa stratégie originelle. Après le territoire palestinien, le Liban s'est retrouvé sous les bombardements, en première ligne de l'offensive meurtrière d'Israël.

CSV : Après la destruction de Gaza, quel peut être le sort réservé au Liban et à ses habitants ?

G.K. : Le pouvoir israélien s'est donné comme priorité d'infliger une destruction radicale aux membres du Hamas et du Hezbollah. C'est désormais chose faite. Yahya Sinwar, le chef du Hamas, a été tué comme un renard et la bande de Gaza n'est plus que cendres. Le cheikh Hassan Nasrallah, qui dirigeait le Hezbollah depuis 32 ans, a été liquidé. Et avec l'affaire des bipeurs, tout son ancien état-major a été détruit en profondeur. Aujourd'hui, on se retrouve donc face à une situation inédite. La réplique israélienne a fait des dizaines de milliers de morts et de blessés à Gaza. Le chiisme a subi une défaite majeure au Liban et ne peut plus servir de rempart défensif. Ce qui fait peser sur ce pays le risque d'une nouvelle guerre civile. Le malheureux Liban doit aussi gérer le flot de déplacés qui ont vu leurs habitations détruites sous les bombardements israéliens. Dans cette phase de grande anxiété, nombre de questions restent irrésolues. D'un côté, les possibilités d'action militaire des Israéliens au Liban sont limitées. Par ailleurs, l'État hébreu ne peut pas envisager d'attaquer l'Iran, puissance au seuil du nucléaire, sans l'aide de l'armée américaine. De l'autre côté, l'Iran joue encore pour le moment le jeu de la République islamique. Mais en a-t-il encore les moyens ? Va-t-il continuer dans la même voie ou bien trouver un autre mode de fonctionnement, qui mettrait de côté le clergé ? L'élection de Donald Trump à la présidence des Etats-Unis, le 6 novembre 2024, va évidemment être déterminante pour la suite.

> LA SURVIE DU LIBAN EN TANT QU'ÉTAT SERA DIFFICILE, MAIS IL NE FAUT PAS OUBLIER LA RÉSILIENCE DE CE PEUPLE

CSV : L'offensive meurtrière d'Israël sur Gaza et le Liban a de nombreuses répercussions à l'international. Le Liban est-il en passe de devenir le lieu où va se jouer un nouvel ordre mondial ?

G.K. : Après le massacre et la prise d'otages du 7 octobre, la plupart des dirigeants occidentaux ont soutenu le droit d'Israël à se défendre. À présent, la situation est en partie bloquée. On l'a constaté dans le *veto* de Biden contre les attaques de sites nucléaires iraniens ou les prises de bec du président français Macron avec Netanyahu. Pour les États



Un Palestinien pousse son chariot de vendeur ambulant devant une fresque effacée représentant Donald Trump sur le mur de séparation israélien. Avant les élections, 66 % des Israéliens étaient favorables à une réélection de Trump (Bethléem, Cisjordanie, 1er novembre 2024).

occidentaux, le Premier ministre Netanyahu a rendu possible l'attaque d'Israël par le Hamas par défaut de vigilance et le monde paye les effets pervers de sa politique. Les dirigeants arabes ne disent rien. Mais les populations, elles, bougent. En incitant l'État hébreu à répliquer par l'hécatombe de dizaines de milliers de civils à Gaza et au Liban, le Hamas et le Hezbollah ont suscité, au-delà de leurs seuls partisans, un mouvement de solidarité internationale – occultant dans la foulée le carnage du 7 Octobre.

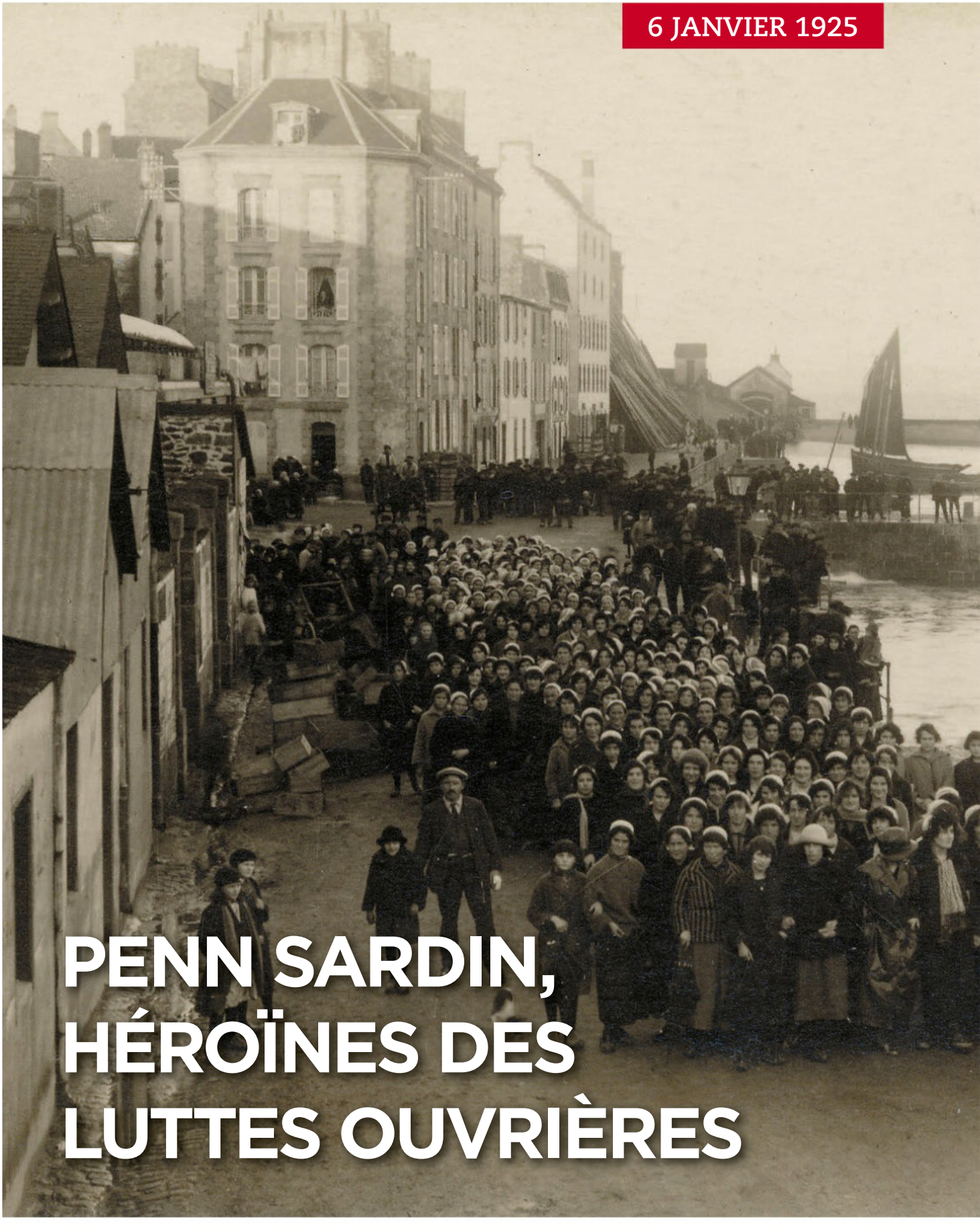
Partout montent les polarisations identitaires. En France, les élections européennes de juin 2024 ont été marquées par l'opposition du discours islamo-gauchiste qualifiant l'attaque du Hamas « d'acte de résistance » et celui de la mouvance d'extrême droite, qui condamne l'islamisme radical et affiche son soutien à Israël. La campagne pour les présidentielles américaines a été troublée par les mouvements pro-Gaza dans les campus et les banlieues musulmanes. Les réseaux sociaux contribuent à amplifier ce phénomène de polarisation et à araser les mémoires. Pour une partie de la population mondiale, l'extermination des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale est devenue une histoire ancienne qui ne concernait que les Européens. L'État d'Israël, édifié comme havre pour les survivants de la Shoah, est incriminé devant la justice internationale pour l'holocauste des Palestiniens et des Libanais. Par un basculement géopolitique, l'Occident se trouve stigmatisé et réduit à un « Nord colonialiste » immoral, face à un Sud qualifié de global. On assiste à un véritable bouleversement du monde et des valeurs occidentales, démocratie incluse.

CSV : Le Liban pourra-t-il un jour à nouveau jouer un rôle en tant qu'État sur la scène internationale, se réappartenir ?

G.K. : Au vu de l'actualité récente, la survie du Liban en tant qu'État sera difficile. Mais il ne faut pas oublier la résilience extraordinaire de ce peuple. Sa diaspora l'a prouvé : malgré les vicissitudes qui ont traversé leur histoire, les Libanais ont remonté des entreprises, des commerces, l'esprit levantin est toujours bien présent.

Propos reccueillis par Pascale Desclos

DEBBIE HILL / UPI PHOTO VIA NEWSCOM / SIPA



6 JANVIER 1925

PENN SARDIN, HÉROÏNES DES LUTTES OUVRIÈRES

COLLECTION CEDIAS / MUSÉE SOCIAL



Victoire ouvrière à Douarnenez ! La résistance patronale est vaincue, titre le quotidien *L'Humanité* à la Une de son édition du 7 janvier 1925. La veille au soir, après 46 jours d'une âpre grève, les « Penn Sardin » – surnom breton des sardinières signifiant « têtes de sardine » – sont parvenues à arracher un accord aux patrons locaux. Patrons que le ministre du Travail lui-même a pourtant qualifiés de brutes et de sauvages…

Qui aurait cru que ces ouvrières corvéables à merci résisteraient ainsi à toutes les intimidations, entraînant la ville dans un mouvement historique ? Si elles se sont engagées dans la lutte à corps perdu, c'est que, justement, elles n'avaient plus rien à perdre… Travaillant pour un salaire de misère – 80 centimes de franc de l'heure ! –, elles étaient exploitées par les riches propriétaires des 21 conserveries de la ville ; peu soucieux du droit du travail, ceux-ci n'hésitaient pas à les faire trimer 14 heures par jour ou plus, y compris de nuit, ce qui était interdit.

Toutes travaillent dans des conditions inhumaines, *« les petites de 12 ans comme les vieilles de 80 »,* rapportera par la suite la syndicaliste communiste Lucie Colliard, dépêchée sur place avec d'autres représentants syndicaux. *« Il faut être debout, toujours debout. La sardine est versée sur les tables ; les femmes la rangent la tête en bas dans des espèces de petits paniers en fil de fer qui seront trempés dans l'huile bouillante (…). Il se dégage de cette marée et de cette huile bouillante une odeur complexe qui vous écœure ; on sort de là avec la migraine et on se demande comment les malheureuses ouvrières peuvent travailler de si longues heures sans reprendre haleine. »*

Le 21 novembre 1924, la contestation débute dans l'usine Carnaud à la suite du refus d'une augmentation de salaire de 20 centimes de l'heure. Le mouvement gagne rapidement d'autres conserveries, et le 25, la grève générale est déclarée. Quelque 2 000 femmes marchent et chantent dans les rues de Douarnenez, unies derrière le slogan *« Pemp real a vo »* (*« Ce sera 1,25 franc »*) et rejointes par des hommes et des travailleurs d'autres secteurs. Douarnenez vit de l'industrie du poisson : la solidarité s'y révèlera sans faille…

Le mouvement se structure avec l'appui des syndicalistes et du maire communiste Daniel le Flanchec. Le 5 décembre, celui-ci s'interpose lorsque les forces de l'ordre chargent les manifestants. Il est suspendu de ses fonctions… Le 13, une première propriétaire accepte de négocier. Mais deux jours plus tard, la médiation du ministre du Travail échoue. Et le 1er janvier, c'est le drame. Lors d'une rixe dans un café provoquée par des briseurs de grève, ceux-ci tirent plusieurs coups de feu, blessant cinq personnes, dont Daniel Le Flanchec.

Mis en cause, les patrons vont finir par céder. Les Penn Sardin obtiennent un salaire à 1 franc de l'heure, le paiement majoré des heures supplémentaires et du travail de nuit et la reconnaissance du droit syndical. En mai 1925, l'une d'entre elles, Joséphine Pencalet, figurera même parmi les premières femmes élues en France sur une liste municipale communiste. Mais son élection sera invalidée en novembre par le Conseil d'État (les femmes ne votent pas donc sont inéligibles…) et elle retournera à sa vie d'ouvrière anonyme.

◗ Marielle Mayo

NOSFERATU, AUTOPSIE D'UN MYTHE



Portrait de Vlad III, dit l'Empaleur, prince de Valachie (1431–1476/77) et membre de la maison des Drăculești. Dracula, c'est lui.

WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES

En décembre 2024, Robert Eggers revisite *Nosferatu*, chef-d'œuvre de l'expressionnisme allemand signé F. W. Murnau en 1922. Fidèle à l'original, le comte Orlock quitte son château des Carpates pour semer peste et terreur en Allemagne. Un vampire, donc. Mais pourquoi Orlock et non Dracula, héros du roman de Bram Stoker ? Parce que le film de Murnau était une adaptation non autorisée du livre. Les noms furent modifiés pour contourner les droits, mais Florence Stoker, veuve de l'auteur, porta plainte et obtint la destruction de toutes les copies. Pourtant, quelques-unes survécurent. En 1925, la British Film Society projeta le film à Londres, le sauvant de l'oubli et lui assurant une reconnaissance internationale. Une rémanence par-delà la destruction, comme un clin d'œil de l'histoire au comte Orlock.

ENTRE MYTHES ET LÉGENDES : NOSFERATU, MIROIR DES PEURS ANCESTRALES

Le comte Orlock ne surgit pas du néant. *« Il s'enracine dans un terreau de mythes et légendes issus de l'Europe du Sud et de l'Est »*, comme l'explique Philippe Charlier, anthropologue et médecin légiste, chercheur à l'UVSQ et au musée du Quai Branly - Jacques Chirac. Et ce qui le rend unique, c'est l'amalgame d'influences culturelles qui font de lui une figure plus sombre et menaçante que Dracula.

Vlad l'Empaleur, l'aristocrate sanguinaire : figure historique indissociable du mythe du vampire, Vlad III, dit Vlad l'Empaleur, est un prince roumain du XV[e] siècle tristement célèbre pour ses méthodes brutales, dont l'empalement de ses ennemis. Bien que Vlad n'ait jamais été un vampire dans les récits populaires, son surnom et sa cruauté ont inspiré le personnage de Dracula dans le roman de Stoker, et indirectement, le comte Orlock.

Les strigoi et moroi, morts-vivants du folklore roumain : ces créatures sortaient de leurs tombes pour hanter les vivants, buvant leur sang ou semant le malheur. Elles sont souvent invoquées dans les campagnes pour interpréter des épidémies ou des phénomènes mystérieux. Dans *Nosferatu*, Orlock semble incarner ces légendes : il voyage dans un cercueil rempli de terre et est accompagné d'une nuée de rats porteurs de peste. Contrairement à Dracula, chez qui séduction et corruption prédominent, Orlock est lié à la propagation de la maladie, comme dans l'œuvre de Murnau.

Les vrykolakas, les « vampires » des Balkans : Souvent confondus avec les vampires, ces êtres n'aspiraient pas le sang. *« Ils étaient considérés comme des revenants, associés au sacrilège et à l'excommunication. Sous l'Empire ottoman, durant les guerres de religion, ils symbolisaient les péchés inexpiés, et la peur des faux chrétiens ou des Turcs »*, explique Philippe Charlier. Orlock représente ainsi cette peur de l'étranger destructeur, transposée dans une esthétique gothique.

Les goules : Dévoreuses de chair, elles partagent l'aura macabre du vampire, symbolisant la corruption, la contagion et le danger surnaturel dans des récits effrayants inspirés eux aussi des mythes anciens.

VAMPIRISME ET MALADIES : L'INSPIRATION MÉDICALE DERRIÈRE *NOSFERATU*

Le comte Orlock dans *Nosferatu* représente bien plus qu'une simple créature surnaturelle. Ses traits physiques et son comportement trouvent leur origine dans plusieurs maladies qui ont hanté l'histoire de l'humanité.

La porphyrie : cette maladie génétique affecte la production de l'hème, un composant essentiel de l'hémoglobine. Elle provoque une sensibilité extrême à la lumière du soleil, entraînant des lésions cutanées graves. Dans *Nosferatu*, le comte Orlock est littéralement détruit par la lumière du soleil, contrairement au *Dracula* de Bram Stoker, pour qui la lumière affaiblit sans tuer. La porphyrie peut également décolorer les dents, leur donnant une teinte rougeâtre, évoquant des traces de sang.

La rage : cette maladie virale, transmise par morsure, pourrait avoir inspiré l'aspect agressif et bestial du vampire dans *Nosferatu*. Les symptômes de la rage, tels que l'agitation extrême et la sensibilité accrue, rappellent le comportement bestial du comte Orlock, particulièrement visible dans ses attaques. Orlock apparaît comme une force brute, dépourvue du charme et de la manipulation psychologique caractéristiques de Dracula. Il constitue ce que l'anthropologue et médecin légiste Philippe Charlier appelle *« un mort qui ne se tient pas tranquille »*.

La tuberculose : tout autant redoutée historiquement, cette maladie a aussi contribué à l'idée du vampire comme porteur de mort. Elle provoque une dégradation progressive des forces et souvent une toux sanguinolente. *« Ce qui alimenta la peur des êtres se nourrissant de la vitalité des autres, un trait important dans la définition des vampires »,* rappelle Philippe Charlier. Dans *Nosferatu*, Orlock incarne explicitement la peste : les rats qu'il transporte dans ses cercueils symbolisent la contamination, et partout où il va, la peste et la mort suivent, créant une menace collective plutôt qu'individuelle.

La pellagre : cette carence en vitamine B3 provoque des lésions cutanées, une sensibilité à la lumière et des troubles mentaux. Les symptômes physiques de la pellagre, notamment la peau rugueuse et craquelée par le soleil, rappellent l'apparence cadavérique du comte Orlock, avec sa peau pâle, ses longs doigts osseux, et ses yeux enfoncés. On est loin du dandy des Carpates.

Laurie Henry



Vlad II, ci-dessus, surnommé Vlad Dracul (1393–1447), prince de Valachie, doit son surnom à l'Ordre du Dragon qu'il fonda. Les historiens byzantins et leurs descendants appelleront sa lignée « Drăculea » ou « Dracula » (les Dragons en roumain). Bien qu'il ait été lui aussi adepte de l'empalement, c'est son fils Vlad III qui en fit une méthode tristement célèbre et inspira Bram Stoker pour son *Dracula.*



Nosferatu, de Robert Eggers, Universal Pictures, en salle le 25 décembre 2024

La chauve-souris, symbole du Mal… et du Bien !

Dracula troquant sa cape contre des ailes de chauve-souris, l'image est bien connue. Et ce lien entre les vampires et les chauves-souris n'est pas sans fondement. En réalité, la chauve-souris vampire existe bel et bien dans les zones tropicales et subtropicales du continent américain. Elle repère ses proies grâce à un « nez-feuille » capable de détecter la chaleur, puis coupe la peau avec une précision chirurgicale grâce à sa salive anticoagulante appelée « Draculin », permettant de maintenir le flux de sang constant au niveau de la plaie. Si les chauves-souris vampires ne s'attaquent pas aux humains (à de très rares exceptions), elles préfèrent le bétail. Encore plus surprenant : elles sont remarquablement sociales – une chauve-souris affamée peut recevoir du sang régurgité par ses congénères. Un altruisme qui pourrait avoir inspiré une autre figure « mythique », mais plus positive, utilisant également le mammifère ailé comme symbole : Batman, bien sûr ! Mais c'est une autre histoire.

HERMA SILVER / AURIMAGES - UNIVERSAL PICTURES



Femme vampire, nécropole de Pień, Pologne.

QUAND L'ARCHÉOLOGIE CROISE LES «MORTS-VIVANTS»

Une faucille autour du cou, une pierre dans la bouche… Il est arrivé que les archéologues croisent au détour d'une sépulture les peurs de nos ancêtres et leurs étranges manières de les conjurer.

En 2006, sur l'île de Lazzaretto Nuovo, à Venise, l'anthropologue Matteo Borrini, de l'Université de Florence, découvrit une sépulture du XVIe siècle, datant plus précisément de la peste vénitienne de 1576. Cette île était alors utilisée comme sanatorium pour les malades. Le squelette d'une vieille femme y reposait, une brique soigneusement insérée dans la bouche. Pour le chercheur, dans une ville ravagée par la peste, cette pratique reflétait une croyance populaire : certains défunts – des « vampires », selon notre vision actuelle alimentée par la pop culture – étaient responsables de la propagation des épidémies, et se nourrissaient des vivants, de leur énergie. Une croyance amplifiée par les fossoyeurs de l'époque, face à des corps en décomposition quand ils réouvraient les fosses communes. Ces dépouilles présentaient des caractéristiques qui, sans compréhension scientifique des processus post-mortem, semblaient surnaturelles. Des corps gonflés par les gaz de putréfaction, des liquides s'échappant des orifices et des linceuls détériorés au niveau de la bouche. Les morts leur paraissaient encore animés de vie. *« Pour tuer le vampire, il fallait retirer le linceul de sa bouche, qui était sa nourriture comme le lait d'un enfant, et y mettre quelque chose d'immangeable »,* confiait alors Matteo Borrini pour expliquer cette pierre dans la bouche de la défunte.

En Pologne, dans la nécropole de Pień, un cimetière du XVIIe siècle, le professeur d'archéologie de l'Université Nicolaus Copernicus, Dariusz Poliński, découvrit en 2022 une femme enterrée avec une faucille placée sur sa gorge, un cadenas fixé à son orteil. Cette disposition devait prévenir toute résurrection, la faucille lui tranchant la gorge si elle tentait de se relever. Récemment, une analyse osseuse a révélé une anomalie au niveau de son sternum, possiblement une déformation visible ayant causé des douleurs et alimenté la méfiance à son égard. Cette particularité physique aurait renforcé les superstitions locales, la désignant comme un être menaçant, même au-delà de la mort. En 2023, toujours dans la nécropole de Pień, un enfant, âgé de 5 à 7 ans, enterré face contre terre et avec un cadenas en fer sur son pied, fut découvert à proximité de la dame à la faucille. Sans doute afin de l'empêcher de s'asseoir et de sortir de sa tombe pour se nourrir de personnes vivantes… Épidémies, malformations… l'ignorance alliée à la peur et à la superstition faisait redouter les victimes de mort étrange, d'où ces sépultures censées se garantir de tout retour de vampires et autres morts-vivants. Ce cimetière semble être celui des personnes rejetées et des âmes abandonnées. Phillipe Charlier nous rappelle que le plus vieux vampire connu fut découvert à Apollonia, en Bulgarie. Daté de l'époque romaine, ce squelette était empalé sur une barre de fer, autre rituel anti-vampire destiné à le *« tuer à nouveau et le maintenir à jamais dans sa tombe. »*



***Nosferatu le vampire*, de Friedrich Wilhelm Murnau, sorti en 1922, avec Max Schreck dans le rôle du comte Orlock.**

Ces cas de « vampirisme archéologique » révèlent avant tout la sidération des populations de l'époque *« confrontées à des épidémies fulgurantes et face auxquelles elles ne trouvaient pas d'explications du fait de leur méconnaissance médicale »,* résume Séverine Braguier, archéozoologue et chargée de recherche et d'opérations à l'INRAP. *« Ils avaient peur de l'inconnu de manière générale, que ce soient les malformations physiques, une mauvaise mort, ou même les étrangers. »* Et, partant, nourrirent un imaginaire fécond, tant nous aimons nous faire frémir.

Laurie Henry

MIROSLAV BLICHARSKI/ALEXSANDER POZNAN - PROD DB / KCS / AURIMAGES

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

CET HIVER, PLONGEZ DANS LES ORIGINES DE NOTRE HISTOIRE



Votre abonnement :
6 numéros par an
+ *en cadeau*
la station météo
Oregon SCIENTIFIC



ABONNEZ-VOUS POUR 3€ sans engagement

PROFITEZ-EN
en flashant le QR code ci-dessus ou rendez-vous sur **bit.ly/abo-csv-220**

LES CAHIERS SCIENCE&VIE **BULLETIN D'ABONNEMENT** à retourner sous enveloppe affranchie à :
Les Cahiers de Science et Vie – Abonnements – 59898 Lille cedex 9

① Je choisis mon offre d'abonnement :

M036 # D1071638

☐ **Offre liberté : 3€ le premier numéro** puis 5,50€ tous les 2 mois au lieu de ~~8,60€~~*. 1 numéro tous les 2 mois **+ la station météo en cadeau** (1)
Je résilie quand je le souhaite. Je remplis le mandat ci-dessous accompagné de mon RIB. Je règlerai 5,50€ tous les 2 mois l'année suivante.
3€ le premier n°

☐ **Offre annuelle : 39,90€**/an au lieu de ~~51,60€~~*
6 numéros **+ la station météo en cadeau** (2)
Mon abonnement se renouvellera automatiquement à la date anniversaire sauf résiliation de ma part.
-22%

② Je valide mon règlement :

➔ **Par prélèvement automatique :**
Je complète l'IBAN à l'aide de mon RIB et je n'oublie pas de **joindre mon RIB**.
IBAN

Vous autorisez Reworld Media Magazines à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, conformément aux instructions de Reworld Media Magazines . Créancier : Reworld Media Magazines 40, avenue Aristide-Briand - 92220 Bagneux Cedex 09 France - Identifiant du créancier : FR 05 ZZZ 489479.

Date et signature obligatoires :
Le ☐☐/☐☐/☐☐☐☐

➔ **Par carte bancaire :** je me rends sur KiosqueMag.com : bit.ly/abo-csv-220
La boutique officielle des Cahiers de Science & Vie
Plus simple, plus rapide, 100% sécurisé !

➔ **Par chèque (formule annuelle uniquement) :**
je renvoie le coupon accompagné de mon chèque libellé au nom des Cahiers de Science & Vie (sans agrafe, ni scotch) à :
Les Cahiers de Science & Vie Service abonnement 59898 Lille Cedex 9

③ J'indique les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

Nom** : Prénom** :
Adresse postale** :
CP** : Ville** :
Tél. (portable de préférence) : (Envoi d'un SMS en cas de problème de livraison)
Email :
(Utile pour accéder à votre magazine en numérique et à votre espace client sur Kiosquemag.com, et gérer votre abonnement) **À remplir obligatoirement
Date de naissance : ☐☐/☐☐/☐☐☐☐ (pour fêter votre anniversaire)

☐ Je ne souhaite pas recevoir les offres Privilège Les Cahiers Science & Vie et Kiosquemag sur des produits et services similaires à ma commande par la Poste, e-mail et téléphone. Dommage !
☐ Je ne souhaite pas que mes coordonnées postales et mon téléphone soient communiqués à des partenaires pour recevoir leurs bons plans. Dommage !

*Le prix de référence à l'année se compose du prix kiosque : 6 n° des Cahiers Science & Vie à 47,40€ et des frais de port à 4,20€. **À remplir obligatoirement. (2) Offre avec engagement : abonnement annuel automatiquement reconduit à date d'anniversaire. Le règlement s'effectue en 1 seule fois. Vous serez informé par écrit dans un délai de 3 mois avant le renouvellement de votre abonnement. Vous aurez la possibilité de l'annuler 30 jours avant la date de reconduction auprès du service client. A défaut l'abonnement sera reconduit pour une durée identique à votre abonnement initial. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com et contacter le service client par mail sur serviceabomag.fr ou encore par courrier à Reworld Media Magazines - Service Client - 40 avenue Aristide Briand - 92227 Bagneux. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France Métropolitaine valable jusqu'au 04/02/2025. DOM-TOM et autres pays nous consulter. Vous disposez, conformément à l'article L 221-18 du code de la consommation, d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine en notifiant clairement votre décision à notre service abonnement. Les informations demandées sont destinées à la société REWORLD MEDIA MAGAZINES (KiosqueMag) à des fins de traitement et de gestion de votre commande, de la relation client, des réclamations, de réalisation d'études et de statistiques et, sous réserve de vos choix, de communication marketing par KiosqueMag et/ou ses partenaires par courrier, téléphone et courrier électronique. Vous bénéficiez d'un droit d'accès, rectification, d'effacement de vos données ainsi que d'un droit d'opposition en écrivant à RMM-DPD, c/o service juridique, 40 avenue Aristide Briand – 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour en savoir plus sur la gestion de vos données personnelles, vos droits et nos partenaires, consultez notre politique de Confidentialité sur www.kiosquemag.com.

RAFFINEMENT À LA CHINOISE

Le musée Guimet célèbre l'art de l'apparat sous la dynastie Ming à travers cette exposition de pièces rares, hommage au savoir-faire des orfèvres et aux codes sociaux alors en vigueur dans l'empire du Milieu.

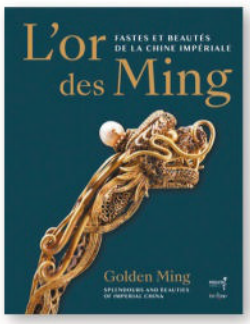
On y entre à pas feutrés, saisi par l'ambiance intimiste qui invite au silence et à la contemplation. Puis on déambule lentement, de vitrine en vitrine, pour décortiquer du regard un ensemble exceptionnel de parures et vaisselles d'apparat en or réalisées sous la dynastie chinoise des Ming (1368-1644). Cent-vingt-et-une pièces – peignes et épingles à cheveux, boucles et plaques de ceinture, boucles d'oreilles, bagues, bracelets, mais aussi aiguières, coupes à libation, vases… –, toutes d'une technicité et d'une délicatesse extrêmes…



Plus connue en Occident pour ses constructions monumentales (la Cité interdite ou la Grande Muraille notamment), son élégant mobilier en bois ou sa porcelaine « bleu et blanc » qui inonda le marché européen dès la Renaissance, cette dynastie était en effet passée maître dans l'art de l'orfèvrerie de luxe. L'exposition organisée au musée Guimet en collaboration avec le Musée des Beaux-Arts de Qujiang, à Xi'an, au centre-est de la Chine, à l'occasion du 60e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Chine, en est la preuve éblouissante.

ÉLITE URBAINE

Cette période longue de près de trois siècles fut marquée par une prospérité économique sans précédent, portée par une forte croissance démographique, l'intensification des échanges commerciaux et l'expansion des réseaux de communication. Autant d'éléments qui favorisèrent l'émergence d'une nouvelle élite urbaine fortunée qui n'eut de cesse d'imiter les modes et pratiques de la Cour. Autrefois l'apanage de l'empereur et de son cercle rapproché, les produits de luxe devinrent alors des marqueurs de statut social et de richesse. Les parures d'or, parfois rehaussées de pierres précieuses (jade, rubis, saphir, spinelles, etc.) étaient alors des attributs indispensables du vêtement. Leur port était étroitement réglementé et répondait à des codes stricts. Le nombre et la forme de peignes et d'épingles à cheveux dans la coiffure des femmes de l'élite étaient dictés par le rang de la porteuse, tout comme la forme et l'ornementation du pendant fixé au bas de l'écharpe officielle.



L'OR DES MING, FASTES ET BEAUTÉS DE LA CHINE IMPÉRIALE (XIVE-XVIIE SIÈCLE)
MUSÉE GUIMET, PARIS
Jusqu'au 13 janvier 2025



Certains motifs – le dragon, le faisan ou le phénix – étaient réservés à l'usage de l'empereur et de ses plus proches parents. Ces parures véhiculaient aussi des messages. Ornementées de fleurs ou oiseaux, elles étaient des signes de bon augure pour celui ou celle qui les arboraient. La chauve-souris symbolisait le bonheur, le crabe l'harmonie, le papillon la longévité. Côté fleurs, la pivoine, fleur de printemps, évoquait la richesse et la réussite, le lotus, la pureté, le chrysanthème l'endurance…

Les objets présentés sont d'autant plus exceptionnels qu'ils sont rares. Nombre de pièces ont en effet été fondues de sorte que le métal soit réutilisé dans de nouvelles créations. Une raison de plus pour aller admirer ces joyaux d'un autre temps.

Fabienne Lemarchand

PETER VIEM KWOK'S DONG BO ZHAI COLLECTION (COLLECTED IN XI'AN QUJIANG MUSEUM OF FINE ARTS)





Page de gauche, une épingle à cheveux ornée de fleurs et d'un papillon. Page de droite, en haut, une rangée de boîtes ; ci-contre, des ornements en forme de chauve-souris surmontés du caractère shou. Des joyaux en or ou en filigrane d'or, sertis de rubis et de saphirs, datant de la dynastie Ming (1368-1644).

THIBAUT CHAPOTOT - PETER VIEM KWOK'S DONG BO ZHAI COLLECTION (COLLECTED IN XI'AN QUJIANG MUSEUM OF FINE ARTS)



Un espace immersif où le visiteur assiste à un jeu de cache-cache entre Saint-Exupéry et le Petit Prince.

L'HOMME TOMBÉ DU CIEL

Antoine de Saint-Exupéry, Le Petit Prince parmi les Hommes, par Tempora et Strasbourg Events en partenariat avec la Fondation Antoine de Saint-Exupéry pour la Jeunesse, s'installe cet hiver au Parc des Expositions de Strasbourg. Un parcours multimédia immersif qui nous mène de l'enfant au combattant, en passant par le pilote et l'écrivain.

« *Le Petit Prince, c'est toi* », confie sa mère dans l'audioguide. « *L'enfant sans complaisance qui juge l'adulte que tu es devenu…* » Ces mots, ainsi que d'autres extraits de lettres que Marie de Saint-Exupéry adressa à son fils Antoine, tissent la trame narrative de l'exposition. Tout au long du parcours, cette voix maternelle, tendre et vibrante, nous murmure aux oreilles comme elle nous prendrait la main, éclairant la vie de l'écrivain – dont elle semble avoir enfanté la pensée –, du pilote – qu'elle respectait dans sa quête d'altitude –, et de l'homme – dont elle était si fière de l'engagement. C'est elle, invisible mais qu'on *voit avec le cœur*, qui nous aide si bien à saisir pourquoi Saint-Exupéry écrivait : « *Mon pays, c'est l'enfance.* » Mais aussi : « *C'est ce qui grandit l'homme qui fait l'homme.* »

Olivier d'Agay, petit-neveu de l'écrivain et président de la Fondation Antoine de Saint-Exupéry pour la Jeunesse, ne cache pas son émotion en réécoutant l'écho de son arrière-grand-mère, fil d'or de cette exposition itinérante, *Le Petit Prince parmi les Hommes*. Lancée en 2020 à Lyon pour commémorer le 120e anniversaire de la naissance de l'écrivain et les 75 ans de son célèbre conte, elle arrive à Strasbourg, capitale mondiale du livre 2024. Un lieu symbolique : c'est ici que Saint-Exupéry obtint son brevet de pilote et effectua son baptême de l'air. « *Ce retour à Strasbourg coïncide avec le 80e anniversaire de sa disparition en mer, après son dernier vol à bord d'un P-38, tombeau de son sacrifice pour la Libération de la France* », précise Olivier d'Agay. Cette année marque également la traduction du *Petit Prince* dans une 600e langue – un dialecte panaméen –, et la remise posthume de la Croix de guerre à la famille.

Henri Dupuis, chargé de la scénographie de l'exposition par Tempora, résume l'enjeu : « *Il fallait embrasser une vie indissociable d'une œuvre – Kessel disait de lui qu'il était pleinement pilote et pleinement écrivain.* » Le parcours se déploie ainsi entre ciel et littérature, ces deux pôles que Saint-Exupéry n'a cessé de relier. L'exposition s'ouvre sur les portraits d'Antoine et de sa mère Marie, comme pour établir d'emblée que l'amour maternel et l'attachement filial forment le socle éthéré d'une vie sans haine. Dans leurs regards, déjà, l'évidence de ce cri d'espoir : « *Pourquoi nous haïr ? Nous sommes solidaires,*



ANTOINE DE SAINT EXUPÉRY, LE PETIT PRINCE PARMI LES HOMMES
PARC DES EXPOSITIONS DE STRASBOURG
Jusqu'au 4 mai 2025

TEMPORA



L'enfant, l'ami, l'amant, l'époux. L'exposition dévoile aussi un Saint-Exupéry intime.

emportés par la même planète, équipage d'un même navire. Et s'il est bon que des civilisations s'opposent pour favoriser des synthèses nouvelles, il est monstrueux qu'elles s'entre-dévorent. »

L'ENVOL

Nous pénétrons dans l'univers du *Petit Prince*, au sens propre. Pour rejoindre Saint-Exupéry, il faut d'abord faire escale sur les astéroïdes du roi, du vaniteux, du buveur, du businessman, de l'allumeur de réverbères et du géographe, mais aussi saisir la leçon des roses et apprivoiser un renard. Nous voilà mûrs pour franchir un nouveau seuil et, comme Antoine à huit ans, désirer nous envoler. Sa première invention : une bicyclette à voiles, équipée d'un moteur à essence recyclé. À la salle suivante, Saint-Exupéry est déjà un pionnier de l'Aéropostale, ouvrant des routes au-dessus de Dakar, des Andes ou de la Patagonie, risquant sa vie pour porter des lettres, survolant déserts, montagnes et océans, dans la nuit, bravant pannes et intempéries. Et le visiteur, témoin de cette odyssée, de planer entre affiches, maquettes, objets personnels et dispositifs interactifs. Pilote de raids, Saint-Exupéry survécut à un crash en Libye lors du Paris-Saïgon, épisode qu'il narre lui-même dans un enregistrement inédit. Ces aventures nourriront *Courrier Sud* (1929), *Pilote de nuit* (1931) ou encore *Terre des hommes* (1939).

L'INTIME

Relier le ciel à la terre, mais aussi les hommes entre eux : « *Créer des liens* », telle était sa grande affaire. « *Les liens avec ses amis, ceux de l'enfance, ceux de la Ligne comme Mermoz ou Guillaumet, ceux de l'exil, ceux des combats* », souligne Benoît Remiche, directeur artistique chez Tempora. Mais avant les hommes, il y avait les femmes. Ses lettres ardentes à Louise, Silvia, Nelly, Yvonne, et surtout à Consuelo, son épouse, en témoignent. Pour elle, il avait formulé cette prière : « *Dieu, s'il vous plaît, protégez ma femme, car sans elle, je me sentirais si impuissant.* » Quant à l'amitié, voilà le prix qu'il lui accordait : « *Un livre, ça se retrouve toujours, un ami, non.* » Saint-Exupéry était un homme profondément attaché aux siens, chaleureux et avide d'affection. Trait qui semblerait anodin s'il ne s'exprimait pas, chez lui, telle une quête essentielle, tendue vers l'idéal. « *Il hausse le naturel au sublime et le sublime au naturel* », disait de lui son ami Léon Werth.



Antoine de Saint Exupéry en uniforme de capitaine à sa table de travail en 1940.

L'HUMANISME

Ce goût profond des humains – son humanisme – se décline dans ses articles de presse. Dans ses reportages sur l'URSS de 1935 ou l'Espagne de la guerre civile, il s'intéresse aux hommes, à leurs souffrances et leurs aspirations, derrière les systèmes qui les mettent à l'épreuve. Ainsi, traversant la steppe en train, il décrit un enfant polonais, fils de mineurs, comme un « *Mozart assassiné* ». Deux ans plus tard, sur le front espagnol, il constate qu'« *on fusille plus qu'on ne combat.* » À chaque reportage, chaque écrit, une interrogation le hante : « *Que faut-il dire aux hommes ?* »

L'ENGAGEMENT

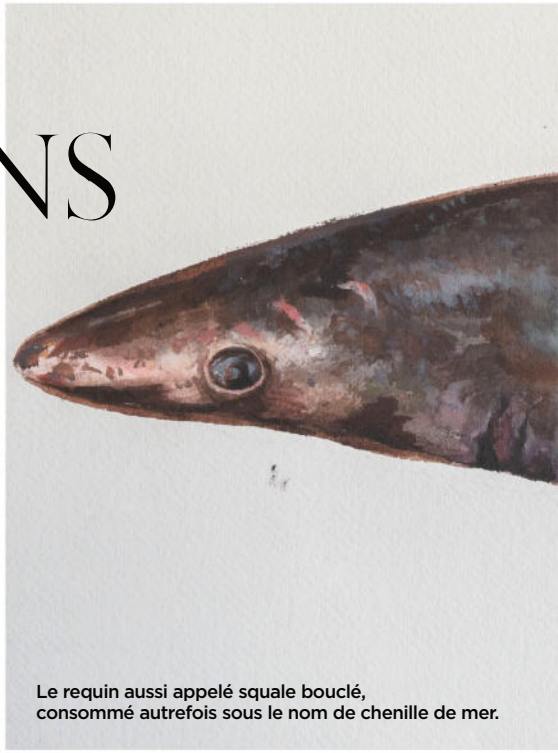
Si cette question traduit son sens du devoir, son engagement ne saurait être seulement intellectuel. Saint-Exupéry ne peut écrire qu'en mettant son corps en mouvement – et même en danger. En 1940, il rejoint une escadrille de reconnaissance et disparaît en 1944 lors d'une mission. Il a rêvé, atteint le ciel, et s'est engagé jusqu'à en tomber. Son dévouement reste exemplaire. Il a donné sa vie pour défendre une vision ouverte du monde que le nazisme aurait étouffée. Pour lui, ne pas s'engager, c'était perdre sa vie. Dans *Citadelle*, il nous avertissait : « *Préparer l'avenir, ce n'est que fonder le présent. Il n'est jamais que du présent à mettre en ordre. À quoi bon discuter cet héritage ? L'avenir, tu n'as point à le prévoir, mais à le permettre.* »

Julien Nénault

TEMPORA - ICARE / COLLECTION MUSÉE AIR FRANCE

LA COMTESSE ET LES POISSONS

Ou comment Bill François, l'auteur de *L'éloquence de la sardine,* fait renaître le destin étonnant d'une dame de compagnie de l'impératrice Eugénie, artiste et naturaliste à ses heures…



Le requin aussi appelé squale bouclé, consommé autrefois sous le nom de chenille de mer.

À la fin du XIXe siècle, le Muséum d'Histoire naturelle de Paris se voit remettre quatre ouvrages de belles tailles et reliés de cuir rouge intitulés « Poissons du golfe de Gascogne ». À l'intérieur, des peintures de grandes qualités répertoriant la faune marine de cette frange de notre littoral. Une œuvre d'artiste, à l'évidence, mais aussi de naturaliste, qui dormait depuis dans les fonds de l'Institution.

Pas pour toujours, heureusement. Bill François, biophysicien, naturaliste et écrivain se met en quête d'informations sur la chenille de mer, espèce maintenant quasiment disparue, mais qui abondait autrefois sur nos côtes.

« Ce requin, car c'est un requin, aussi appelé squale bouclé, est aujourd'hui l'un des plus rares au monde. L'équipe de Samuel Iglésias, du Muséum National d'Histoire naturelle, s'est penchée sur les représentations de squales bouclés dans les manuscrits anciens, journaux, muséums, du XVIIIe siècle à nos jours. Après une fine analyse statistique, ils ont pu reconstituer l'histoire de la bête.



La comtesse de Nadaillac assise en train de dessiner.

En vérité, le squale bouclé était extrêmement commun jusqu'à l'invention du chalut à moteur en 1860. On le consommait dans toute l'Europe sous les noms de saumon blanc ou chenille de mer. Quelques années de chalutage suffirent à l'exterminer de toutes les côtes européennes. Et il est tombé dans l'oubli… »

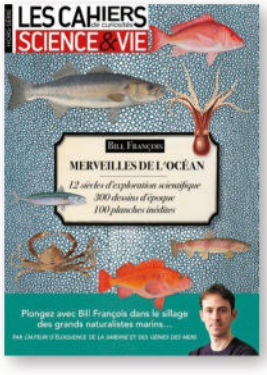
LE GISS

Pas pour l'infatigable naturaliste. Il apprend alors que la seule représentation picturale d'après nature qui existe du squale bouclé dort sagement dans les réserves en bord de Seine dans l'un des quatre grands livres en cuir rouge, manifestement œuvre d'une certaine comtesse de Nadaillac. Une femme donc, dans un milieu à l'époque peu porté sur la parité, et comtesse de surcroit.

« Cécile Delessert, c'est son nom, était totalement inconnue. Les animaux marins de la comtesse de Nadaillac ont été peints d'après des sujets pêchés et observés sur les marchés. Ils se distinguent toutefois des autres natures mortes de poissons, car l'animal n'y est pas un symbole, mais bien le sujet principal et unique. L'artiste y peint le poisson pour lui-même, et non pour représenter à travers lui certains aspects de l'humanité. C'est un véritable lien sensible aux espèces marines qu'elle développe à travers ses toiles. Les peintures de Nadaillac n'avaient pas une vocation scientifique, mais sensible. Les sujets y sont traités dans une optique d'émotion, pour frapper l'œil, de manière presque impressionniste, et sans aucun souci d'exactitude naturaliste. Mais ce faisant, la comtesse a capté ce que les naturalistes anglais appellent le "giss" : ce je-ne-sais-quoi qui ne peut s'exprimer par des mots, mais permet à coup sûr de reconnaitre une espèce. Ce sont des teintes, des reflets, une aura… dont la science ne peut pas rendre compte. »

Et c'est ainsi que cette comtesse, dont on sait finalement peu de choses, ressurgit du passé et nous montre comment une dame de compagnie de l'impératrice Eugénie, qu'elle suivait fréquemment en villégiature à Biarritz, passait plus de temps devant les étals de marée qu'aux tables de whist… pour le plus grand bonheur des naturalistes d'aujourd'hui.

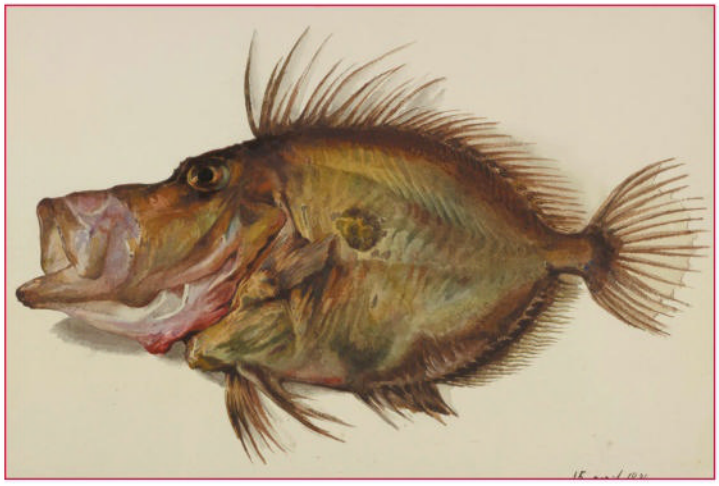
Philippe Bourbeillon



MERVEILLES DE L'OCÉAN PAR BILL FRANÇOIS
COLLECTION PARURES DU VIVANT
LES CAHIERS DE SCIENCE & VIE HORS-SÉRIE
Parution le 11 décembre

PROSPER MÉRIMÉE /MÉDIATHÈQUE DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE DE CHARENTON-LE-PONT











MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE (PARIS) - DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES ET DE LA DOCUMENTATION. MS 589-590-591-592



MARSEILLE
LE GRAND BAIN

Vous rêvez de mer et de sable chaud ? Plongez dans l'exposition présentée à Marseille au Musée des arts décoratifs de la Faïence et de la Mode. Elle vous permettra de découvrir l'évolution des mœurs et des goûts de la société, à travers l'histoire du maillot et des tenues de plage de 1940 à 2000. La mer, en tant que loisir, s'est en effet démocratisée après la mise en place des congés payés, pour attirer aujourd'hui des millions de baigneurs. Depuis la robe longue du XIXe siècle jusqu'au bikini frappé d'interdit sur certaines plages, en passant par les justaucorps moulants en jersey de laine ou de coton, le maillot de bain est devenu le terrain d'expression de grands couturiers. Et dans les années 1970, il a édicté un véritable culte du corps, se déclinant en string, tanga, trikini, tankini, microkini qui offrent toujours plus de peau au dieu Soleil. Envie d'en savoir plus ? Osez franchir le pas, même en hiver, et laissez-vous emporter bien au-delà des plages estivales… ◗ **A. L.-B.**



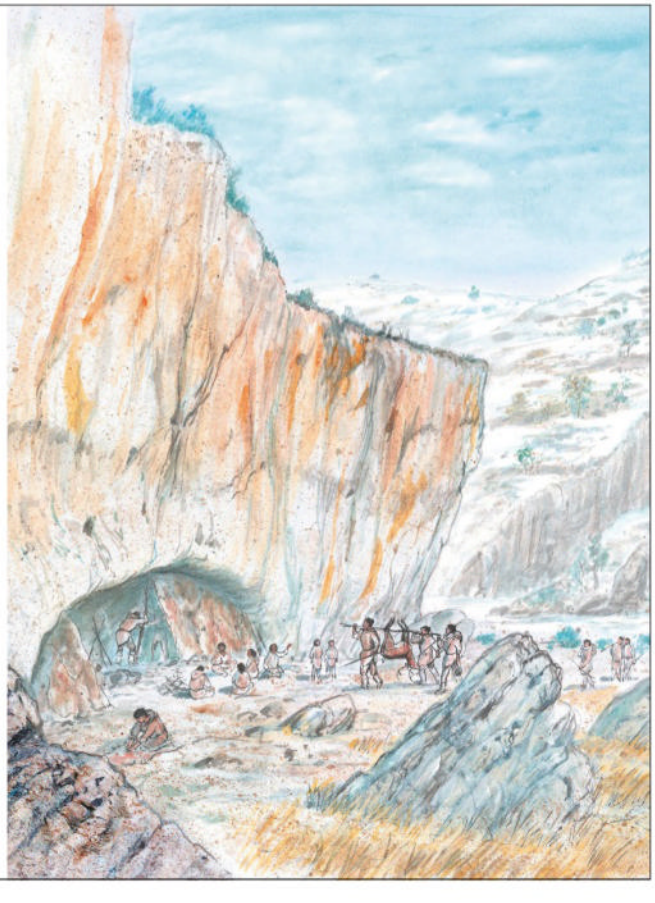
LE GRAND BAIN OU COMMENT BIEN SE (DÉ) VÊTIR AU SOLEIL 1940–2000
CHÂTEAU BORÉLY, MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS, DE LA FAÏENCE ET DE LA MODE, MARSEILLE
Jusqu'au 5 janvier 2025

LES EYZIES
LA VIE AU GRAND AIR

Voilà 25 000 ans, lors du Dernier Maximum glaciaire, l'Europe était couverte de steppes froides, jusqu'au nord-ouest de la péninsule Ibérique. Comment nos ancêtres chasseurs-cueilleurs y vivaient-ils au quotidien ? C'est ce que l'exposition « La vie au grand air » vous dévoile, en explorant l'organisation des campements, leur insertion dans le territoire, la taille du silex, les activités de chasse, la fabrication d'outils et d'armes, ou encore les pratiques artistiques. Des aquarelles et des dessins au trait de Gilles Tosello viennent avec douceur, poésie, rêve et même humour, faire oublier la rigueur scientifique. Au-delà des objets archéologiques, des reconstitutions d'habitations nomades, des dispositifs didactiques et un parcours ludique à destination des familles accompagnent les visiteurs. Ne manquez pas cette exposition dynamique et vivante, qui vous invite à explorer les racines de l'humanité ! ◗ **A. L.-B.**



LA VIE AU GRAND AIR
MUSÉE NATIONAL DE PRÉHISTOIRE, LES EYZIES (NOUVELLE-AQUITAINE)
Jusqu'au 12 mai 2025



MDM C. ALMODOVAR & M. VIALLE - GILLES TOSELLO



AU GALOP !

Lorsqu'il quitte son Angleterre natale pour le Nouveau Monde, Eadweard Muybridge ignore à quel point sa destinée viendra heurter de plein fouet le mythe du rêve américain. Né en 1830, cet échalas à la longue barbe deviendra l'un des grands photographes de son temps, un inventeur de génie… et le meurtrier de l'amant de sa femme.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, encore marqué par un grave accident de diligence, Muybridge, aux nerfs fragiles, partage sa vie avec une épouse volage. Acquitté après le meurtre, il reprend ses travaux et s'attelle à l'obsession du millionnaire Leland Stanford, magnat du chemin de fer et éleveur de chevaux : photographier un cheval au galop pour prouver que toutes les représentations antérieures, depuis la nuit des temps, sont fausses. Muybridge y parvient et va même plus loin, avec des études sur l'image qui annoncent la grande révolution du cinématographe.

Un récit brillant de 208 pages, accrocheur, qui se lit comme un très bon film. Et un bel hommage à une vie d'homme en mouvement. ◗ **P.B.**

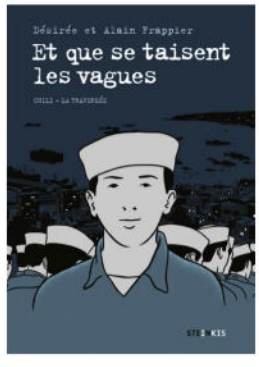


POUR UNE FRACTION DE SECONDE
GUY DELISLE
Delcourt, 208 pages.

MARIN D'EAU DURE

Et que se taisent les vagues nous plonge dans le Chili du début des années 1970, à travers les yeux de Lucho, 15 ans, qui intègre l'école des mousses. Pour la première fois, il quitte sa mère et découvre un univers implacable, où la discipline s'impose à la manière forte. Tandis que lui et ses camarades célèbrent la victoire historique de Salvador Allende, leurs supérieurs leur interdisent d'écouter le discours du nouveau président. Mais un soir, un mousse surprend les officiers conspirant pour prendre part à un coup d'État contre le gouvernement de l'Unité populaire.

Sur fond de luttes sociales, de pauvreté et de mépris de classe, le récit éclaire, à travers le regard encore naïf de Lucho, l'une des pages les plus sombres de l'histoire chilienne, marquée par la chute d'Allende et l'instauration de la dictature sanglante de Pinochet. ◗ **C.P.**

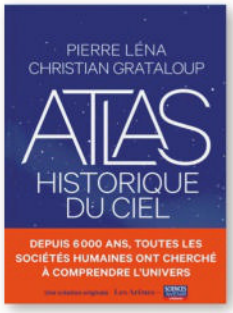


ET QUE SE TAISENT LES VAGUES TOME 3 TRILOGIE CHILIENNE
DÉSIRÉE ET ALAIN FRAPPIER.
Editions Steinkis, 320 pages.



DELCOURT. EDITIONS STEINKIS

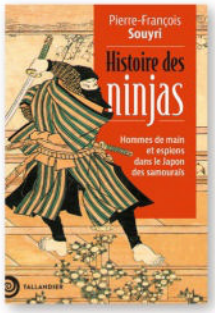
ASTRES, NINJAS, BANLIEUES



ATLAS HISTORIQUE DU CIEL
PIERRE LÉNA ET CHRISTIAN GRATALOUP, *Les Arènes, 256 pages.*

LE CIEL VU DE LA TERRE

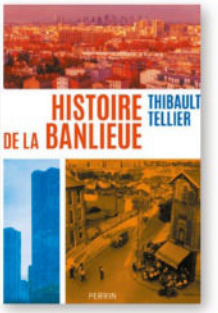
Une immersion fascinante dans le ciel tel que l'a appréhendé l'humanité, depuis les premières observations à l'œil nu jusqu'aux explorations modernes. Structuré en trois grandes périodes, cet ouvrage monumental, riche de 300 cartes et infographies inédites, permet de saisir l'évolution de notre compréhension du cosmos. Le voyage commence avec les premières civilisations, pour qui le ciel se résume au spectacle du Soleil et de la Lune. Autour de la Méditerranée, des savants comme Aristote et Ptolémée s'efforcent d'analyser les étoiles et de poser les bases de la science astronomique. Puis, avec des figures emblématiques telles que Copernic et Kepler, la Renaissance bouleverse la vision traditionnelle du ciel. L'ouvrage explore également l'essor des instruments, comme le télescope, au XVII[e] siècle, et la photographie, qui mettent l'infini à la portée de l'observation humaine. Enfin, les auteurs nous amènent jusqu'au XXI[e] siècle, où l'Univers continue de s'élargir grâce à la physique quantique et aux explorations spatiales. Au final, cet *Atlas historique du ciel* est bien plus qu'un livre d'histoire : c'est un récit cartographié de notre quête de connaissance, une invitation à comprendre comment chaque époque a redéfini notre place dans l'Univers. ◗



HISTOIRE DES NINJAS. HOMMES DE MAIN ET ESPIONS DANS LE JAPON DES SAMOURAÏS
PIERRE-FRANÇOIS SOUYRI, *Tallandier, 288 pages.*

LA LÉGENDE DES NINJAS

Ces figures de l'ombre, à la croisée de la mythologie et de la réalité historique, ont beaucoup fait fantasmer ; voici venu le temps de les démythifier. Loin de la vision hollywoodienne de guerriers vêtus de noir, furtifs et répondant à un code d'honneur inflexible, l'historien Pierre-François Souyri rétablit une image plus réaliste des ninjas, figures incontournables du Japon médiéval. Soulignant l'indépendance totale de ces marginaux, l'auteur explique que *« ces gens n'avaient aucune autorité au-dessus d'eux »*. Ils ont certes des compétences militaires, qu'ils mettent au service des uns ou des autres moyennant finances… mais pas seulement : *« À première vue, l'art et l'activité d'un shinobi ressemblent à ceux d'un voleur. »* Enfin, le livre expose aussi comment les légendes, alimentées par les récits populaires, ont forgé l'image contemporaine des ninjas. Une invitation à reconsidérer nos représentations du Japon médiéval et de ses *« hommes de main »* et une lecture passionnante qui pousse à réfléchir sur la formation des mythes et leur influence durable. ◗



HISTOIRE DE LA BANLIEUE
THIBAULT TELLIER, *Perrin, 400 pages.*

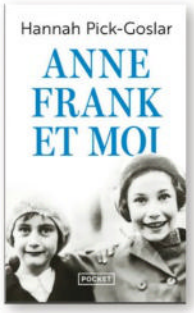
EN MARGE DES VILLES

Souvent marginalisées, les banlieues jouent pourtant un rôle fondamental dans l'histoire urbaine et sociale de la France. Dès l'introduction, le livre pose la question : peut-on réellement parler d'une « histoire » de la banlieue, un lieu souvent perçu comme sans qualités ou identité propre ? La réponse est affirmative, tant elle *« incarne la promesse d'un monde nouveau, avec ses échecs mais aussi ses réussites »*. Cette analyse approfondie retrace les étapes de la formation de ces zones périurbaines, de leur industrialisation au début du XX[e] siècle jusqu'à leur transformation actuelle, marquée par la désindustrialisation et l'urbanisation massive. Elle montre également comment ces territoires ont longtemps été considérés comme des espaces d'*« insécurité culturelle »* où *« les gens ne savent pas s'ils vont tomber du côté des* in *ou du côté des* out *»*. Ce livre propose non seulement une relecture des banlieues en tant qu'espaces géographiques, mais aussi comme miroirs des défis sociaux et politiques contemporains, tels que la cohésion urbaine et la transition écologique. Une lecture précieuse pour qui souhaite comprendre l'histoire et entrevoir l'avenir de ces zones essentielles à l'identité nationale. ◗

DR

& AUTRES HISTOIRES

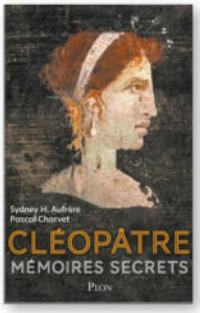
Par Cécile Gérardin



ANNE FRANK ET MOI
HANNAH PICK-GOSLAR,
Pocket, 432 pages (sortie poche).

L'HORREUR ET **L'AMITIÉ**

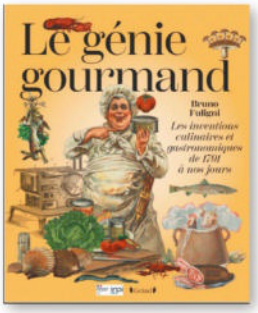
Ce témoignage rare et émouvant d'une survivante de l'Holocauste apporte un regard intime sur une histoire déjà universelle. Il retrace les souvenirs d'enfance d'Hannah Pick-Goslar, meilleure amie d'Anne Frank. Née en Allemagne, Hannah rencontre Anne après avoir fui avec sa famille les persécutions nazies. Les deux filles deviennent inséparables, partageant rires et jeux jusqu'à ce que leurs vies basculent. *« À 10 heures du matin, le dimanche 20 juin 1943, c'est notre tour. Les coups tant redoutés frappés à la porte… Alors que nous sortons sous bonne garde, mon regard se pose sur l'immeuble voisin où vivait Anne. »* Hannah Pick-Goslar raconte aussi avec émotion leur dernière rencontre au camp de Bergen-Belsen, en 1945, peu de temps avant la mort d'Anne. *« À travers la clôture de barbelés qui nous séparait, j'ai entendu sa voix, faible mais reconnaissable entre mille. "Hannah, est-ce toi ?" Je n'arrivais pas à y croire. Je voulais la toucher, lui dire que tout irait bien, mais tout ce que je pouvais faire, c'était lui jeter quelques morceaux de pain et un peu d'espoir. C'était la dernière fois que je l'ai vue. »* Ce récit de la fin d'une enfance montre au lecteur non seulement l'horreur des camps, mais aussi l'importance de la mémoire.



CLÉOPÂTRE. MÉMOIRES SECRETS
SYDNEY H. AUFRÈRE ET PASCAL CHARVET,
Plon, 400 pages.

DANS LA TÊTE **D'UNE REINE**

Ces *Mémoires secrets* invitent le lecteur au cœur des pensées et réflexions de la célèbre reine d'Égypte, rédigées dans un style personnel, loin des discours officiels de l'époque – le texte s'appuie sur la traduction de papyrus découverts au XVII[e] siècle dans la tombe de Taèsis, préceptrice des enfants de Cléopâtre. *« Si je me suis résolue à dicter ces* Mémoires secrets*… c'est que les temps ont changé »*, avoue la reine. Consciente des intrigues de son entourage, elle déclare vouloir contrer les *« amis du mensonge »* et livrer sa propre version de l'histoire. C'est ainsi qu'elle décrit les motivations profondes qui l'ont poussée à vouloir unifier l'Orient et l'Occident, ambition qu'elle partagea avec Jules César et Antoine avant d'être trahie par l'Empire romain. Elle y plaide pour la cause de l'Égypte et révèle son désir d'être vue comme une figure emblématique de la résistance contre l'assimilation romaine. Ce récit intime, ponctué de réflexions poétiques et de touches lyriques, fait de Cléopâtre une héroïne tragique, unissant le lecteur à sa lutte pour préserver la mémoire de son règne. Un portrait captivant et étonnamment humain d'une reine légendaire.



LE GÉNIE GOURMAND. LES INVENTIONS CULINAIRES ET GASTRONOMIQUES DE 1791 À NOS JOURS
BRUNO FULIGNI,
Gründ, 216 pages.

LES INGÉNIEURS PASSENT À TABLE

Il fut un temps où l'ingéniosité et la gourmandise allaient de pair, nous rappelle ce livre sur les inventions culinaires les plus insolites. En s'appuyant sur les archives de l'Institut national de la propriété industrielle, Bruno Fuligni nous transporte dans un univers où chaque ustensile et recette raconte une histoire. Que ce soit l'étrange « trouble-absinthe » ou l'« appareil à couper les coquilles des œufs à la coque », ce livre est une ode à l'ingéniosité d'antan. Mais aussi à la créativité culinaire, des recettes extravagantes comme les « pâtés froids de grives aux truffes et aux foies gras » aux innovations les plus surprenantes, telles que la « liqueur électrique » et les « allumettes comestibles »… L'auteur nous entraîne avec humour et une certaine fascination dans cette quête de la modernité. Comme il le souligne, certains brevets, bien que bizarres – comme le « chocolat à la viande » ou la « bière de lait » – *« témoignent d'une volonté utopique et philanthropique de nourrir l'humanité à bas prix »*. En dévoilant la face la plus fantasque de la gastronomie, *Le génie gourmand* rappelle combien la cuisine est un art en constante évolution, nourri par des rêves d'abondance et d'originalité.

RENDEZ-VOUS LE 5 FÉVRIER PROCHAIN POUR NOTRE NUMÉRO :

LA FRANCE DES JACQUES ET DES CROQUANTS

Mille ans de révoltes paysannes



Le massacre des paysans rebelles français, ou Jacques, à Meaux, en 1358, par les troupes du Dauphin, durant la guerre de Cent Ans, extrait des *Chroniques de Froissart*, XV^e siècle.

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

REWORLD MEDIA
LEADING MEDIA GROUP

REWORLD MEDIA MAGAZINES
Une publication du groupe
ÉDITEUR REWORLD MEDIA MAGAZINES SAS
40, avenue Aristide Briand
92227 Bagneux Cedex
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION Gautier Normand
ACTIONNAIRE Reworld Media France
RCS Nanterre 477 494 371
Tel accueil : 01 41 33 50 00
RÉDACTION 40, avenue Aristide Briand
92227 Bagneux Cedex Tél. : 01 46 48 19 88.
DIRECTION DE LA RÉDACTION Karine Zagaroli et Philippe Bourbeillon, assistés de Bénédicte Orselli
RÉDACTEUR EN CHEF Philippe Bourbeillon
RÉALISATION Delicity
DIRECTRICE ARTISTIQUE Anaïs Delaporte
COUVERTURE Élienor Lo Meo
COORDINATION Marie-Pierre Ombrédanne
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION Julien Nénault
RESPONSABLE PHOTO Pierre Husson

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Anne Lefèvre-Balleydier, Pascale Desclos, Aimie Eliot, Cécile Gérardin, Fabienne Lemarchand, François Mallordy, Marielle Mayo, Christophe Migeon, Philippe Testard-Vaillant.
SERVICE LECTEURS sev.lecteurs@reworldmedia.com
DIRECTION-ÉDITION
Directeur d'édition : Germain Périnet
Éditrice adjointe : Charlotte Mignerey
DIFFUSION
Responsable ventes marché : Siham Daassa
Responsable diffusion : Isabelle Fargier
ABONNEMENTS ET DIFFUSION
Directrice marketing client : Catherine Grimaud
MARKETING
Responsable marketing et relations presse : Giliane Douls.
PUBLICITÉ. TÉL. 01 41 33 51 16
Directrice générale : Élodie Bretaudeau-Fonteilles
Directrice de Pôle Commercial : Catherine Mireux
Directrice de Publicité : Anne Lefeuvre
Planning : Sandrine Aleton, Angélique Consoli (53 52), Stéphanie Guillard (53 50)
Trafic : Catherine Leblanc (43 86)
FABRICATION Bénédicte Gaudin, Cindy Babic
DÉPARTEMENT INTERNATIONAL
Directeur : Andrea Albini, albini@reworldmedia.com
PRÉPRESSE/PHOTOGRAVURE Sylvain Boularand,

IMPRIMERIE IMAYE Graphic, 96, bd Henri-Becquerel, ZI les Touches 53021 Laval.
ISSN : n° 1157-4887
Commission paritaire : n° 1128 K 79605.
Tarif d'abonnement légal : 1 an, 6 n° : 41,40 €.
Dépôt légal : janvier 2025

RELATIONS CLIENTÈLE ABONNÉS
Service Abonnements :
Cahiers de Science & Vie 59898 Lille Cedex 9
Tél. : 01 46 48 47 87
(Ouverture du lundi au vendredi de 9h à 19h, le samedi de 9h à 18h)
Pour nous contacter par écrit : https://www.serviceabomag.fr
COMMANDES D'ANCIENS NUMÉROS ET RELIURES : Tél. : 01 46 48 47 87 www.kiosquemag.com
ÉTATS-UNIS ET CANADA : Express Mag, 8275, Avenue Marco Polo, Montréal, QC H1E 7K1, Canada. Tél. : 1 800 363-1310 (français) et 1 877 363-1310 (anglais). Fax : (514) 355-3332.
SUISSE : Edigroup. 39, rue Peillonnex 1225 Chêne Bourg. Tel. : 022 860 84 50 ; reworld@edigroup.ch
BELGIQUE : Edigroup Belgique. Bastion Tower Etage 20 – Pl. du Champs-de-Mars 5 – 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. reworld@edigroup.be

Affichage environnemental
Origine du papier : Allemagne.
Taux de fibres recyclées : 0 %.
Certification : PEFC. Impact sur l'eau : Ptot 0,014 kg/tonne.





COLLECTION DAGLI ORTI / BIBLIOTHÈQUE NATIONALE PARIS / EILEEN TWEEDY / AURIMAGES

NOUVEAU !

19,90 € SEULEMENT

Hors-série LES CAHIERS de curiosités SCIENCE & VIE

Éclats de Pierres

À la découverte de leur histoire et de l'art lapidaire



Disponible chez tous les marchands de journaux


LES CAHIERS
SCIENCE&VIE